

Le monstre de métal

Abraham Merritt

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Abraham
MERRITT
LE MONSTRE
DE METAL



Neo
Special Edition Limited

Abraham Merritt

Le monstre de métal

Roman

Traduit de l'américain
par Gilberte Sollacaro

*La précédente édition française de cet ouvrage a été publiée par les éditions
Retz en 1975.*

Titre original : *The Metal Monster*

Nouvelles éditions Oswald

1. La vallée des pavots bleus

Dans cet immense creuset qu'on appelle l'univers, la vie bouillonne, et ses mystères – certains gigantesques, d'autres microscopiques – se manifestent à chaque instant sous les yeux des hommes qui demeurent aveugles et sourds.

Malheur à celui qui, plus clairvoyant que ses semblables, entrevoit au-delà du voile une vérité neuve ! Il se heurte alors à l'incompréhension, à l'ironie, parfois même à l'hostilité générale. C'est ce qui explique le peu d'enthousiasme qu'apportent les grands découvreurs à faire part à l'humanité tout entière des révélations que leur a apportées leur expérience.

L'emplacement où j'avais planté ma tente était d'une beauté qui vous émouvait profondément pour ensuite vous apporter une paix semblable à un baume.

Je vagabondais ainsi depuis le début de mars. C'était maintenant la mi-juillet et, pour la première fois depuis le début de mon pèlerinage, il me semblait trouver non pas l'oubli, mais du moins l'apaisement du chagrin qui, depuis mon retour des îles Carolines un an auparavant, ne m'avait pas quitté.

Des raisons de ce chagrin, je ne dirai rien, non plus que du chemin par lequel je parvins à cette vallée de paix. Qu'il me suffise d'expliquer qu'un soir où, à New York, je relisais une étude que j'avais écrite jadis sur *les pavots et les renoncules du Tibet méridional*, je fus pris du désir de revoir ce pays calme et secret. De plus, je souhaitais depuis longtemps étudier les étranges mutations d'une fleur que l'on rencontre sur les pentes de l'Elbrouz ainsi que dans les monts de l'Hindou Kouch et le long des arêtes escarpées du Transhimalaya.

Cela fait, j'avais l'intention de traverser les passes et de pousser jusqu'aux lacs de Manasarovar où, si l'on en croit la légende, pousse le lotus violet.

Projet ambitieux, certes, dont la réalisation n'irait pas sans danger ; mais, aux grands maux, les grands remèdes. Et je sentais que seule cette entreprise serait capable d'engourdir mon chagrin jusqu'au moment où je découvrais le moyen de rejoindre ceux que j'avais si tendrement aimés.

Je m'étais, à Téhéran, adjoint un serviteur d'une sorte assez originale ; mieux même qu'un serviteur : un compagnon, un conseiller et un interprète. Chui-Ming était chinois, et il avait passé les trente

premières années de sa vie à Gyantse, dans la grande lamasserie de Palkhor-Choinde, à l'ouest de Lhassa. Il m'affirma, pour m'encourager à le prendre à mon service, qu'il était le meilleur cuisinier dans un rayon de quinze mille kilomètres autour de Pékin.

Il y avait près de trois mois que nous étions en route.

— Chiu-Ming, moi, et les deux poneys qui portaient mon bagage. Nous avons suivi les sentiers des montagnes qui, jadis, avaient vu le passage des armées de Darus et des hordes des Satrapes et qui, plus tôt encore dans l'histoire du monde, avaient tremblé sous les pas des myriades de conquérants dravidiens. Nous avons suivi de vieilles sentes iraniennes, des pistes qu'avaient, avant nous, utilisées les soldats d'Alexandre. Et, depuis deux semaines, nous – deux hommes et deux bêtes – n'avions rencontré âme qui vive.

Le gibier ne nous avait pas fait défaut ; Chiu-Ming avait parfois manqué des légumes nécessaires à sa cuisine, mais de viande jamais. Nous nous trouvions, je le savais, quelque part dans la région où l'Hindou Kouch rejoint le Transhimalaya. Ce matin-là, nous étions arrivés par un défilé aux roches désolées de cette vallée enchanteresse, et là, malgré l'heure matinale, j'avais planté ma tente, décidé à ne pas aller plus loin jusqu'au lendemain.

Cette vallée, où l'on sentait planer la sérénité majestueuse et l'impassible grandeur qui président au sommeil de Bouddha, était dominée à l'est par le pic colossal dont nous venions de franchir les gorges et que champs de neige et glaciers coiffaient de leur couronne d'argent. Très loin à l'ouest, un autre géant, gris et ocre celui-là, fermait la vallée. Au nord et au sud, l'horizon était un chaos de flèches, de minarets, de tours naturels.

Et, sur toute son étendue, la vallée était revêtue d'un tapis de pavots bleus qui, aussi lumineux que le ciel du matin à la mi-juin, ondulaient sur des kilomètres, recouvrant le sentier par lequel nous étions arrivés et celui qui devait nous conduire hors de la vallée. Cet immense tapis de prière, de saphir et de soie, s'étendait jusqu'au pied des montagnes grises dont le séparait une rangée de contreforts sombres, pareils à des moines agenouillés. L'illusion était telle que je m'attendais presque à les voir se relever, lorsque soudain un homme apparut. Tandis qu'il examinait mon camp de loin, une autre silhouette surgit à son côté, celle d'un paysan tibétain conduisant un poney chargé. Le premier homme m'adressa un signe de la main et, à grands pas, descendit la pente pour me rejoindre.

Tandis qu'il approchait, je l'examinai à mon tour : c'était un jeune géant mesurant plus de un mètre quatre-vingt-cinq ; ses cheveux noirs rebelles surmontaient un visage net, bien rasé, et très américain.

« Je suis Dick Drake, m'annonça-t-il en me tendant la main, Richard Keen Drake ; j'étais en France, il y a quelque temps, avec les

mécaniciens de l'État.

— Je me présente : Goodwin, répliquai-je en lui serrant la main, le docteur Walter T. Goodwin.

— Le botaniste ? s'exclama-t-il. Mais, alors, je vous connais ! De réputation, en tout cas. Mon père avait la plus grande admiration pour vos travaux. Je crois que vous l'avez connu : c'était le professeur Alvin Drake. »

Ainsi, j'avais devant moi le fils d'Alvin Drake qui, je le savais, était mort un mois avant que je ne me mette en route. Mais que pouvait bien faire son fils dans ce désert ?

« Vous vous demandez d'où je viens ? dit-il devant mon étonnement. L'explication tient en quelques mots : la guerre terminée, j'ai éprouvé un irrésistible besoin de changement, et j'ai eu l'idée de réaliser un vieux rêve : venir au Tibet. C'est ce que j'ai fait. Puis, arrivé ici, j'ai décidé de pousser jusqu'au Turkestan. Et me voici. »

J'éprouvai immédiatement une grande sympathie pour ce jeune géant. Sans doute, sans bien m'en rendre compte, avais-je souffert de la solitude ; et, tout en entraînant l'arrivant vers mon campement, je commençais déjà à me demander s'il accepterait de se joindre à moi.

Stupéfait, Drake m'écouta donner à Chiu-Ming des instructions très précises pour le dîner, et son regard s'attarda sur le Chinois qui se consacrait à ses casseroles.

Tandis que le repas se préparait, nous bavardâmes à bâtons rompus. Puis nous nous mîmes à table, et mon invité parut apprécier à leur juste valeur les plats préparés avec art par Chiu-Ming. Enfin, avec un soupir d'aise, il sortit sa pipe.

« Votre cuisinier est une merveille, déclara-t-il. Où l'avez-vous déniché ? »

En quelques mots, je le mis au courant.

Puis nous nous tîmes. Et tout à coup le soleil plongea derrière le mur de rochers gigantesques qui gardaient l'entrée de la vallée à l'ouest ; la vallée tout entière s'assombrit rapidement, noyée d'ombres transparentes. C'était le prélude à cet enchantement surnaturel que l'on ne rencontre nulle part ailleurs : un coucher de soleil au Tibet.

Nous nous tournâmes vers l'ouest ; une petite brise fraîche descendue des hauteurs vint chuchoter son secret aux pavots qui se mirent à hocher la tête ; puis la brise tomba, les pavots s'immobilisèrent. Très haut dans le ciel, un milan qui regagnait son aire poussa une longue plainte.

Ce fut comme un signal. À l'ouest, dans le ciel, surgirent en rangs serrés de petits nuages échevelés qui se mirent à flotter dans les rayons du soleil couchant et passèrent du gris argent au rose pâle, puis au pourpre.

« Les dragons du ciel boivent le sang du soleil », expliqua Chiu-

Ming.

Rapidement, le ciel vira du bleu à l'ambre, puis, sans transition, au violet. La vallée fut envahie par une lumière glauque très douce dans laquelle les hauteurs environnantes se firent plus proches et resplendirent, pareilles à de monstrueux bijoux de jade d'un vert translucide et très pâle.

La lumière disparut peu à peu, et des voiles d'améthyste sombre enveloppèrent les montagnes. Et, tout à coup, de chaque sommet jaillit une rampe de flammes orangées et de lueurs irisées, semblables à une armée d'arcs-en-ciel éblouissants.

Grands ou petits, entrelacés, mouvants, ils encerclaient la vallée qui semblait, sous le doigt d'un dieu, laisser échapper de ses rocs éternels des âmes radieuses.

Dans le ciel toujours plus obscur jaillit un rayon de lumière rose, ce faisceau de lumière vivante que les Tibétains appellent le Ting-pa ; pendant un moment, ce doigt rose pointa vers l'est, puis s'incurva et se divisa lentement en six bandes étincelantes qui plongèrent vers l'horizon oriental d'où une splendeur nébuleuse et vibrante montait à leur rencontre.

Drake et moi laissâmes échapper un cri de stupéfaction : les six bandes lumineuses oscillaient dans un mouvement sans cesse plus rapide et plus ample, comme si la source cachée dont elles provenaient s'était, elle aussi, mise à se balancer comme un pendule.

Le mouvement des bandes lumineuses se fit vertigineux puis, brutalement, cessa comme si une main invisible les avait arrachées ainsi que des rubans. Un instant, les rubans flottèrent au hasard, puis ils se plièrent sur eux-mêmes, plongèrent vers la terre et disparurent au nord, parmi les sommets, tandis que la nuit s'installait dans la vallée.

« Seigneur ! murmura Drake. On aurait pu croire qu'une main avait saisi ces rayons pour les arracher, comme des fils.

— J'ai vu, répliquai-je, stupéfait. Mais c'est bien la première fois...

— Cela paraissait délibéré, chuchota-t-il, fait dans un but précis.

— Ce sont les démons, intervint Chiu-Ming d'une voix tremblante.

— Il doit s'agir de quelque phénomène magnétique », répliquai-je, furieux de m'être moi-même laissé un instant emporter par la panique. « En traversant un champ magnétique, il arrive que les rayons lumineux s'infléchissent. Mais voyons, c'est cela, pas autre chose !

— Je n'en suis pas sûr, protesta Drake d'un ton hésitant. Pour arriver à ce résultat, il faudrait que le champ magnétique soit d'une puissance extraordinaire... C'est inconcevable... Regardez ! » s'exclama-t-il en me saisissant par le bras.

Pendant que nous parlions, l'obscurité s'était faite plus dense vers le nord, comme une sorte de lac noir sur lequel les sommets des

montagnes se découpaient en lignes acérées, légèrement phosphorescentes.

Soudain, de tout ce noir, jaillit une langue gigantesque de feu vert dont la pointe s'enfonça au centre du zénith, suivie immédiatement d'une armée de flèches étincelantes. Le ciel ressemblait maintenant à une main d'ébène qui aurait brandi mille javelines enflammées.

« L'aurore, murmurai-je.

— Une aurore superlative, alors », fit remarquer Drake, d'un air absent, sans quitter des yeux le spectacle qui s'offrait à nous. « Avez-vous observé l'énorme tache qui se trouvait sur le soleil ? »

Je répondis par un signe de dénégation. Il poursuivit :

« Je n'en avais jamais vu d'aussi grosse. Je l'ai remarquée ce matin, dès l'aube... » Tout à coup, il s'exclama : « Regardez ! »

Les flèches de feu vert étaient retombées ; l'obscurité, qui semblait s'être ramassée sur elle-même, vibrait de vagues lumineuses où dansaient des millions de corpuscules semblables à des lucioles. Les vagues lumineuses montèrent de plus en plus haut, se colorèrent d'un vert phosphorescent, de violets irisés, de roses cuivrés et de safran aux reflets métalliques ; puis elles parurent hésiter pour se regrouper en deux rideaux gigantesques et mouvants, d'une splendeur aveuglante.

Un immense cercle de lumière jaillit au-dessus des replis des deux rideaux scintillants. Indécis d'abord, il se précisa peu à peu et finit par se poser, anneau de flamme livide, sur la splendeur qui embrasait le ciel au nord ; et l'aurore, se ramassant sur elle-même, se mit à tourner autour de l'anneau, puis, brusquement, parut bondir en son centre et plongea vers la terre comme une colonne de feu.

Alors, rapidement, une brume envahit le ciel et voila cette cataracte invraisemblable.

« Magnétisme ? murmura Drake d'un air de doute. Je ne crois pas !

— La colonne de feu a atterri à peu près à l'endroit où s'était brisé le Ting-pa, répondis-je ; on avait l'impression qu'elle était attirée comme l'avaient été les rayons.

— On avait surtout l'impression, reprit Drake, qu'il y avait dans tout cela quelque chose de délibéré, la manifestation d'une intelligence diabolique. J'ai eu l'impression que des griffes d'acier me lacéraient les nerfs.

— Les démons ! gémit Chiu-Ming. Les démons ont jeté un défi à Bouddha...»

De l'ouest nous parvint un bruit étrange ; d'abord un murmure, puis une sorte de souffle sauvage, pareil à un gémissement prolongé et violent. Un grand éclair lumineux zébra la brume et disparut. De nouveau, on entendit le gémissement, puis le murmure qui s'éloignait. Enfin, le silence et l'obscurité reprirent possession de la vallée des

pavots bleus.

2. L'empreinte sur le roc

L'aube apparut. Drake avait bien dormi. Mais moi, qui n'avais plus l'élasticité de la jeunesse, je n'avais fait pendant des heures que me tourner, me retourner et réfléchir. Je venais à peine de sombrer dans un sommeil agité lorsque les premières lueurs de l'aube me réveillèrent.

Tandis que nous prenions notre petit déjeuner, j'abordai la question que ma sympathie croissante pour le jeune homme me poussait à poser :

« Drake, commençai-je, dans quelle direction allez-vous ?

— La vôtre, répliqua-t-il en riant. Je n'ai pas de but précis, pas de plan préétabli. Et j'ai, de plus, l'impression que vous avez besoin que quelqu'un vous accompagne pour vous aider à surveiller votre cuisinier. Imaginez qu'il lui prenne la fantaisie de disparaître ! » Cette perspective paraissait le terrifier.

« Magnifique ! m'exclamai-je du fond du cœur en lui tendant la main. J'ai l'intention de franchir bientôt la chaîne de montagnes et de me diriger vers les lacs de Manasarovar. Il y a là-bas une flore curieuse que je voudrais étudier.

— Je vous suis aveuglément », répondit-il.

Nous scellâmes notre association d'une poignée de main et, quelques instants plus tard, nous nous dirigions vers l'entrée ouest de la vallée, suivis de nos deux caravanes réunies, parmi les champs de pavots bleus.

C'était le milieu de l'après-midi.

Sensibles au charme de la vallée, nous ne nous étions pas pressés. La portion occidentale des monts était tout près de nous maintenant, et nous étions en vue de la gorge que nous devions franchir. Apparemment, nous ne l'atteindrions pas avant le crépuscule, et nous nous sentions, Drake et moi, tout disposés à passer une seconde nuit dans cette vallée paisible. J'avais, plongé dans mes réflexions, lorsqu'une exclamation de mon compagnon me fit sursauter : il contemplait d'un regard fixe un point situé sur sa droite, à quelques centaines de mètres de l'endroit où nous nous trouvions. Je suivis la direction de son regard.

Les hauteurs qui dominaient la vallée n'étaient plus qu'à six cents mètres de nous. Il avait dû se produire, jadis, un éboulement énorme qui, en parsemant de rochers les contreforts, avait constitué un monticule dont les courbes douces descendaient lentement vers le fond de la vallée. Au centre du monticule, à mi-chemin de sa pente et

jusqu'aux champs couverts de fleurs, s'étalait l'empreinte d'un pied gigantesque.

Grise et brunâtre, l'empreinte se détachait nettement sur les verts et les bleus de la pente et du fond de la vallée ; c'était un rectangle de neuf mètres de large sur soixante mètres de long ; le talon était légèrement incurvé et, à l'autre extrémité, se dessinaient quatre triangles allongés pareils à des griffes.

La ressemblance de l'ensemble avec l'empreinte d'un pied s'imposait de façon indiscutable ; mais quel être vivant avait pu laisser derrière lui une empreinte aussi formidable ?

Je gravis la pente en courant ; Drake m'avait déjà devancé. Arrivé à la base des triangles, je m'arrêtai. L'empreinte était récente ; sur ses bords supérieurs, on voyait des buissons décapités et des arbres fendus dont les blessures toutes fraîches paraissaient avoir été faites à l'aide d'une arme tranchante comme un rasoir.

J'avais sur l'empreinte elle-même. Sa surface était parfaitement égale. Me penchant, j'eus peine à croire à ce que je voyais : la pierre et la terre avaient été écrasées, comprimées, de façon à former une matière lisse et dure où, pareils à des fleurs fossilisées, s'incrustaient des pavots qui avaient conservé leur couleur primitive.

Je me rappelai alors les gémissements qui nous étaient parvenus la nuit précédente, et la lueur étrange que nous avions aperçue au moment où la brume s'était levée pour voiler l'aurore.

« C'est cela que nous avons entendu, dis-je à haute voix. Tous ces bruits... C'est à ce moment que cette empreinte a été faite.

— Le pied de Shin-je ! s'exclama Chiu-Ming d'une voix tremblante. Le Seigneur de l'Enfer est passé par ici !

— Le Seigneur de l'Enfer n'aurait-il qu'un seul pied ? s'enquit Drake d'un ton courtois.

— Il enjambe les montagnes, expliqua le Chinois. Sur l'autre pente se trouve la seconde empreinte. »

Drake leva vers le sommet un regard pensif.

« Si la seconde empreinte se trouve sur l'autre versant, murmura-t-il d'un air rêveur, cela laisse supposer des jambes d'au moins six mille mètres ! »

— Vous ne parlez pas sérieusement ! me récriai-je, consterné.

— Je deviens fou ! s'écria le jeune homme. Cette empreinte ne peut pourtant pas être celle d'un pied ! Regardez la précision géométrique de ses contours : on dirait... on dirait l'empreinte gigantesque d'un sceau de métal d'une force fabuleuse.

— Mais pourquoi ? demandai-je. Quelle peut être la raison ?

— Demandez au diable ! C'est encore l'explication de Chiu-Ming qui me paraît la plus facile à accepter. Regardez : en dehors de l'empreinte elle-même, rien n'a été touché ; l'être qui a fait cela a pu

s'éloigner sans laisser d'autre trace que celle-ci. »

Je jetai un regard autour de moi et constatai que mon compagnon avait raison. En dehors de l'empreinte, rien que de normal et de très ordinaire. Mais l'empreinte suffisait bien !

« Je suis d'avis que nous fassions encore un peu de route, de façon à atteindre la gorge avant la nuit, proposa Drake, exprimant une opinion qui était aussi la mienne. Je suis disposé à affronter n'importe quel danger d'origine humaine ; mais je ne tiens pas à me faire écraser contre un rocher, comme une fleur entre les pages d'un livre de poésie. »

Le soleil commençait à se coucher lorsque, quittant la vallée, nous entrâmes dans la passe. Nous marchâmes pendant quinze cents mètres, puis l'obscurité nous contraignit à installer notre camp. La gorge était étroite, et ses parois rocheuses n'étaient guère qu'à trente mètres de notre tente ; mais cette proximité avait quelque chose de rassurant.

Lorsque nous eûmes trouvé une grotte capable d'abriter notre petite troupe, nous nous y installâmes, poneys compris. J'étais, personnellement, entièrement disposé à passer la nuit dans ces conditions. Nous dînâmes de pain et de thé ; puis, épuisés, nous nous étendîmes sur le fond rocheux de la grotte. Je dormis bien, malgré les gémissements dont Chiu-Ming m'éveilla une ou deux fois. Je ne sus pas si l'aurore surnaturelle de la veille s'était reproduite, et ne m'en inquiétai pas. Je dormis d'un sommeil sans rêves.

3. Ruth Ventnor

Nous fûmes éveillés par la lueur de l'aube qui filtrait dans la grotte. Ayant expédié notre premier repas, nous entreprîmes de descendre la pente. Bientôt, nous commençâmes à rencontrer quelques spécimens de végétation subtropicale. Les rhododendrons géants et les fougères arborescentes cédèrent la place à des bouquets imposants de *kopek* et de bambous d'une variété résistante. Et nous eûmes l'occasion de tirer quelques coqs sauvages qui vinrent enrichir notre garde-manger.

Nous marchâmes toute la journée et, lorsque, la nuit venue, nous installâmes notre campement, nous n'eûmes aucune peine à trouver le sommeil. Le lendemain matin, l'aube n'avait pas plus tôt fait son apparition que nous étions en route. Le déjeuner fut l'occasion d'une halte brève, et nous reprîmes notre voyage.

Il était près de deux heures lorsque, pour la première fois, nous aperçûmes les ruines. Depuis quelque temps, les parois de la gorge semblaient s'être resserrées et, au-dessus de nos têtes, le ciel ressemblait à un fleuve chatoyant bordé de rives fantastiques ; et, plus nous avançons entre les parois sans cesse plus rapprochées, plus nous avons l'illusion de nous enfoncer vers les profondeurs glauques de ce fleuve, dans une lumière opalescente où passaient sans cesse des reflets changeants.

La lumière disparaissait peu à peu sans rien perdre de sa qualité cristalline ; le fleuve, au-dessus de nous, n'était plus qu'un mince ruisseau ; bientôt, il devint un simple filet d'eau. Brusquement, il disparut. Nous traversâmes un tunnel tapissé de fougères et d'orchidées rousses, de mousses dorées et pourpres, et nous nous retrouvâmes en plein soleil.

Devant nous se trouvait un creux de montagne, circulaire comme l'empreinte qu'aurait laissée un pouce gigantesque ; cette cuvette verdoyante était encerclée de pics serrés qui s'inclinaient vers le centre de la dépression.

Celle-ci mesurait environ quinze cents mètres de diamètre ; elle possédait trois ouvertures : l'une, pareille à une fente, dans la pente nord-est ; la seconde, qui était l'accès du tunnel par où nous venions d'arriver ; et la dernière, enfin, qui escaladait les pentes ouest et allait se perdre dans les hauteurs. C'était une route large où la main de l'homme se devinait sans équivoque, une route ancienne dont l'usure se mesurait en siècles.

Et du fond de la dépression monta l'âme même de la solitude, une solitude telle que je n'en avais jamais connue, palpable, venue

semblait-il d'une source douloureuse ; de la source même du désespoir.

Les ruines commençaient au milieu de la vallée dont elles paraissaient être le symbole visible. Sur deux rangs incurvés, elles s'alignaient jusqu'au fond où elles s'appuyaient aux rochers avant de longer la crête sud de la dépression.

Je regardai Drake : le visage tendu, les traits tirés, il paraissait subir fortement le mauvais charme de ce creux de montagne. Le Chinois et le Tibétain donnaient les signes les plus évidents de terreur et marmonnaient.

« Quel sale trou ! » s'exclama Drake avec, à mon adresse, l'ombre d'un sourire qui éclaira un instant son visage angoissé. « Mais j'aime mieux courir ma chance plutôt que de revenir sur mes pas ; qu'en pensez-vous ? »

D'un signe de tête, j'indiquai que je partageais son opinion. Ma curiosité était plus forte que le sentiment d'oppression que j'éprouvais. Tenant nos carabines prêtes, nous nous engageâmes dans la dépression, suivis de nos deux domestiques et des poneys qui se serraient les uns contre les autres.

La vallée était peu profonde, et la descente fut facile. Ça et là, en bordure du sentier, apparaissaient d'énormes rochers déchiquetés dont certains portaient, en lignes à demi effacées, des sculptures représentant tantôt la tête d'un dragon aux mâchoires menaçantes, tantôt un corps recouvert d'écailles, parfois des ailes gigantesques semblables à celles d'une chauve-souris.

Nous atteignîmes la première file de ruines qui descendaient vers le centre de la vallée. Prêt à m'évanouir, je trébuchai contre Drake et m'accrochai à lui pour ne pas tomber. J'avais l'impression que nous étions en train de nous laisser engloutir par un flot de désespoir absolu qui semblait ruisseler de chaque monceau de ruines et dévaler vers nous comme un torrent pour nous emporter.

Je me sentis envahi par une lassitude qui semblait ronger ma vitalité à sa source même, et par un désir de me laisser tomber sur les cailloux, de me laisser emporter, de mourir. Je sentais Drake trembler aussi fort que moi, et je savais qu'il faisait appel à ses ultimes ressources d'énergie pour ne pas faiblir.

« Courage, murmura-t-il, courage... »

Le Tibétain poussa un hurlement et prit la fuite, suivi de près par les poneys. Comme en rêve, je me rappelai que le mien transportait mes précieux spécimens, et la colère violente qui m'envahit tout à coup fut un instant plus forte que mon angoisse. J'entendis Chiu-Ming laisser échapper un sanglot, je le vis tomber.

Drake s'arrêta, remit le Chinois sur ses pieds ; puis nous le

plaçâmes entre nous et, le soutenant, la tête courbée, nous reprîmes notre marche, pareils à des nageurs qui s'efforcent d'avancer à contre-courant.

Tandis que le sentier montait, la force mystérieuse qui faisait obstacle à notre avance semblait diminuer ; j'avais l'impression de retrouver ma vitalité, et je sentais s'effacer la tentation qui m'avait pris de tout abandonner, de me laisser emporter... Nous avions atteint le bas de l'escalier cyclopéen, nous nous trouvâmes à mi-hauteur... Et, au moment où nous émergeâmes sur la plate-forme où se dressait la forteresse, nous laissâmes derrière nous le courant mystérieux et invisible dont nous venions d'être la proie.

Haletants, nous nous dressâmes ; nous avions remporté la partie, mais de justesse. Près du portail en ruine, il se fit un mouvement presque imperceptible ; une jeune fille surgit de l'ombre, lâcha la carabine qu'elle tenait, et se précipita vers moi.

Et, tandis qu'elle accourait, je la reconnus : Ruth Ventnor !

La jeune fille me rejoignit et, jetant ses bras autour de mon cou, se mit à pleurer de soulagement sur mon épaule.

« Ruth ! m'exclamai-je. Que diable faites-vous donc ici ?

— Walter ! sanglota-t-elle. Walter Goodwin... Oh ! Dieu soit loué ! »

Elle s'arracha à mon étreinte pour reprendre son souffle, puis éclata d'un rire nerveux. Rapidement, je l'examinai : compte tenu de la panique qui la dominait, elle était telle que je l'avais connue trois ans plus tôt, avec ses grands yeux d'un bleu profond où alternaient sans cesse le sérieux le plus total et l'espièglerie la plus gamine ; elle était toujours petite, tendre, potelée, avec une peau d'une blancheur extrême, un petit nez insolent et une masse de boucles brillantes et indociles.

Drake eut une petite toux pleine de sous-entendus. Je le présentai à Ruth.

« Je vous ai vus monter, expliqua-t-elle avec un frisson. Vous étiez trop loin pour que je puisse vous reconnaître ; je ne savais pas si vous veniez en amis ou en ennemis. Mais j'ai souffert pour vous, Walter. » Elle reprit son souffle avant de me demander : « Quelle peut bien être la cause de tout cela ? »

Je répondis par un geste d'ignorance. Elle reprit :

« Martin ne pouvait pas vous voir ; il surveillait la route qui mène vers les sommets. Mais je suis descendue à toutes jambes, pour aider, si je le pouvais.

— Martin surveillait ? répétai-je. Et quoi donc ? »

Elle eut une hésitation étrange avant de répondre :

« Je crois qu'il vaut mieux que je sois la première à vous en parler ; c'est tellement incroyable ! »

Nous la suivîmes à l'intérieur de la forteresse qui était plus gigantesque encore que je ne l'avais supposé. Ruth nous précéda à travers une grande pièce délabrée, puis dans un large escalier que nous montâmes en enjambant les mille débris dont il était jonché. Nous débouchâmes près d'une sorte de créneau semblable à un œil. Sur cette ouverture se détachait en noir une silhouette mince : Ventnor, sa carabine à la main, montait la garde ; il ne nous avait pas entendus.

Ruth appela doucement :

« Martin. »

Il se retourna et je retrouvai, dans la pénombre, son visage fin et sensible, ses yeux gris au regard serein.

« Goodwin ! » s'écria-t-il. Et, dégringolant de son perchoir, il se précipita à ma rencontre et me prit par l'épaule.

« Si j'avais été d'humeur à prier, c'est vous que j'aurais demandé au Ciel de m'envoyer. Comment êtes-vous ici ?

— Par le plus grand des hasards, répondis-je. Mais, Seigneur, ce que je peux être content de vous voir !

— Par où êtes-vous arrivés ? » me demanda-t-il en m'observant d'un regard attentif.

De la main, je désignai le sud.

« Et cela nous a coûté nos poneys et nos munitions », intervint Drake.

Je le présentai. Ventnor avait connu son père et exprima une douloureuse surprise en apprenant la nouvelle de sa mort. Rapidement, je le mis au courant des circonstances qui m'amenaient là et de ma rencontre avec Drake.

« Du diable, s'exclama-t-il d'un air absent, si je comprends quelque chose à ce qui se passe dans la dépression que vous venez de traverser. J'avais pensé qu'il s'agissait peut-être des émanations d'une sorte de gaz. Sans cela, il y a deux jours que nous aurions quitté ce trou. Je suis à peu près sûr qu'il s'agit d'un gaz, quelque chose de comparable au grisou puisqu'il semble s'accumuler dans les parties les plus basses de la dépression. Et sans doute est-il maintenant moins actif ou moins concentré que ce matin, puisque vous avez pu passer.

— Avez-vous essayé de traverser avec des masques ? voulut savoir Drake.

— Bien sûr, répliqua Ventnor. Dès la première minute. Mais les masques n'y ont rien fait. À croire qu'il s'agit d'un gaz qui agit à travers la peau elle-même. Nous avons essayé, mais en vain. Mais si vous avez pu passer... Ne croyez-vous pas que nous pourrions essayer d'en faire autant, tout de suite ? »

Je me sentis pâlir et je bégayai :

« Non, pas tout de suite.

— Je comprends, répliqua-t-il. Eh bien, dans ce cas, nous attendrons encore un peu.

— Mais pourquoi restez-vous ici ? Pourquoi n'êtes-vous pas partis par la route qui mène vers les hauteurs ? demanda Drake. Et, d'ailleurs, qu'est-ce que vous surveillez ?

— Vas-y, Ruth, raconte, dit Ventnor avec un large sourire. Après tout, tu étais aux premières loges, toi.

— Martin ! s'exclama la jeune fille en rougissant.

— Ma foi, ce n'était pas moi qu'on admirait, insista son frère. Allez, raconte-leur. Moi, je suis occupé ; il faut que je guette.

— Eh bien, commença Ruth d'une voix incertaine, nous venions de chasser dans les montagnes du Cachemire, et Martin voulait venir faire un tour dans cette région. Nous avons donc franchi les passes. Il y a de ça un mois. Le quatrième jour, nous nous sommes engagés sur une piste qui menait vers le sud. C'était une route ancienne, mais elle allait dans la direction que nous avions choisie. Nous gavons donc suivie. Tout d'abord, elle nous a conduits dans un pays de petites hauteurs ; puis au pied des grandes chaînes de montagnes ; enfin dans les montagnes ; et là, elle a disparu, en face d'un mur de pierres d'une hauteur prodigieuse. Ce qui fait que nous nous sommes mis à la recherche d'un autre chemin : rien. À la fin de la seconde semaine, nous avons compris que nous nous étions perdus. Nous nous trouvions au cœur même des montagnes, entourés d'une forêt de pics enneigés, énormes. Nous avons essayé tous les canons, toutes les gorges, toutes les vallées ; mais c'était comme un immense labyrinthe. Pas trace de présence humaine. En revanche, le gibier était abondant, de sorte que nous n'avons eu aucune peine à nous ravitailler. D'autre part, nous étions persuadés que, tôt ou tard, nous retrouverions notre chemin. Nous ne nous inquiétions donc pas.

« Il y a cinq nuits, nous campâmes à l'entrée d'une petite vallée délicieuse que dominait une hauteur pareille à une petite tour de garde ; les arbres étaient semblables à de grandes sentinelles.

« Nous avons fait notre feu et, après dîner, Martin s'est endormi. Je me suis attardée à regarder le ciel et la vallée qui étaient d'une beauté indescriptible. Je n'ai entendu approcher personne, mais quelque chose m'a poussée à me lever et à regarder derrière moi.

« Un homme se tenait à la limite du cercle de lumière et m'observait.

— Un Tibétain ? » demandai-je.

D'un air troublé, la jeune fille fit un signe de dénégation. Ce fut son frère qui me répondit :

« Pas le moins du monde. Ruth a poussé un cri, je me suis réveillé, et j'ai pu apercevoir le bonhomme avant qu'il ne disparaisse. Il portait,

accroché à ses épaules, un manteau violet, court. Sa poitrine était protégée par une cote de mailles très fine ; de hauts brodequins enserraient ses jambes. Il était armé d'un petit bouclier rond, recouvert de peau, et d'une épée courte à double tranchant. Un casque protégeait sa tête. L'ensemble datait de vingt siècles au moins. »

Notre stupéfaction parut l'amuser.

« Continue, Ruth », conseilla-t-il à sa sœur, et il reprit son guet.

La jeune fille reprit :

« J'ai crié, Martin s'est éveillé et, au moment où il a remué, l'homme est sorti du cercle de lumière et a disparu. Je ne crois pas qu'il ait vu Martin ; il a dû croire que j'étais seule. Nous avons éteint le feu, et nous sommes allés nous installer plus loin, dans l'ombre des arbres. Mais je ne pouvais pas dormir. Pendant des heures, je suis restée assise, mon revolver à la main, ma carabine près de moi. J'ai fini par somnoler un peu. Quand je me suis réveillée, l'aube commençait à poindre et... et... ils étaient deux à me regarder. L'un d'eux était l'homme que j'avais déjà surpris au début de la nuit.

— Ils parlaient, interrompit Ventnor, en persan archaïque, la langue de Xerxès, de Cyrus, de Darius qu'a vaincu Alexandre de Macédoine. Je n'eus aucun mal à les comprendre, car la seule différence entre le persan archaïque et le persan moderne est que ce dernier s'est enrichi de beaucoup de mots arabes. Donc, ils parlaient ; ils parlaient de Ruth ; disons même qu'ils discutaient ses divers avantages physiques dans un style des plus francs.

« Je les avais vu approcher ; j'avais ma carabine à la main, et je les ai écoutés tranquillement. Leurs commentaires prenaient maintenant un autre tour, et ils évoquaient le plaisir qu'éprouverait lui aussi, à la vue de ma sœur, un mystérieux personnage qu'ils nommaient, d'ailleurs, avec une sorte de terreur respectueuse. À ce moment-là, Ruth s'est éveillée.

« Elle a sauté sur ses pieds comme une petite furie et leur a envoyé une balle de revolver sans hésiter une minute. Leur étonnement a eu quelque chose de comique. Ça peut paraître incroyable, mais ces gens-là avaient l'air de n'avoir jamais vu d'armes à feu.

« Ils se sont enfuis parmi les arbres. J'ai tiré à mon tour, mais je les ai manqués. Ruth, elle, avait dû toucher l'un d'eux, car ils ont laissé une trace ensanglantée derrière eux. Nous n'avons pas suivi leur piste ; nous sommes partis dans la direction opposée, et le plus vite possible.

« Le lendemain matin, tandis que nous gravissions une pente, nous avons aperçu à deux ou trois kilomètres devant nous un reflet métallique qui nous a paru suspect. Nous sommes allés nous abriter dans un petit ravin et, un moment plus tard, défilaient devant nous deux cents soldats de Darius. Des hommes de cette Perse qui n'existe

plus depuis des millénaires. On ne pouvait pas s'y tromper, il suffisait de voir leurs armes et leurs armures, leurs javelines, leurs grands arcs.

« Ce soir-là, nous n'avons pas allumé de feu. Nous aurions dû lâcher le poney, mais il transportait mes instruments, nos munitions ; et, en ce qui concerne les munitions, je sentais que nous allions en avoir besoin. Le lendemain matin, nous avons aperçu une autre troupe. De nouveau nous avons fait demi-tour et, traversant furtivement une plaine boisée, nous nous sommes retrouvés sur une route ancienne qui menait vers le sud. Elle nous a conduits jusqu'ici. Vous connaissez le reste. »

Un silence suivit ce récit stupéfiant. Finalement, Drake s'exclama :

« Mais enfin, des soldats semblables à ceux de Darius : c'est incroyable !

— N'est-ce pas ? repartit Ventnor. Pourtant, je les ai vus. Bien entendu, je n'affirme pas qu'ils étaient les survivants des armées de Darius. Mais ils étaient néanmoins les répliques vivantes des soldats perses de l'Antiquité.

— Dites-moi, Martin, demandai-je, vous pensez que les soldats que vous avez vus continuent à vous chercher ?

— J'en suis persuadé, répliqua-t-il. Ils n'avaient pas l'air de gars qui abandonnent facilement la poursuite ; surtout quand le gibier a l'attrait de la nouveauté.

— En ce cas, décidai-je, nous allons essayer de nouveau de traverser la dépression, et tout de suite. Il faut penser à Ruth ; et nous serions totalement incapables de tenir tête à la horde que vous venez de nous décrire.

— Vous vous sentez assez fort pour essayer ? »

4. Le métal pensant

L'accent de soulagement et l'ardeur qui perçaient dans sa réponse trahissaient la tension et l'angoisse qu'il avait si bien, jusqu'ici, réussi à dissimuler ; et je me sentis brûler de honte au souvenir de la terreur que m'avait inspirée la perspective de traverser de nouveau cette vallée hantée, et de mon refus.

« Certainement, répondis-je, de nouveau maître de moi. Drake, vous êtes d'accord ?

— Je pense bien ! Je m'occuperai de Ruth... je veux dire, de Miss Ventnor. »

Une lueur amusée apparut dans les yeux de Martin, pour s'éteindre aussitôt.

« Attendez, dit-il. J'ai avec moi quelques spécimens qui proviennent de la crevasse dont sortaient les bruits que vous avez entendus, vous aussi, il y a quelques nuits. Je les ai mis dans un endroit sûr, car j'ai l'intuition qu'ils sont plus étranges que nos soldats perses, et peut-être plus importants. En tout cas, il faut que nous les emportions.

« Ruth va vous emmener les voir, ainsi que Drake.

Vous les ramènerez en même temps que le poney. Mais pressez-vous. »

Il reprit sa garde. J'ordonnai à Chiu-Ming de rester avec lui, puis, à la suite de Ruth et de Drake, je descendis l'escalier. Lentement, presque avec répugnance, Ruth nous conduisit vers la partie arrière de la forteresse. Tout en marchant, elle m'expliqua :

« Martin *les* a mis dans un sac avant que nous ne traversions la dépression ; vous verrez, « ils » sont grotesques, j'allais presque dire mignons... »

Nous finîmes par déboucher dans une cour intérieure à ciel ouvert ; dans un bassin de pierre en ruine, gazouillait une source cristalline ; près du vieux puits, le poney broutait tranquillement l'herbe épaisse qui poussait dans la cour. Ruth décrocha d'un des montants du puits un grand sac de toile.

« Pour *les* emporter », expliqua-t-elle. Franchissant une porte de grandes dimensions, nous nous retrouvâmes dans une pièce vaste, mieux conservée que le reste du bâtiment : le plafond était intact et, après le soleil éblouissant qui brillait dans la cour, l'intérieur de la pièce nous parut être plongé dans une obscurité presque totale.

Ruth nous arrêta au moment où nous approchions du centre de la pièce : devant moi s'ouvrait une fissure irrégulière, large d'environ soixante centimètres, qui s'enfonçait à des profondeurs insondables.

Au-delà de la fissure, le sol était pavé de dalles lisses.

Drake fit entendre un sifflement discret, et du doigt me désigna quelque chose : dans le mur opposé, un bas-relief représentait deux dragons dont les ailes gigantesques recouvraient presque intégralement la surface du mur ; et ces chimères reproduisaient avec une exactitude hallucinante celles que nous avions vues sur les rochers qui bordaient la route.

Dans les yeux de Ruth se lisait une terreur indescriptible ; mais ce n'était pas les dragons que regardait la jeune fille. Ses yeux étaient fixés sur ce qui, à première vue, paraissait être une mosaïque en relief qui dessinait un cercle sur le sol couvert de poussière. De trente centimètres de diamètre au plus, le cercle brillait d'un éclat discret, métallique, bleuâtre. Comparé aux bas-reliefs du mur, il ne présentait qu'un intérêt banal, et je me demandai ce que Ruth pouvait bien y voir pour donner les signes d'une telle terreur.

D'un bond, j'enjambai la crevasse ; Dick vint me rejoindre. De près, je constatai que le cercle n'était pas continu, mais constitué de cubes de trois centimètres de hauteur, espacés les uns des autres, avec une régularité mathématique, d'une distance de trois centimètres également. Il y avait en tout dix-neuf cubes.

Appuyées contre les cubes par leur base se trouvaient, en nombre égal, des pyramides – des tétraèdres – de même longueur et très aiguës en leur sommet. Couchées sur l'un de leurs côtés, elles dirigeaient leurs sommets vers six sphères disposées au centre, de façon à représenter une rose stylisée et ses cinq pétales ; la sphère centrale était légèrement plus grosse que les autres.

L'arrangement, parfaitement ordonné, faisait penser à un dessin géométrique exécuté avec un soin tel que j'hésitais à le rompre. Je me penchai et, au moment d'y toucher, m'arrêtai, sentant peser sur moi une peur inexplicable : à l'intérieur du cercle, tout près des sphères, se trouvait une réplique minuscule de la trace géante que Drake et moi avions vue dans la vallée des pavots bleus.

L'empreinte en miniature se détachait dans la poussière avec la même netteté que l'autre ; elle dégageait la même impression de force écrasante ; et, à son extrémité, pointant vers les sphères, je remarquai les quatre triangles figurant des griffes.

Je ramassai une des pyramides ; elle semblait s'accrocher au rocher, et il me fallut faire effort pour l'en arracher. Je la soupesai : tiède comme un petit animal vivant, elle était, en outre, étrangement lourde. Tirant une loupe de ma poche, je l'examinai de près. Assurément, la pyramide était faite d'une matière métallique, mais d'un grain excessivement fin, presque soyeux, et qui ne rappelait en rien aucun des métaux connus. Sa surface était finement striée de filaments qui semblaient sortir de points minuscules et brillants

enchâssés dans la surface polie.

Et, tout à coup, j'eus l'impression horrifiante que chacun de ces points était un œil qui, lui aussi, me regardait, m'examinait. J'entendis Dick pousser un cri de stupeur :

« Regardez le cercle ! » s'exclama-t-il.

Le cercle s'était mis à tourner.

Tandis que les cubes tournaient de plus en plus vite, les pyramides se soulevaient sur leurs bases ; les six sphères vinrent les rejoindre, commencèrent à leur tour à pivoter et, avec une soudaineté magique, le cercle ne fit plus qu'un seul bloc.

Avec la même soudaineté apparut, à la place du cercle, une petite figurine grotesque, d'un comique étrange et vaguement terrifiant, haute de trente centimètres, taillée à angles droits et *animée* ! Une sorte de troll pour magasin de jouets.

Presque immédiatement, il entreprit de se modifier à une vitesse folle, tandis que sphères, cubes et pyramides changeaient de place. Leurs mouvements faisaient penser à ceux que l'on peut observer à l'intérieur d'un kaléidoscope. Et chacune des formes empruntées par l'ensemble évoquait, avant de céder la place à une autre, des harmonies étranges issues d'un art géométrique subtil ; on aurait pu croire que chacune représentait un symbole, un *mot*.

Le mouvement cessa. Les cubes s'empilèrent et constituèrent un socle de vingt-cinq centimètres de haut ; la sphère la plus grosse glissa jusqu'au sommet de ce socle où elle se posa en équilibre ; les cinq autres sphères la suivirent et formèrent un cercle un peu en contrebas. Les autres cubes, avec un cliquetis, vinrent deux par deux se placer sur l'arc extérieur de chacune des cinq sphères ; au sommet de ces blocs jumeaux vinrent se placer, l'une après l'autre, les pyramides.

Cette fantaisie lilliputienne était maintenant un socle de cubes surmonté d'un anneau de sphères d'où jaillissaient cinq bras en étoile.

Les sphères commencèrent à tourner, lentement d'abord, puis de plus en plus vite, autour de la base de la sphère supérieure ; les bras se transformèrent en un disque sur lequel apparurent des étincelles brillantes, minuscules, qui se groupaient, disparaissaient pour reparaître en plus grand nombre.

Le troll glissa vers moi. Je sentis la panique m'envahir et je fis un bond de côté : le troll me suivit, rapide comme l'éclair, et se disposa visiblement à bondir sur moi.

« Jetez la pyramide que vous tenez », me cria Ruth.

Mais, avant que je n'aie pu lâcher le morceau de métal que je tenais et que j'avais oublié, le troll me toucha, je sentis un choc me parcourir, et je me retrouvai complètement paralysé.

Le troll s'immobilisa. Son disque tourbillonnant quitta le plan

horizontal et parut s'incliner vers moi, comme pour me regarder – et j'eus, une fois de plus, le sentiment que des yeux innombrables m'observaient de mille regards, non pas menaçants, mais curieux ; un peu comme si le troll eût attendu de moi quelque chose et se fût étonné du retard que j'apportais à répondre à sa requête. Je me sentais encore paralysé par le choc, mais mes forces me revenaient peu à peu.

Le disque reprit sa position primitive, puis, de nouveau, s'inclina vers moi. J'entendis un cri, puis le sifflement d'une balle qui vint frapper la figurine dont l'attitude se faisait maintenant menaçante. La balle ricocha sur le métal sans l'entamer le moins du monde. Dick bondit près de moi et envoya un coup de pied à l'objet. Un éclair parut déchirer la pièce et Dick s'effondra, comme frappé par une main gigantesque. Je le vis, inerte, allongé sur le sol.

Ruth poussa un cri, enjamba la crevasse et s'agenouilla près de Dick.

Sur les dalles venaient d'apparaître d'autres formes de métal, une vingtaine au moins de pyramides, de cubes et de sphères semblables aux premiers ; on sentait dans l'air un étrange parfum d'ozone, et une tension pénible.

Les nouveaux venus se dirigèrent vers la fissure, se groupèrent et, en un clin d'œil, constituèrent un pont presque complet jeté au-dessus de la crevasse, une arche magique suspendue au-dessus du vide, constituée par des cubes et des pyramides alternés. Le troll se désintégra en éléments qui filèrent vers le pont qui paraissait leur faire signe.

Avec un cliquetis, ils allèrent se disposer à la suite des autres, dans le même ordre alterné. Devant moi se trouvait maintenant un pont complet, à l'exception de la brèche triangulaire qui s'ouvrait vers le milieu de l'arche.

Dans ma main, je sentis vibrer la petite pyramide qui semblait lutter pour se libérer. Je la laissai tomber : elle fila vers le pont, s'y engagea et se laissa tomber dans la brèche qui se tenait prête à la recevoir.

L'arche maintenant était complète.

Comme si elles n'avaient attendu que ce moment, les six sphères s'y engagèrent et allèrent rouler de l'autre côté de la fissure. Au même moment, l'extrémité du pont la plus rapprochée de nous se retroussa comme le dard d'un scorpion, s'enroula sur elle-même et retomba du même côté que les sphères.

On entendit une sorte de froissement mystérieux, et les petits objets de métal disparurent.

Je cherchai Drake du regard : il était en train de se redresser et appuyait sa tête sur les mains de Ruth.

« Goodwin, chuchota-t-il, qu'est-ce que c'était ?

— Du métal, répliquai-je, incapable de trouver un autre mot.

— Du métal ! répéta-t-il. Ces *choses-là*, du métal ? Du métal *vivant* et *conscient* ! »

Il se tut soudain, et nous pûmes lire sur son visage une terreur croissante. Et, tandis que mon regard allait de lui à Ruth qui, livide, se taisait, je devinai que je devais être aussi pâle que mes deux compagnons.

« Tellement petits, murmura Drake, de si petits morceaux de métal, presque des...

— Des bébés ! compléta Ruth. Seulement des bébés !

— Des morceaux de métal, insista Dick en me regardant dans les yeux, capables de se chercher, de se rejoindre, de travailler ensemble de façon consciente, délibérée, avec la force de vingt dynamos – des *choses vivantes*...

— Non, taisez-vous ! protesta Ruth en cachant son visage dans ses mains ; vous me faites peur !

— Moi aussi, j'ai peur », répondit Drake d'un air égaré.

Il se leva et, d'un pas hésitant, marcha sur moi.

Ainsi, Drake céda à la frayeur. Moi aussi, constatai-je avec amertume.

5. La machine à tuer

Nous nous regardâmes et, sans rien dire, nous sortîmes de la cour. Le crépuscule envahissait peu à peu les sommets serrés les uns contre les autres ; la nuit allait tomber dans quelques instants, allumer de feux irisés les champs de neige et les glaciers.

Tout en observant les alentours, je me demandais où avaient bien pu disparaître les mystérieux petits objets de métal ; et combien de myriades de leurs semblables ils avaient rejointes ; et quelles pouvaient être les formes et la puissance de leurs compagnons.

Je me détournai, me glissai sous le portail en ruine et embrassai du regard la dépression ensorcelée. Incapable de croire à ce que je voyais, je me frottai les yeux, puis, en un bond, fus au bord de la dépression : une alouette venait de jaillir du toit de l'un des bâtiments et montait en chantant dans le ciel plus sombre ; un vol de fauvettes des roseaux traversa la vallée en pépiant à tue-tête ; au milieu de l'ancienne route, un lièvre s'était immobilisé, paisible. La vallée elle-même s'étendait, sereine, souriante, vierge de toute horreur sous la lumière ambrée du soir.

D'un pas hésitant je m'engageai sur la route que nous avions gravie si péniblement moins d'une heure auparavant, et je descendis, avec un sentiment de confiance et d'émerveillement qui ne faisait que croître tandis que j'avançais.

Disparus, ce sentiment d'abandon et de solitude, cette force désespérée qui avait essayé de nous arracher jusqu'à notre désir de vivre. Le creux de montagne n'était plus qu'un petit coin charmant niché au pied des hauteurs. Je jetai un coup d'œil en arrière : les ruines elles-mêmes avaient perdu leur aspect sinistre ; ce n'était plus qu'un amoncellement de pierres usées par le temps, rien de plus.

Je vis Ruth et Dick se précipiter vers moi en m'adressant de grands signes, et je revins sur mes pas.

« Tout va bien, leur criai-je en arrivant près d'eux. On peut passer. Allez vite chercher Martin et Chiu-Ming, pendant que la voie est libre... »

Un coup de feu éclata au-dessus de nos têtes ; puis un autre et un autre encore. Du portail jaillit Chiu-Ming, sa robe retroussée jusqu'aux genoux.

« Ils arrivent ! s'écria-t-il, haletant. Les voilà ! »

Très haut, sur le sentier dont les sinuosités escaladaient la montagne, des piques étincelaient ; des hauteurs descendait une avalanche d'hommes. J'entrevis des casques et des cottes de mailles scintillants ; la troupe était précédée d'un corps de cavalerie dont les

membres, montés sur des poneys de montagne, galopèrent sur deux rangées ; leurs épées courtes, haut dressées, brillaient dans les rayons du soleil couchant.

Derrière eux, le gros de l'armée paraissait un essaim au-dessus duquel luisait une forêt de piques. Nous pouvions entendre clairement les cris de guerre des soldats.

De nouveau retentit la détonation du fusil de Ventnor. L'un des cavaliers de tête tomba ; un autre trébucha sur lui et tomba à son tour. Pendant un instant, l'élan de la troupe s'en trouva freiné.

« Dick, criez-je, emmenez vite Ruth jusqu'à l'entrée du tunnel ; nous vous suivons. De là, nous pourrons les tenir en respect. Je vais chercher Martin. Et toi, Chiu-Ming, cours chercher le poney. »

Je poussai Ruth et Dick dans la direction que je leur avais indiquée. Puis, en compagnie du Chinois, je retraversai en courant l'entrée et, laissant Chiu-Ming s'occuper de l'animal, je rentrai dans la forteresse.

« Vite, Martin, hurlai-je du pied des escaliers. On peut traverser la dépression. Ruth et Drake sont déjà en route ; pressez-vous.

— D'accord, répondit-il. Une minute seulement. »

Je l'entendis vider son chargeur à un rythme qui rappelait celui d'une mitrailleuse. Puis, après un silence très bref, il bondit au bas de l'escalier.

« Où est le poney ? me demanda-t-il en courant avec moi vers le portail. Il porte toutes mes munitions.

— Chiu-Ming s'en occupe », répondis-je, à bout de souffle.

Nous franchîmes l'entrée à toutes jambes. À sept cents mètres devant nous, Ruth et Drake fonçaient droit sur l'entrée verdoyante du tunnel. À mi-chemin entre eux et nous, Chiu-Ming poussait le poney devant lui.

Tout en courant, je me retournai. Revenus de leur frayeur, les cavaliers n'étaient plus qu'à six cents mètres de l'endroit où la route passait aux abords de la forteresse. Outre leurs épées, ils étaient armés d'arcs de grande taille ; un petit nuage de flèches vola dans notre direction, mais leur tir était trop court pour nous atteindre.

« Ne vous retournez pas, Walter, souffla Ventnor, et allongez le pas. Une surprise nous attend. Pourvu que j'aie bien calculé mon temps ! »

Nous quittâmes la vieille route. Haletant, Martin reprit :

« J'ai l'impression que nous n'arriverons pas à les distancer. Rejoignez les autres. Je vais essayer de les arrêter jusqu'à ce que vous ayez atteint l'entrée du tunnel. Il ne faut pas qu'ils s'emparent de Ruth.

— D'accord, répliquai-je, le souffle court. *Nous* allons essayer de les arrêter, vous et moi. Drake s'occupera de Ruth.

— Je n'aurais pas osé vous le demander, répliqua-t-il avec un sourire. Mais...»

Derrière nous, on entendit une explosion formidable, puis le bruit des murs qui s'écroulaient. Un nuage de fumée et de poussière couronna l'extrémité septentrionale de la forteresse. Le nuage se dissipa rapidement, et je pus voir que tout un pan du bâtiment s'était effondré ; ses fragments jonchaient la route où une partie de la troupe en armes s'était immobilisée, stupéfaite ; le reste des soldats se tordaient sur le sol en hurlant et en gémissant.

« À une seconde près ! s'écria Ventnor. Ma dynamite m'aura du moins servi à les retarder un peu. »

Nous reprîmes notre fuite. Chiu-Ming, maintenant, était loin devant nous ; Ruth et Dick se trouvaient à cinq cents mètres de l'entrée du tunnel. Je vis Drake s'arrêter, épauler sa carabine, vider son chargeur en tirant droit devant lui et, prenant Ruth par la main, revenir vers nous en courant. Au même moment, l'entrée du tunnel livrait passage à une autre troupe en armes : nous étions encerclés.

« À la crevasse ! » cria Ventnor ; Drake dut l'entendre, car il se détourna et repartit avec Ruth vers la crevasse où, d'après le récit de la jeune fille, Ventnor avait découvert les petits objets de métal. Chiu-Ming et le poney les suivirent. Les soldats bondissaient vers nous en poussant des cris de guerre. Nous mîmes genou en terre et leur envoyâmes plusieurs rafales de balles qui les firent hésiter, puis reculer ; et nous reprîmes notre course.

Ruth et Dick n'étaient plus qu'à soixante mètres de la crevasse. Je vis Dick s'arrêter, pousser devant lui la jeune fille qui fit un signe de dénégation ; Chiu-Ming les rejoignit. Ruth bondit vers le poney et prit une des carabines que portait l'animal. Puis, avec Drake, elle se mit à fusiller les poursuivants qui se débandèrent et s'enfuirent se mettre à l'abri.

Mais, derrière nous, la première troupe s'était reformée ; un hurlement sauvage nous parvint : nos ennemis venaient de franchir la barricade que leur avait un instant opposée l'effondrement de la forteresse.

Je courus comme jamais je ne m'en serais cru capable. Par-dessus nos têtes sifflaient les balles qui couvraient notre fuite. Pourrions-nous l'atteindre ? Les soldats se rapprochaient, leurs flèches étaient presque à portée de tir.

« Nous n'y arriverons pas, décida Ventnor. Autant faire face. »

Nous nous jetâmes à plat ventre, face à la troupe d'où jaillit un hurlement de triomphe. Je les voyais nettement maintenant, et je pouvais constater que Martin avait dit vrai : nous avions devant nous les survivants de l'armée de Darius. En même temps, nous tirions sur les hommes en armes qui avançaient sans souci de nos balles, laissant

derrière eux leurs morts et leurs blessés. Ils avaient cessé de se servir de leurs arcs et de leurs flèches. Avaient-ils reçu l'ordre de nous prendre vivants à tout prix ?

« Je n'ai plus que dix cartouches, annonçai-je à Martin.

— En tout cas, me répondit-il, nous aurons sauvé Ruth. Drake doit pouvoir les tenir en respect : il a toute une provision de munitions sur le poney. Mais nous, ils nous ont. »

Un autre hurlement lui répondit, et la meute recula.

Sautant sur nos pieds, nous leur envoyâmes nos dernières balles, puis nous nous disposâmes à faire face à leur assaut. Ruth poussa un cri. Ensemble, Martin et moi nous retournâmes : sur le bord de la crevasse se dressait une apparition, une femme d'une beauté incroyable, surhumaine.

De grande taille, elle se tenait là, enveloppée de la tête aux talons de voiles d'ambre pâle qui soulignaient ses courbes somptueuses et la faisaient paraître plus grande que Drake. Pourtant, ce n'était pas sa taille qui m'impressionnait et me remplissait d'une terreur à demi incrédule – non plus que son immense chevelure qui faisait autour de sa tête un nuage cuivré, un buisson de flammes ; ni même son corps qui, sous ses voiles transparents, se laissait deviner dans sa splendeur radieuse.

Non, c'étaient ses yeux, ses grands yeux clairs et profonds pareils à deux lacs où nageaient des millions d'étoiles et qui étincelaient d'un feu glacé dans son visage pâle.

Et dans ce visage, dès le premier instant, je sentis la présence de quelque chose de surnaturel que je n'aurais pas pu définir.

« Seigneur ! » murmura Ventnor.

La femme quitta le bord de la crevasse, se tourna vers Ruth, Drake et Chiu-Ming qui semblaient frappés de paralysie, et leur fit signe. Tandis que le Chinois, instinctivement, reculait, les deux jeunes gens se dirigèrent vers l'apparition. L'inconnue se tourna alors vers Ventnor et moi-même, et, de la main, nous fit signe d'approcher aussi.

Derrière nous, les soldats se tenaient immobiles, silencieux, comme ensorcelés ; seuls leurs yeux pleins d'une fureur sauvage montraient qu'ils étaient vivants.

« Vite », me souffla Ventnor.

Nous courûmes vers cette femme qui avait arrêté la mort au moment où sa griffe allait s'abattre sur nous.

Nous n'avions pas fait la moitié du chemin, qu'une clameur s'éleva de la meute ; comme si notre fuite eût dissipé l'enchantement, les soldats se remettaient lentement en mouvement, reprenant leur marche en avant d'un air hésitant qui, je le savais, ne tarderait pas à faire place à une attitude plus déterminée.

« À la crevasse », criai-je à Drake.

Ni lui ni Ruth ne m'entendirent, fascinés qu'ils étaient par la vision de la femme. La main de Ventnor vint m'agripper l'épaule et m'arrêta dans ma course : l'inconnue avait rejeté sa tête en arrière, et sa chevelure aux reflets *métalliques* s'était mise à onduler comme si le vent l'eût soulevée.

De sa gorge jaillit un cri sonore, vibrant, harmonieux et troublant à la fois, où se retrouvait l'écho de mille secrets ensorcelés. Son cri ne s'était pas encore éteint, que, de la crevasse, surgissaient par centaines les petits objets de métal.

Des sphères, des cubes, des pyramides, semblables à ceux de la forteresse en ruine, mais beaucoup plus grands, mesurant tous un mètre vingt de haut, et resplendissant des milliers d'yeux qui scintillaient sous leurs surfaces lisses.

Ils tourbillonnèrent, se rapprochèrent les uns des autres et finirent par s'ordonner de façon à constituer une barricade entre les hommes armés et nous. Immédiatement, une averse de flèches se déversa sur eux ; j'entendis le cri de ralliement des capitaines, et le gros de la troupe se précipita en avant. Ils étaient courageux, ces hommes-là !

De nouveau, la femme fit entendre son cri surnaturel et péremptoire.

Sphères, cubes et pyramides se rapprochèrent, se fondirent les uns dans les autres ; j'avais l'impression de voir fondre du mercure. Et du bloc ainsi formé jaillit une épaisse colonne à quatre faces, de deux mètres cinquante de côté et de six mètres de haut. De ses deux faces latérales surgirent six bras formidables qui grandirent, grandirent, s'allongèrent à mesure que sphères, cubes et pyramides venaient s'y ajouter.

Devant nous se trouvait un monstrueux objet géométrique surmonté de deux sphères et qui paraissait vivant et prêt à bondir. Ses bras, que terminaient des sphères semblables aux poings d'un boxeur gigantesque, se tordaient, se redressaient.

Et, tout à coup, le monstre frappa. Deux de ses bras s'enfoncèrent dans les rangs des soldats et y ouvrirent deux brèches formidables. Je vis voltiger des fragments d'hommes et de chevaux. Un troisième bras s'allongea et alla frapper les survivants.

La troupe, laissant tomber pêle-mêle épées, piques, arcs et boucliers, se mit à fuir en hurlant.

La machine à tuer semblait les observer avec amusement. L'ennemi n'avait pas couvert cent mètres, qu'elle s'était désagrégée pour se reconstituer un peu plus loin, à portée des fuyards que, de nouveau, elle entreprit de broyer de toute la force de ses six bras.

Les soldats, maintenant, s'enfuyaient en désordre, par petits groupes de deux ou trois, comme des rats saisis de panique. Et,

pareille à un chat monstrueux, la machine jouait avec eux.

Une fois de plus, elle parut se dissoudre, puis prit une autre forme, celle d'un trépied de neuf mètres de haut surmonté d'un anneau composé de sphères qui tourbillonnaient sur elles-mêmes ; du centre de l'anneau sortait un tentacule de quatre-vingts mètres de long, qui se tordait comme un serpent et que terminait un énorme trident. Se servant de ce trident comme d'une fourche gigantesque, la machine piquait parmi les soldats, rapidement, avec une sorte de joie.

L'horreur me rendait muet, collait ma langue au palais de ma bouche desséchée. Les hommes en armes continuaient leur fuite futile, et du trident ruisselait une pluie écarlate. J'entendis Ruth pousser un soupir et, arrachant mon regard de ce spectacle horrible, me retournai pour voir la jeune fille s'évanouir entre les bras de Drake. À côté d'eux, l'inconnue se dressait, couvrant ce massacre d'un regard impassible, supraterrrestre ; et l'idée me vint que c'était là l'indifférence même avec laquelle les étoiles assistent aux cataclysmes humains.

J'entendis un piétinement sur ma gauche, et un gémissement poussé par Chiu-Ming : affolés par la peur, poussés par le courage du désespoir, les survivants venaient de tenter une sortie par le tunnel. Sans arcs, tentant de se protéger de leurs boucliers rapprochés, ils se rapprochaient rapidement de nous, l'épée au clair, déterminés à tuer avant de mourir.

La machine se tourna vers nous et son tentacule se tendit pour séparer l'inconnue de ceux qui la menaçaient. Chiu-Ming hurla et courut droit sur le trident qui terminait le tentacule.

Je me précipitai vers lui. Je n'avais pas fait cinq pas, que Ventnor bondissait à mon côté ; j'eus le temps d'apercevoir son revolver qui crachait des balles. Une pique vola et atteignit en pleine poitrine le Chinois qui chancela, tomba sur les genoux.

Au même moment, le tentacule s'abattait sur les soldats, les fauchait, puis les rejetait, brisés, déchirés, aux quatre coins de la vallée.

Ventnor s'agenouilla près de Chiu-Ming ; je le rejoignis : une mousse écarlate apparut sur les lèvres du mourant.

« J'ai cru que Shin-je allait nous massacrer, chuchota-t-il. La peur m'a aveuglé. »

Sa tête retomba ; son corps eut un frémissement, puis s'immobilisa.

Nous nous relevâmes et promenâmes autour de nous des regards de somnambules. Sur le rebord de la crevasse se tenait toujours l'inconnue ; son regard était fixé sur Drake qui serrait Ruth contre sa poitrine, s'efforçant de lui épargner l'horreur de ce spectacle.

À l'exception des petits tas de chairs informes qui la jonchaient, la

vallée était vide. Très haut, sur le sentier de la montagne, rampaient une vingtaine de formes humaines ; c'étaient les survivants de la troupe qui était descendue sur nous dans l'intention de nous massacrer ou de nous faire prisonniers. Dans le ciel qui s'assombrissait peu à peu, les vautours de l'Himalaya se rassemblaient.

De nouveau, l'inconnue leva la main et nous fit signe. Lentement, nous approchâmes d'elle. Ses grands yeux clairs fouillèrent les nôtres.

6. Norhala

Tout d'abord, je ne remarquai rien d'autre que la clarté cristalline de ses yeux pareils à un ciel d'avril lavé par la pluie, semblables à une source consacrée à Diane ; leurs grands iris gris étaient tachetés d'or ambré et de saphir. Puis, avec un frisson, je constatai que ces constellations se trouvaient non seulement sur les iris, mais aussi dans les pupilles où elles luisaient d'un éclat doux comme des étoiles dans le ciel velouté de minuit.

Leur regard menaçant avait fait place à une sérénité froide où perçait cependant une lueur d'intérêt et même, oui, d'amitié.

Ils étaient surmontés de sourcils de bronze, délicatement dessinés ; les lèvres, à l'arc harmonieux, étaient d'un rouge corail, et parfaitement inexpressives, comme si le maître qui avait composé ce chef-d'œuvre eût omis de lui insuffler la vie.

Le nez droit avait une ligne fière ; le front, large et bas, disparaissait en partie sous la masse des cheveux topaze, métalliques par leur éclat, et cependant semblables à un nuage.

Le visage admirable était supporté par la colonne parfaitement arrondie de son cou qui, sous les voiles, rejoignait en lignes exquises les courbes de ses épaules et de ses seins. Mais cet être ravissant avait quelque chose d'inhumain.

« Ce n'est pas une femme comme les autres, me chuchota Ventnor à l'oreille. Regardez ces yeux, cette peau... »

Sa peau avait la blancheur d'un lait de perles ; d'une finesse soyeuse, elle paraissait translucide, comme traversée par la lueur d'une flamme intérieure. Auprès de l'inconnue, la jolie peau de Ruth semblait celle d'une grossière fille de ferme comparée à celle de Titania.

L'inconnue nous examinait comme si elle se fût trouvée pour la première fois en présence d'êtres humains. Puis elle parla, et nous crûmes entendre le carillon de mille petites cloches d'or ; hésitant à chaque mot, comme si elle n'avait pas eu l'habitude de recourir au langage parlé, l'inconnue nous dit dans le persan ancien le plus pur :

« Je suis Norhala. »

Elle tendit la main vers la tête de Ruth qu'elle tourna de son côté, de façon à plonger son regard dans celui de la jeune fille. Longtemps, leurs regards se soutinrent, puis Norhala toucha du bout de son index une larme qui perlait encore aux cils de Ruth, et l'examina d'un air surpris. Une sorte de mémoire parut s'éveiller en elle, comme si elle eût reconnu quelque chose.

« Tu as peur ? » demanda-t-elle.

Ruth répondit par un signe de dénégation.

« C'est ça qui te fait peur ? » insista Norhala en désignant les corps démembrés qui jonchaient la vallée.

« Non, répliqua Ruth, c'est sur *lui* que je pleure. »

Et elle désigna l'endroit où gisait le corps de Chiu-Ming.

« Sur *lui* ? répéta la femme d'une voix étonnée. Mais pourquoi ? »

Elle regarda le cadavre, et je pus me rendre compte que ce spectacle, pour elle, n'évoquait rien d'humain. Lorsque de nouveau elle se tourna vers nous, ses yeux étaient moins lumineux ; elle nous observa longtemps en silence.

« Je sens maintenant, finit-elle par dire, s'émouvoir en moi quelque chose qui sommeillait depuis longtemps et qui m'ordonne de vous emmener avec moi. Venez ! »

Brusquement, elle se détourna et se dirigea d'un pas glissant vers la crevasse. Nous échangeâmes des regards interrogateurs.

Ce fut Drake qui parla.

« Nous ne pouvons laisser Chiu-Ming sans sépulture, fit-il observer. Nous devons au moins le recouvrir pour le mettre à l'abri des vautours. »

Norhala avait atteint l'entrée de la crevasse.

« Venez, répéta-t-elle.

— J'ai peur ! Oh ! Martin, j'ai peur ! » gémit Ruth en tendant ses petites mains tremblantes vers son frère.

« Venez ! appela encore Norhala d'une voix où perçait maintenant une nuance péremptoire, inexorable.

« Allons-y », conseilla Ventnor avec un haussement d'épaules.

Après un dernier regard vers le corps du Chinois au-dessus duquel des vautours décrivaient déjà de grands cercles, nous nous approchâmes de la crevasse où nous attendait Norhala. Lorsque nous eûmes défilé devant elle, elle nous suivit.

Nous n'avions pas fait dix pas lorsque je m'aperçus qu'il s'agissait non d'une crevasse, mais d'un tunnel que des mains humaines avaient creusé et orné de bas-reliefs représentant des dragons ; le tunnel s'enfonçait sous la montagne.

L'inconnue nous dépassa ; nous la suivîmes. Très loin devant nous venait d'apparaître une faible lueur tremblante.

Nous parcourûmes les quinze cents mètres qui nous séparaient de la lumière et nous nous retrouvâmes hors du tunnel. Devant nous s'étendait une gorge étroite, pareille à l'entaille laissée par un coup d'épée dans le corps de la montagne gigantesque que traversait le tunnel. Très haut au-dessus de nos têtes se déroulait le ruban du ciel.

Je constatai l'absence de tout arbre, de toute végétation ; le fond de la gorge était recouvert de rochers aux formes fantastiques et

indécises dans l'ombre sans cesse plus épaisse.

Deux monolithes encadraient l'extrémité de ce couloir naturel ; les pierres gigantesques paraissaient prêtes à s'effondrer et, de l'ouverture, rayonnaient des fissures semblables à des rides profondes du roc.

« Arrêtez-vous », ordonna Norhala de sa voix d'or ; et je vis un éclair autoritaire traverser ses yeux lumineux.

« Peut-être vaut-il mieux, ajouta-t-elle comme pour elle-même, fermer cette issue ; elle n'est pas utile. »

Sa voix retentit, vibrante, étrangement troublante malgré sa qualité harmonieuse, pareille à une incantation, rythmée, basse ; il s'y mêlait des accents cristallins, des sons de cloches d'or – et tout cela ordonné, mathématique, *géométrique*, comme l'avaient été les mouvements des objets d'acier. Et tout à coup je compris : sa voix n'était rien d'autre que tous ces mouvements transposés sur le plan du son.

Il se fit un mouvement à l'entrée du tunnel ; le mouvement parut s'amplifier, vibrer au rythme de l'incantation de Norhala. Dans le noir apparurent de petits éclairs, des reflets lumineux qui allaient et venaient, des flammes ambrées et roses, des étincelles de diamants et d'opales, d'émeraudes et de rubis, le tout enveloppé d'une brume frissonnante, tourbillonnante. La brume s'épaissit, parcourue de fils lumineux dont le réseau se fit complexe ; les fils prirent de l'épaisseur, se mêlèrent d'étincelles minuscules, mais singulièrement vivantes, qui se groupèrent, se condensèrent.

En moins d'une seconde, des éclairs monstrueux jaillirent de ce tout. La muraille de rochers explosa en une cataracte de flammes vertes, les fissures s'agrandirent, les monolithes vacillèrent, s'effondrèrent.

Puis nous nous trouvâmes plongés dans une obscurité totale. Les éclairs de lumière verte s'évanouirent peu à peu ; une dernière lueur qui paraissait s'accrocher au flanc de la montagne me permit de constater que l'entrée du tunnel avait disparu, comme scellée ; à sa place se trouvaient entassées plusieurs tonnes de rocs.

Nous sentîmes passer près de nous d'énormes masses ; je sentis ma main effleurée par quelque chose qui, au contact, me parut être du métal chaud – mais un métal vivant dont on pouvait percevoir la pulsation.

« Suivez-moi ! » commanda Norhala ; nous obéîmes rapidement. Je me retrouvai près de Ruth et je sentis sa main agripper mon poignet.

« Walter, chuchota-t-elle, cette femme n'est pas un être humain !

— Ne dites pas de sottises, Ruth, murmurai-je à mon tour. Que

croyez-vous qu'elle soit ? une déesse ? un esprit de l'Himalaya ? Cette femme est aussi humaine que vous et moi.

— Pas complètement. » Dans l'obscurité, je devinai que la tête bouclée de la jeune fille venait de faire un signe de dénégation. « Sinon, comment expliquez-vous qu'elle commande à ces objets de métal, et aux éclairs qui ont provoqué l'éboulement ? Sans compter la lumière qui l'entourne. Et quand elle m'a touchée, tout à l'heure, j'ai eu l'impression de resplendir moi-même. Humaine, peut-être ; mais avec quelque chose de plus ; quelque chose qui met en sommeil sa qualité d'être humain. »

Sur ce sol aussi uni que le plancher d'une salle de bal, nous suivîmes Norhala et la lueur qui semblait faire partie de son être même. Autour de nous, l'obscurité régnait ; le ciel était noir, sans étoiles.

Mais, de nouveau, je crus sentir se mouvoir autour de moi une présence étrange, invisible, multiple. Ruth me chuchota :

« J'ai l'impression que *quelque chose* se déplace en même temps que nous.

— C'est le vent », lui répondis-je. Puis je m'interrompis, car il n'y avait pas le moindre souffle de vent.

Devant nous retentit un bruit pareil à celui que ferait une mitrailleuse dont on aurait tenté d'étouffer le son. Le halo lumineux qui environnait Norhala s'intensifia, faisant par contraste paraître l'obscurité plus noire.

« Traversez », ordonna l'inconnue, désignant le vide vers lequel nous nous dirigeons.

Au moment où nous nous avançons, elle retint Ruth d'un geste. Drake et Ventnor se rapprochèrent de la jeune fille d'un air interrogateur, mais je fis un pas en avant et sortis du cercle lumineux qui m'éblouissait.

Devant moi se trouvaient deux cubes, l'un d'un mètre quatre-vingts de haut, l'autre moitié moins grand, et qui émettaient un rayon phosphorescent d'un bleu pâle ; ils étaient appuyés l'un contre l'autre, pareils à deux cubes échappés d'une nursery gigantesque. Je compris alors : ce que j'avais pris pour un faisceau lumineux était en fait une rangée continue de cubes qui, en ligne droite, franchissaient l'abîme ouvert à mes pieds et dont me parvenait, à plusieurs centaines de mètres au-dessous de moi, le murmure lointain d'un torrent.

Je sentis m'abandonner ce qui me restait d'assurance : ces cubes de métal, c'étaient ceux qui avaient composé quelques heures plus tôt le corps du monstre, de la machine à tuer qui avait massacré de façon si cruelle les hommes armés. Les mêmes cubes venaient de prendre la forme de ce pont indispensable.

« N'ayez pas peur », dit doucement Norhala, du même ton que l'on

prend pour rassurer un enfant. « Traversez : ils m'obéissent. »

Rassemblant mon courage, je m'engageai sur le premier cube, passait au second. La passerelle s'allongeait devant moi, lisse, étroite ; seule une ligne fine et lumineuse révélait les points de jonction par lesquels les blocs tenaient les uns aux autres.

J'avais d'abord avancé lentement ; mais la confiance me revint peu à peu. En effet, la surface de la passerelle semblait rayonner d'une force qui me guidait, me retenait, comme si mille petites mains avaient veillé à mon équilibre et assuré mes pas. Je regardai à mes pieds : des myriades d'yeux énigmatiques me fixaient des profondeurs du métal. Ils me fascinaient, et je sentis mon allure se ralentir. Résolument, je relevai la tête et, regardant droit devant moi, poursuivis mon chemin :

Des profondeurs montait, plus forte maintenant, la voix du torrent. Je n'avais plus devant moi qu'un ou deux mètres de passerelle : j'arrivai à l'extrémité, et descendis.

À son tour, Ventnor franchit le gouffre ; il guidait son poney chargé dont il avait bandé les yeux pour lui épargner les affres du vertige. Et, sur ses talons, arrivait Drake qui, une main posée sur le flanc de la bête, avançait d'un air négligent. Le petit poney, rassuré, traversa la passerelle d'un pied sûr.

Enfin, un bras passé autour des épaules de Ruth, Norhala flotta jusqu'à nous ; en arrivant à notre hauteur, elle lâcha la jeune fille, puis prit la tête. Après une marche d'une centaine de mètres, elle nous conduisit aux abords de la paroi du canon invisible dans la nuit.

S'arrêtant devant nous, elle lança un seul appel de sa voix d'or.

Je me retournai et regardai dans le noir. Quelque chose qui ressemblait à une baguette immense et vaguement lumineuse était en train de se dresser ; elle finit par atteindre une position verticale, pilier mince, gigantesque, dont l'extrémité nous dominait de trois cents mètres.

Puis, lentement, elle s'inclina vers nous, se rapprocha du sol et finit par s'y étendre ; un instant, elle demeura là, immobile. Enfin, en un éclair, elle disparut.

Mais je savais ce que j'avais vu ; un pont de métal qui pouvait se construire lui-même et se désintégrer à volonté ; un pont qui nous avait suivis jusqu'ici et allait nous accompagner, invisible. Un pont de métal pourvu de volonté et de conscience.

Derrière nous retentissait une sorte de gémissement doux et continu qui se rapprochait de plus en plus. Une sorte de serpent rigide, en fait d'acier bleuté, nous rejoignit et s'arrêta près de nous.

Sa tête, une pyramide à quatre pans, se souleva ; les blocs qui constituaient son cou se séparèrent, formant ainsi des replis semblables à ceux qu'on voit aux petits serpents de bois articulé que

fabriquent les Japonais.

La tête semblait nous considérer d'un air moqueur. Elle retomba ; le corps passa près de nous en ondulant, chargé d'autres pyramides ; enfin apparut sa queue, formée par une pyramide semblable à celle qui constituait sa tête. Puis le tout disparut.

J'avais cru que, pour nous suivre, la passerelle serait obligée de se désintégrer ; mais non ! Elle pouvait aussi se déplacer dans son entier.

Une fois de plus, Norhala ordonna : « Venez », et cela mit fin à mes réflexions. Nous la suivîmes. Levant les yeux, j'aperçus une étoile et compris que la crevasse allait s'élargissant.

Nous débouchâmes dans une vallée aussi petite que celle que nous avions fuie quelques heures plus tôt, et que couronnaient, comme elle, des sommets qui semblaient toucher le ciel. Maintenant, je pouvais voir nettement ce qui m'environnait ; dans la vallée régnait une douce lumière diffuse qui paraissait descendre des étoiles lointaines ; on se serait cru dans une vallée de l'Alaska, par une de ces nuits blafardes de l'Arctique, où les Athabascains croient voir l'éclat des piques des dieux partis explorer leurs terrains de chasse. Les parois de la vallée semblaient s'être écartées à des distances infinies.

La brume lumineuse qui avait environné Norhala avait disparu, absorbée peut-être par la lumière diffuse qui régnait là.

J'observai Norhala, essayant de mettre de l'ordre dans mes pensées : quel était cet élément inhumain que j'avais senti en elle ? Ma conviction que la jeune femme n'appartenait pas à notre monde ne venait pas du halo lumineux qui l'entourait, non plus que de sa faculté de commander aux éclairs ou même aux objets de métal.

Tous ces phénomènes, j'en étais certain, se situaient dans le domaine de l'explicable et m'apparaîtraient comme normaux dès l'instant où je disposerais des données fondamentales qui, jusqu'ici, me faisaient défaut.

Et, tout à coup, je compris. Cette femme possédait, outre les caractéristiques que nous avons coutume de qualifier d'humaines, une conscience réelle, étrangère à la terre, libre de passion, au sens où nous entendons ce mot ; une conscience ordonnée, mathématique – une émanation de la loi éternelle qui guide les étoiles dans leurs évolutions.

C'était cette conscience que j'avais pressentie dans l'incantation de Norhala, dans les gestes qui avaient fait surgir les éclairs ; quelque chose qu'une part de moi-même, plus vaste que ma propre conscience, connaissait et acceptait.

Cette conscience d'un ordre supérieur régnait en Norhala, sereine, impassible, totalement incapable de comprendre, d'embrasser,

d'entrevoir les émotions humaines ; recouvrait son autre conscience, y plantait sa marque, pareille à l'empreinte gigantesque que j'avais vue dans le champ de pavots bleus.

Je m'efforçais de me reprendre, car j'avais, à ce moment-là, l'impression que mon esprit se laissait emporter par un tourbillon d'imaginations fantaisistes, et me contraignis à examiner l'inconnue.

Ses voiles avaient glissé, révélant son cou, ses bras, son épaule droite. Au-dessous de sa gorge lisse, une boucle d'or retenait les plis diaphanes de la tunique de soie ambrée qui enveloppait ses seins hauts et ronds, très humains.

Une large ceinture d'or encerclait sa taille, ses hanches, ses cuisses. Ses pieds longs, étroits et très cambrés étaient chaussés de sandales d'or retenues par des bandelettes incrustées de turquoise, qui venaient s'attacher au-dessous des genoux.

Et, à travers les plis de la soie ambrée, on pouvait voir resplendir le miracle de son corps.

Elle leva les yeux et rompit le long silence.

« Maintenant que je suis avec vous, dit-elle d'une voix rêveuse, je sens s'éveiller en moi des pensées anciennes, de vieilles questions, une connaissance d'un autre âge... Tout ce que j'avais cru oublié à jamais... »

La voix d'or s'éteignit ; et l'inconnue disparut, comme s'évanouit un fantôme, comme se rompt un fil de la vierge.

Une étincelle, puis une autre jaillirent dans le ciel. Un faisceau lumineux d'un vert intense balaya le zénith puis s'effaça. Les lances et les banderoles de l'aurore firent leur apparition, vertes, bleues, rouges.

Je sentis la main de Ventnor se crispier sur mon poignet : je suivis la direction de son regard : à sept cents mètres de nous, sur notre droite, s'élevait un éperon de rocher haut de quinze cents mètres. Au sommet se dressait Norhala !

Elle levait les bras vers le ciel ; ses cheveux étaient dénoués et ondulaient et vibraient au même rythme que les feux de l'aurore ; de petits nuages y virevoltaient, pareils à des lucioles.

Et cette lumière vivante dessinait en lignes nettes le corps de l'inconnue ; Norhala semblait se baigner dans la lumière, elle s'y balançait lentement, en cadence ; l'écho de son chant nous parvint, lointain et pur.

Tout à coup se mirent à briller autour d'elle des myriades de flammes semblables à des pierres précieuses, d'où jaillirent autant d'éclairs, tous dirigés sur la silhouette ravissante et ruisselant le long de ce corps radieux. Un bain d'éclairs. Puis le ciel se voila rapidement ; une brume voila l'aurore. La vallée entière s'emplit d'une lumière diffuse et légère, tremblante – une sorte de rideau lumineux

qui enveloppa tout et cacha Norhala dans ses plis.

7. Dans la brume

Muets, livides dans cet éclairage spectral, nous regardâmes.

La vallée était plongée dans un silence absolu. La brume lumineuse avait considérablement épaissi et dissimulait le sol. Dans ce silence qui l'emprisonnait comme un suaire, mon esprit se débattait, et je sentais croître à chaque seconde mon malaise et mes appréhensions. Sans un mot, nous rajustâmes la selle du poney et les munitions qu'il transportait ; puis nous nous mîmes à attendre le retour de Norhala.

D'instinct, j'avais noté que remplacement où nous nous trouvions devait se trouver au-dessus du niveau de la vallée. La brume n'avait pas cessé de monter vers nous et pourtant elle se trouvait encore à trois mètres en contrebas.

Soudain apparut dans ce brouillard un carré légèrement phosphorescent qui s'éleva lentement, puis glissa et vint se poser presque à nos pieds ; c'était un cube d'un mètre quatre-vingts d'arête qui brillait d'un éclat discret. Il s'immobilisa et parut nous observer de ses myriades d'yeux étincelants.

Derrière lui arrivèrent, un par un, six autres cubes qui, comme le premier, émergèrent de la brume et s'arrêtèrent eux aussi devant nous, pareils aux dos luisants de monstres marins, semblables aux tourelles de sous-marins fantastiques jaillis de mers phosphorescentes.

Ils se disposèrent en croissant, tandis que, lentement, nous reculions.

Immobiles, ils nous observaient.

Et, fendant la brume, Norhala flotta à leur suite. L'espace d'un instant, les cubes nous la dissimulèrent, puis elle parut voler au-dessus d'eux comme l'esprit même de la lumière, et elle se dressa devant nous.

De nouveau ses voiles la recouvraient, intacts, comme si aucun éclair ne les eût jamais touchés. Son corps avait l'éclat de la perle.

Elle se dirigea vers nous, puis se retourna et fit face aux cubes. Elle ne prononça pas un mot ; mais, comme sur un signe d'elle, le cube central glissa en avant et s'arrêta devant elle. Norhala y appuya sa main.

« Viens avec moi », dit-elle à Ruth.

Ventnor fit un pas en avant.

« Norhala, expliqua-t-il, nous devons suivre Ruth ; et ceci », il montra le poney, « ne doit pas nous quitter.

— J'avais l'intention de vous emmener tous, annonça la voix lointaine et mélodieuse ; mais je n'avais pas pensé à... ceci. »

Elle réfléchit un instant, puis se tourna vers les six cubes qui

attendaient. De nouveau, comme sur son ordre, quatre d'entre eux avancèrent, se rapprochèrent les uns des autres et, avec une précision impressionnante, constituèrent sous nos yeux une plate-forme d'un mètre quatre-vingts de haut et plus d'un mètre carré de surface.

« Montez », soupira Norhala.

Ventnor regarda d'un air dérouté la surface lisse qui se trouvait devant lui.

« Montez, insista Norhala avec un peu d'impatience étonnée ; voyez ! »

Elle saisit Ruth par la taille et, dans le même instant, se retrouva avec elle au sommet du premier cube. On aurait pu croire que toutes deux avaient été emportées par un mouvement de lévitation d'une rapidité incroyable.

Lentement, Ventnor entreprit de bander les yeux du poney. Je posai ma main sur le rebord du plus grand cube et sautai. Une myriade de mains invisibles me saisirent, me soulevèrent et, instantanément, me posèrent sur sa face supérieure.

« Passez-moi le poney, criai-je à Ventnor.

— Vous le passer ? » répéta-t-il d'une voix incrédule.

Le sourire de Drake me fit, dans l'état de frayeur cauchemardesque où je me trouvais, l'effet d'un rayon de soleil.

« Attrapez », s'exclama-t-il.

Et, plaçant sa main droite sous le ventre de la bête et la gauche sous son poitrail, il tenta de la soulever. Le poney parut jaillir et vint se poser, tout chargé, près de moi.

Ventnor et Drake, visiblement, ne savaient plus que penser. Tous deux firent un bond et retombèrent, à leur tour, au sommet du cube gigantesque ; je les entendis jurer à mi-voix. Puis je sentis de nouveau la prise des mains invisibles qui nous tenaient, de la cheville à la cuisse, et nous maintenaient à notre place.

Le cube qui portait Norhala et Ruth s'envola ; j'aperçus Ruth qui, accroupie, tête baissée, enserrait de ses deux bras les genoux de Norhala. Le cube se glissa dans les replis du brouillard et disparut. Et nous plongeâmes à notre tour dans les vapeurs doucement lumineuses.

Le déplacement des cubes se faisait sans aucune vibration, d'une façon si uniforme que, sans le vent qui nous fouettait le visage depuis notre départ, nous aurions pu croire que nous ne nous déplaçons pas.

Je vis la silhouette de Ventnor avancer vers l'avant du cube. Je tentai de le suivre, mais me trouvai dans l'impossibilité de déplacer mes pieds ; je ne pus avancer à mon tour qu'en les faisant glisser sur la surface métallique, comme si je patinais. La force qui me retenait semblait me faire passer de l'une à l'autre des petites étreintes invisibles ; il me semblait me mouvoir dans une substance à la fois

fluide et visqueuse, et il me vint l'idée fantastique que j'aurais pu, si je l'avais voulu, ramper comme une mouche sur toutes les faces du bloc, sans tomber.

J'arrivai au côté de Ventnor : de toutes ses forces, il regardait devant lui, et je savais qu'il essayait d'apercevoir Ruth à travers la brume.

Le visage tiré par l'angoisse, les yeux fiévreux, il se tourna vers moi.

« Vous les voyez, Walter ? me demanda-t-il d'une voix tremblante. Bon sang ! Mais pourquoi l'ai-je laissée partir sans même protester ? Pourquoi ?

— Elles ne sont pas bien loin », lui répondis-je, avec une conviction que j'aurais été bien en peine de justifier. « Où que nous conduise cette femme, il est évident que, pour l'instant du moins, elle n'a pas l'intention de nous séparer les uns des autres. J'en suis sûr.

— Elle nous a dit de suivre, fit-il remarquer. Comment diable pouvions-nous faire autre chose ? À moins que son ordre ne se soit adressé au cube sur lequel nous nous trouvons... »

De nouveau il se détourna et tenta de percer du regard la brume qui nous enveloppait. Et, tout à coup, il laissa échapper un cri de soulagement. Drake et moi nous redressâmes et nous nous aperçûmes que nos têtes perçaient la voûte de nuages ; sans nous en rendre compte, nous avions pris de la hauteur.

Et à cent mètres en avant de nous, fendant la brume, se dressait Norhala ; près de son immense chevelure cuivrée, nous pouvions apercevoir les boucles brunes de Ruth. Celle-ci, en entendant le cri de son frère, se retourna et nous fit du bras un geste rassurant.

Quinze cents mètres plus loin, on pouvait apercevoir une ouverture dans une des parois montagneuses de la vallée ; c'est vers elle que nous nous dirigions. Il ne s'agissait pas d'une crevasse naturelle, mais d'une sorte de portail gigantesque aux formes symétriques.

« Regardez », murmura Drake.

Entre ce portail et les cubes qui nous transportaient venaient d'apparaître des triangles luisants qui fendaient la mer de nuages comme des nageoires de requins, des masses arrondies et brillantes semblables à des tortues de dimensions invraisemblables. Très vite, nous fûmes entourés de ces formes diverses : les objets de métal jouaient autour de nous, nous conduisaient vers le portail qu'ils passaient et repassaient.

Il y avait dans ce spectacle de l'immense vallée silencieuse, noyée par le flot lisse du brouillard d'où émergeaient la tête resplendissante de Norhala et les mystérieux objets de métal, une sorte de beauté

inexprimable qui faisait peur.

Toujours portés par nos cubes, nous franchîmes le portail.

8. Coups de tonnerre

Sur le seuil, les brumes tourbillonnaient puis disparaissaient brusquement. Devant nous, toujours à la même distance, planait le bloc qui portait Ruth et Norhala ; il se dessinait en lignes nettes dans la lumière crue qui baignait l'endroit où nous nous trouvions maintenant.

Norhala continuait à entourer Ruth de son bras, et il y avait dans son geste quelque chose de protecteur, le premier élan vraiment humain qui ait animé en notre présence cette créature aussi mystérieuse que belle.

En avant flottaient par vingtaines les objets de métal qui commençaient à nous devenir familiers, mais brillants, maintenant, comme taillés dans de l'acier bleu.

Je me retournai : d'autres nous suivaient, en ordre moins disciplinés, mais aussi nombreux ; à mesure qu'ils passaient le portail, ils prenaient le même éclat dur que les premiers.

Notre allure s'étant ralentie, je regardai autour de moi : les parois de la crevasse ou du tunnel étaient verticales, lisses et elles aussi rayonnaient du même éclat métallique, froid, légèrement teinté de vert.

D'une paroi à l'autre passaient en éclairs des lueurs fugitives qui évoquaient un échange d'électrons ; eux aussi répandaient une lumière verte ; pourtant, je savais de façon certaine qu'ils ne provenaient pas des parois.

En dehors de ces lueurs, l'intérieur de ce tunnel était baigné d'une lumière cristalline malgré sa qualité crépusculaire. Très haut au-dessus de nos têtes – à deux ou trois mille mètres – les parois semblaient se rejoindre dans un brouillard d'émeraude pâle. Les parois étaient certainement faites de roc, mais de roc taillé, aplani, unifié. Et même recouvert d'une substance métallique qui était, en elle-même, une source de lumière, et d'où rayonnait la force qui animait les particules lumineuses. Mais, à l'origine de ce phénomène, quel motif ? Quelle explication ?

La perfection même de ces parois lisses irritait mes nerfs comme un grincement, et faisait naître en moi un vague ressentiment, en même temps que le désir de retrouver le désordre et les imperfections qui sont la marque de l'œuvre des hommes.

Absorbé par mon examen, j'avais oublié ceux qui partageaient mes doutes et couraient les mêmes dangers que moi. Je sentis une main se poser sur mon bras.

« Si nous nous rapprochons suffisamment de l'autre cube, me

chuchota Drake, et si je parviens à libérer mes pieds de la force qui les retient, je saute. »

Je regardai dans la direction qu'il me désignait du doigt : nous nous rapprochions rapidement du premier cube qui n'était plus maintenant qu'à une vingtaine de pas devant nous ; j'eus l'impression qu'il allait s'arrêter d'un instant à l'autre. Tremblant d'impatience. Ventnor se pencha en avant et cria :

« Tout va bien, Ruth ? »

Lentement, elle se tourna vers nous – et mon cœur fit un bond puis sembla s'arrêter de battre : le charmant visage exprimait une paix d'un autre monde, celle même de Norhala ; on devinait dans ses yeux bruns la même absence de passion que dans ceux de Norhala ; et, lorsqu'elle répondit, sa voix elle-même avait l'accent lointain, la résonance cristalline de la voix de l'inconnue.

« Tout va bien, Martin, soupira-t-elle. Ne crains rien pour moi. »

Puis de nouveau elle se détourna de nous et, comme Norhala, se remit à regarder silencieusement droit devant elle.

Je jetai un regard furtif à Ventnor et à Drake : avaient-ils vu ce que j'avais vu ou étais-je victime de mon imagination ? Il me suffit d'apercevoir le visage décoloré de Ventnor, les mâchoires serrées de Drake, pour savoir que je ne m'étais pas trompé.

Les yeux enflammés par la fureur, Drake s'exclama :

« Qu'est-ce que cette femme a bien pu faire à Ruth ? Vous avez vu son visage...

— Ruth ! » appela Ventnor dans un cri d'angoisse.

Mais cette fois la jeune fille ne se retourna pas. On eût pu croire qu'elle n'avait pas entendu son frère.

Les cubes n'étaient plus maintenant qu'à cinq mètres l'un de l'autre. Comme si le cri de Ventnor eût été un signal, celui qui nous portait fit un bond en avant et rejoignit l'autre.

L'avant-garde des objets de métal accéléra son allure ; à une vitesse inimaginable, ils allèrent se perdre dans le lointain lumineux. Le cube qui portait la femme et la jeune fille prit de la vitesse à son tour, le nôtre en fit autant. À nos côtés, les parois lisses et lumineuses filaient à une allure vertigineuse.

Nous nous étions rapprochés de la paroi de droite et nous nous dirigions vers une large plate-forme qui, à première vue, paraissait mesurer trois cents mètres dans sa plus petite dimension. À partir de cette plate-forme, le sol semblait s'abaisser rapidement. Le fond des précipices donnait l'impression de monter vers nous. L'armée des objets de métal continuait à nous suivre.

Nous nous trouvions maintenant à six mètres au-dessus de la plate-forme ; puis à dix mètres. Et, en même temps, la nature des parois se modifiait. Nous pouvions voir resplendir sous la surface

métallique des veines de quartz pareilles à du cristal taillé ou à des opales laiteuses ; ici, apparaissait une éclaboussure de vermillon, là une tache d'ambre, que découpaient des bandes d'ocre pâle.

Mon regard fut attiré par une ligne d'un noir d'encre qui se trouvait au centre géométrique du sol – une ligne d'un noir si absolu que je la pris d'abord pour une veine de lignite.

Puis la ligne s'élargit. C'était une fissure, une faille. Bientôt elle se transforma en une crevasse de trois mètres de large d'où semblait émaner le noir même des profondeurs de la terre.

Et, tout à coup, la terre elle-même disparut. À côté de nous s'était ouvert un gouffre, un abîme qui défiait les mesures humaines. Devant nous, l'obscurité se mit à se faire plus dense ; bientôt nous naviguâmes dans le noir. Une longue lance de lumière d'un bleu pâle et phosphorescent perça la nuit, puis se déroula comme un ruban de flamme, ondula, vibra et, enfin, s'immobilisa. Je sentis se précipiter la course du cube qui nous portait ; sa rapidité se fit prodigieuse ; le vent de sa course nous fouettait avec la violence d'un ouragan.

Abritant mes yeux de ma main, je regardai entre mes doigts : devant nous se dressait une barricade constituée par d'autres cubes ; nous courions droit sur eux. Malgré moi, je fermai les yeux en prévision du choc mortel qui paraissait inévitable.

Le cube qui nous portait prit de l'altitude, nous entraînant dans sa montée oblique vers le sommet de la barricade. Nous l'atteignîmes et, sans ralentir, fonçâmes dans le noir, survolant la lance de lumière bleue qui, je le savais maintenant, n'était qu'une nouvelle armée de monstres d'acier. Au-dessous de moi, je devinai un vide sans limite.

Alors commença un tumulte gigantesque où se mêlaient des hurlements et un fracas aux sources variées qui s'abattait sur nous comme les vagues d'une mer démontée.

Très loin apparut une lueur diffuse, pareille à un lever de soleil vu à travers une brume épaisse. La brume se dissipa et, à des kilomètres de nous, apparut un orbe gigantesque dont la partie inférieure reposait sur l'horizon d'un noir absolu.

Le soleil ? Ma raison me dit que c'était impossible. Mais alors, quoi ? Cet orbe répandait une lumière qui rayonnait, multicolore, et perçait l'obscurité au cœur de laquelle nous venions de voyager.

Nous nous en rapprochions de plus en plus, et, tandis que la lumière devenait plus intense de minute en minute, je pus constater que nous longions toujours l'abîme. Et la clameur se fit plus violente.

À la base du disque lumineux, j'aperçus une tache lumineuse semblable à celle que ferait, de loin, un immense étang au soleil. De cette tache sortit une immense langue rectangulaire, énorme, qui luisait comme de l'acier. Sur cette langue se dessina une forme noire qui, montant de l'abîme, parut se précipiter sur le disque, et se

précisa. On aurait cru voir une araignée gigantesque qui se serait ramassée pour bondir sur sa proie. L'espace d'un instant, sa silhouette se découpa sur le disque resplendissant, puis elle disparut, comme absorbée. Et, pas très loin, apparut à son tour le cube qui portait Ruth et Norhala. La forme noire du cube parut hésiter, attendre.

« C'est une porte », me cria Drake d'une voix qui essayait de dominer la clameur environnante.

Ce que j'avais pris pour un globe était, en réalité, un portail gigantesque. Ce portail laissait passer des flots de lumière, des flammes de couleurs, un éclat aussi insoutenable que celui de l'éclair. Si je l'avais pris pour une sphère, c'était à cause de l'obscurité dans laquelle nous nous déplaçons et qui donnait un relief supplémentaire à cette source de lumière.

Et je découvris que la langue d'acier était une pente qui descendait jusqu'à l'abîme.

Norhala leva ses deux mains très haut au-dessus de sa tête. De l'obscurité sortit une forme invraisemblable, pareille à un crabe monstrueux, au dos recouvert d'une carapace plate d'où sortaient des piquants ; son corps énorme était entouré de flammes vertes et menaçantes.

Le monstre passa sous le cube qui nous transportait, nous dépassa. Nous pûmes voir de près son dos, orné de seins multiples d'où sortaient des éclairs aveuglants de toutes les couleurs. Il s'immobilisa un instant, puis il changea de forme, parut se désintégrer.

Et je vis des sphères tourbillonner, des cubes filer comme des flèches, des pyramides ; et tous ces objets d'acier adoptèrent une nouvelle disposition. J'eus devant moi un autre monstre qui se dressait sur des pattes semblables à des colonnes, celles de derrière plus courtes que les autres ; une sorte de rampe vivante qui s'adaptait à un angle précis.

Ce n'était pas une chimère surgie de l'abîme, mais un véhicule composé de milliers de formes de métal. Une fois de plus, je vis étinceler les myriades de petits yeux.

Le monstre disparut, et à sa place surgit le cube qui portait la femme mystérieuse et Ruth. Puis le cube disparut à son tour, et le nôtre se trouva à sa place.

Nous survolions de très haut un océan de lumière vivante, une mer de splendeurs incandescentes qui s'étendait sur des kilomètres et dont les vagues monumentales s'élevaient à des hauteurs incroyables, pareilles à des bannières multicolores.

Et, tandis que le tableau se précisait, je vis apparaître des formes cyclopéennes indescriptibles. Elles se mouvaient lentement, avec une sorte de détermination terrifiante, et, brillant d'un éclat sombre, émettaient au sein des flammes des volées d'éclair.

Il y en avait des vingtaines, énormes, énigmatiques. Et le tumulte était celui d'une forge de Titans qui, sur leurs enclumes, eussent été occupés à forger un nouveau monde.

Un monde de métal ! Cette pensée traversa mon esprit, l'espace d'un éclair ; elle ne devait me revenir que bien plus tard. Tout à coup, la clameur se tut, les éclairs disparurent, la qualité lumineuse du tableau pâlit, et les formes étranges s'estompèrent tandis que se dissipait peu à peu l'océan de flammes.

Nous vîmes resplendir une large bande améthyste d'où descendaient des rideaux frissonnants et légers dont les plis rappelaient ceux de l'aurore. Sur leur opalescence apparut en violet sombre une grande masse que je pris tout d'abord pour celle d'une montagne ; mais immédiatement je compris que j'étais en train de transposer dans la vraisemblance l'invraisemblable lui-même. C'était une ville.

Une ville haute de quinze mille mètres, couronnée d'innombrables tourelles, flèches, arches monumentales, de dômes gigantesques ; on eût pu croire que les gratte-ciel de New York, grandissant de vingt fois leur hauteur, se détachaient sur ce ciel étrange.

L'obscurité se fit plus dense ; les grands murs pourpres de la ville étincelèrent de lumières innombrables qui semblaient percer les ombres violettes ; et du haut des arches et des tours jaillirent de larges filaments lumineux qui avaient quelque chose d'électrique.

Et – était-ce l'effet d'une fatigue visuelle ou le jeu des ombres et de la lumière ? – je crus voir arches, tours, dômes changer de place, tourbillonner, changer de forme, disparaître, fermenter. Et je sentis une main glacée me serrer le cœur.

Appelant à mon aide tout mon courage, je détournai les yeux et je vis que notre cube était allé se poser sur une plate-forme large, argentée, tout près du portail, et à moins d'un mètre du cube où Norhala tenait embrassée la forme rigide de Ruth. J'entendis Ventnor soupirer, Drake pousser une exclamation.

Avant que nous n'ayons pu adresser la parole à Ruth, l'autre cube glissa jusqu'au bord de la plate-forme et disparut. Celui qui nous portait eut un frémissement et partit à la poursuite du premier. Nous eûmes l'impression de tomber et nous nous mîmes à vaciller ; pour la première fois, le poney se mit à hennir de frayeur.

Tout autour de nous, les grondements du tonnerre recommencèrent.

9. Le portail de flammes

On aurait pu croire que nous nous trouvions sur un météore voyageant à travers l'espace. L'air sifflait autour de nous et son souffle nous rabattait en arrière sur nos cuisses que maintenait rigides l'emprise magnétique.

Le poney écarta les pattes, laissa retomber sa tête et, à travers l'ouragan, on entendit sa plainte grêle, cette lamentation terrible qui n'appartient qu'au cheval et qui ne se fait entendre que lorsque la bête a atteint les limites de son endurance.

Ventnor s'accroupissait de plus en plus bas et, protégeant ses yeux de ses bras croisés au-dessus de son front, essayait d'apercevoir Ruth ; près de lui, accroupi également, Drake le soutenait.

La direction de notre vol se fit moins verticale, mais notre vitesse augmenta et la pression exercée sur nous par le vent de la course devint presque insupportable. Je me retournai, tombai sur mon bras droit et, appuyant ma tête contre mon épaule, jetai un coup d'œil en arrière : nous ne nous trouvions pas dans une caverne, car j'apercevais les étoiles ; et, à mon grand soulagement, je reconnus les constellations familières du ciel septentrional. Sans doute nous trouvions-nous dans une crevasse ; mais, quelles que fussent les horreurs et les épreuves qui nous attendaient, du moins nous serait-il épargné de les subir dans les profondeurs de la terre.

Je puisai dans cette constatation un étrange réconfort. Et, tout à coup, le ciel et les étoiles disparurent. Nous venions de plonger sous la surface de la mer lumineuse.

Dans la position où je me trouvais, je notai une diminution sensible de la force du cyclone qui nous emportait et qui semblait, maintenant, passer au-dessus de nos têtes ; je n'entendais plus que le sifflement que faisait l'air contre notre bloc, et les gémissements de terreur du poney.

Prudemment, je tournai la tête. À la limite extrême du cube, Drake et Ventnor étaient accroupis dans une posture grotesque qui les faisait ressembler à de grosses grenouilles. Je rampai littéralement vers eux ; partout où mon corps touchait la surface du cube, la force magnétique le retenait, ne lui permettant pas d'autre mouvement qu'un glissement en avant. Et finalement, pareil à un ver de terre, je rejoignis mes compagnons. Donnant un coup de tête à Drake, je lui criai :

« Impossible de libérer mes mains ; je suis collé comme une mouche.

— Faites-les passer par-dessus vos genoux, répliqua-t-il en se penchant vers moi. En glissant, elles échappent au magnétisme. »

Je suivis son conseil et, à ma grande surprise, recouvrai l'usage de mes mains. M'agrippant à la ceinture de Drake, je tentai de me mettre sur mes pieds ; en vain.

« Il va falloir que vous continuiez à dire vos prières », reprit le jeune homme avec un sourire qui, l'espace d'un instant, éclaira son visage tendu.

Toujours à genoux, je me rapprochai de lui et m'assis sur mes talons pour reposer les muscles de mes jambes.

« Les voyez-vous, Walter ? » me demanda Ventnor, tournant vers moi son regard anxieux.

À mon tour, je plongeai mon regard dans cette obscurité scintillante et fis un signe de dénégation. Je ne voyais rien. On avait l'impression que notre cube se déplaçait au cœur même des brumes. Et, cependant, j'avais le sentiment persistant que, par-delà ces brumes, existait un mouvement vaste et ordonné où se déplaçaient des armées plus grandes même que celles de Genghis. Et je voyais voltiger les ombres de masses énormes, indescriptibles, qui longeaient rapidement notre cube, parmi les étincelles qui perçaient les voiles de brume comme l'eussent fait des javelines de flamme.

Une fois de plus, j'avais l'impression de me trouver au bord d'un abîme contenant une révélation incroyable ; impuissant, je m'efforçai de comprendre et me rendis compte en même temps que nous ralentissions et que les brumes se dissipaient.

Je vis Drake et Ventnor se redresser et me soulevai aussi. Nous nous trouvions à l'extrémité d'un tourbillon qui constituait une sorte de tunnel au sein des vapeurs lumineuses et dont l'autre extrémité, à quinze cents mètres de nous, s'élargissait, devenait un cercle immense dont les limites débordaient sur la ville haute. Nous aurions pu croire que nous nous trouvions devant un cône d'air cristallin couché sur le côté et qu'entourait un élément rayonnant plus lourd que l'air, plus léger que l'eau.

L'arc supérieur de sa base s'élevait à une hauteur de trois mille mètres au moins ; plus haut, tout était noyé dans des nébulosités étincelantes semblables à des nuages de lucioles phosphorescentes. Tout autour du cône, les nébulosités semblaient s'étendre jusqu'à des distances infinies.

Soudain, de tous côtés, des milliers de rayons lumineux jaillirent comme autant de projecteurs gigantesques, de faisceaux de lumière lancés par des phares dans le brouillard phosphorescent, et tout cela ordonné de manière terrifiante.

D'où venait la force, le mécanisme qui produisait, d'une part, les faisceaux lumineux et, de l'autre, cette obscurité totale au sein de la lumière même ? Je me retournai, cherchant instinctivement derrière moi une source lumineuse ; mais la brume était toujours aussi

épaisse ; et tout à coup, je ne sais pourquoi, l'idée me vint que cette force émanait de la paroi elle-même.

Le cône ne provenait pas de l'endroit où nous venions de nous arrêter, mais de la paroi, sur laquelle il paraissait braqué.

À l'intérieur du grand cercle, la paroi était parfaitement lisse ; on n'y voyait pas trace des lueurs mouvantes que nous avions aperçues au moment de plonger dans la mer de nuages. La paroi resplendissait d'une phosphorescence bleu pâle. C'était un mur lisse de métal bleu, poli, rien d'autre.

« Ruth ! gémit Ventnor, où est-elle ? »

Stupéfait d'avoir à ce point oublié mon ami, furieux contre moi-même pour l'indifférence dont je faisais preuve, j'essayai de ramper jusqu'à lui, de le reconforter de mon mieux. Et, comme si son cri avait été un signal, le grand cône se mit en mouvement. Lentement, la base circulaire glissa vers le bas de la paroi lisse. Je me rendis compte que nous nous étions arrêtés au bord d'une déclivité abrupte, car la base du cône était maintenant inclinée, et la partie supérieure du cercle se trouvait soixante mètres au-dessous de sa position initiale et elle continuait à descendre.

J'entendis un soupir de soulagement échapper simultanément à Ventnor et à Drake, et il me sembla qu'on venait de m'enlever un poids de la poitrine. À moins de dix mètres de nous venaient d'apparaître la tête royale de Norhala et celle, adorable, de Ruth. Toutes deux surgirent du flot de lumière comme deux nageurs remontent des profondeurs. Nous pouvions les voir nettement devant nous.

Mais ni l'une ni l'autre ne se tourna vers nous ; toutes deux regardaient droit devant elles, immobiles ; et Norhala, de son bras gauche, maintenait contre elle la jeune fille.

Drake me saisit par le bras en poussant un cri : le cône avait terminé sa descente ; celui de ses côtés sur lequel il était tombé était maintenant aplati en un triangle dont nous occupions l'angle supérieur ; la base correspondante, longue de cent cinquante mètres, s'appuyait contre le mur bleu avec lequel elle faisait un angle de trente degrés.

Le cercle était devenu un ovale, une ellipse de cent cinquante mètres de haut et de quatre cent cinquante mètres de long. En son centre géométrique s'encadrait, resplendissant, un autre portail cyclopéen.

De chaque côté de ce portail s'ouvrait, dans la paroi compacte en apparence du mur métallique, une fente étroite.

Les deux fentes ne furent, au début, que deux lignes minces de cent mètres de haut, par lesquelles la lumière intense s'échappait en sifflant ; très vite, elles s'élargirent, comme les pupilles d'un chat

monstrueux, et, ayant atteint leur largeur définitive, déversèrent des flots de lumière bleue.

À l'intérieur des fentes, je devinai un mouvement. Et, en fait, chacune livrait passage à des centaines d'objets d'acier de toutes formes, immenses, dont chacun reflétait si bien la lumière crue qu'ils semblaient tous être chauffés à blanc. Lorsque tous furent passés, ils allèrent se perdre dans les brumes en tournoyant ; et les fentes se contractèrent, diminuèrent, disparurent à leur tour. Devant nous, à l'intérieur de l'ovale, ne se trouvait plus que le portail.

Le premier cube bondit en avant ; le second prit sa suite. Nous reprîmes notre vol vertigineux et nous nous cramponnâmes les uns aux autres, tandis que le poney se remettait à gémir de terreur. Nous foncions vers la paroi de métal ; le portail s'ouvrit devant nous et nous y pénétrâmes, comme s'il nous eût dévorés.

La lumière aveuglante qui nous baignait nous flagellait de ses vagues toutes-puissantes ; nos yeux nous faisaient mal. Nous nous pressâmes tous les trois contre le flanc du poney, nous efforçant d'enfouir nos têtes dans son pelage rude pour épargner à nos yeux cette lumière éclatante qui, même à travers nos paupières fermées, semblait pénétrer jusqu'au fond de nos crânes.

10. « Sorcière, rends-moi ma sœur ! »

Combien de temps passâmes-nous ainsi, je n'en sais rien. Des heures interminables, si je me fie à mes impressions ; en fait, pas plus de quelques minutes, des secondes même, peut-être. Puis je sentis la présence de l'ombre, d'une obscurité douce et apaisante.

Je relevai la tête et rouvris les yeux. Nous nous déplaçions lentement, dans une obscurité bleuâtre et vibrante : j'eus l'impression que nous dérivions à la limite extrême de la lumière, dans une zone où cette vibration rapide que nous appelons le violet se communiquait au cerveau, mais si vite que l'idée de couleur n'avait pas le temps de se former. Et il me semblait qu'une mince pellicule recouvrait mes yeux ; secouant ma tête avec impatience, je voulus voir dans ce symptôme un reste de l'éblouissement provoqué par l'éclat surnaturel de la lumière que nous venions de traverser.

Mon regard alla se poser sur un objet qui ne se trouvait pas à plus de trente centimètres de moi ; et, incapable de croire en ce que je voyais, je sentis des picotements d'horreur courir sur la peau de mon crâne. J'avais devant moi la main d'un squelette. Chacun des os était d'un noir grisâtre, nettement dessiné ; la main se tendait comme pour saisir quelque chose... Quoi ? Quoi ?

Et, de nouveau, mes cheveux se hérissèrent, car les doigts étaient accrochés à une monture qui aurait pu être celle de la Mort elle-même, un petit cheval dont le crâne nu pendait au bout d'une colonne vertébrale inclinée.

Je levai mes mains vers mes yeux pour échapper à ce spectacle horrible et, aussitôt, la main du squelette se souleva, s'approcha, me toucha.

Le cri d'horreur que je poussai s'arrêta dans ma gorge, car je venais de comprendre ; et je me sentis tellement soulagé de pouvoir, au milieu de tous ces mystères, trouver à l'un d'eux une explication logique et terrestre, que j'éclatai de rire.

Car la main du squelette était la mienne ; et la monture fantomatique n'était autre que notre poney. Et lorsque de nouveau je regardai autour de moi, j'étais préparé au spectacle qui m'attendait : deux grands squelettes dont les crânes reposaient sur les bras croisés et qui s'appuyaient contre le squelette de la bête.

Loin devant nous, sur la surface luisante du premier cube, se dressaient deux squelettes de femmes : Ruth et Norhala.

Le tableau était digne de Dürer ; on aurait cru à une matérialisation de *la Danse macabre*. Et pourtant je me sentais

réconforté, car le phénomène dont je constatais les effets était du domaine des connaissances humaines. Il était provoqué par la lumière qui nous entourait et dont la vibration se situait au voisinage de celle de l'ultraviolet. Mais ses effets étaient plus parfaits ici, car je n'apercevais même pas ce halo de la chair que les rayons ultraviolets ne parviennent pas à rendre totalement invisible.

Je m'approchai et dis à mes deux compagnons :

« N'ouvrez pas encore les yeux. Nous sommes en train de traverser une lumière étrange, qui paraît avoir les mêmes propriétés que les rayons X. Quand vous me regarderez, je vais vous apparaître comme un squelette...

— Quoi ? » cria Drake qui, passant immédiatement outre à mon avertissement, se redressa et ouvrit les yeux. Et, bien que prévenu moi-même, je ne pus réprimer un frisson à la vue de cette tête de mort qui me regardait de si près.

Le squelette que représentait Ventnor se tourna vers moi et, à la vue des deux autres squelettes, il serra les dents, puis ouvrit la bouche pour parler.

Tout à coup, les deux squelettes qui se trouvaient sur le premier cube parurent se revêtir de chair, et la femme et la jeune fille reparurent.

La transformation avait été si rapide que, tout en connaissant parfaitement l'explication du phénomène, je ne pus m'empêcher d'en être lugubrement frappé. L'instant d'après, nous nous regardions, mes deux compagnons et moi : nous avions retrouvé notre aspect habituel et notre poney était redevenu le petit compagnon patient que nous connaissions bien.

La lumière s'était modifiée ; elle avait perdu sa qualité ultraviolette, remplacée par un éclat jaune qui faisait penser à celui d'un projecteur de théâtre. Nous passions un vaste couloir qui paraissait n'avoir pas de fin. La lumière jaune s'intensifia.

Enfin, le couloir s'ouvrit dans une sorte de temple, immense, impressionnant – mais différent de tous ceux que j'avais pu voir dans ma vie et qui, eux, avaient été consacrés à des dieux qu'habitait une étincelle de ce que l'on nomme l'essence de l'humanité.

Ici, l'esprit, la force qui emplissait l'endroit où nous nous trouvions n'avait rien d'humain. Seul, Stonehenge, ce cercle de monolithes, m'avait inspiré jadis un sentiment voisin de celui que j'éprouvais en ce moment ; le sanctuaire composé de menhirs m'avait imposé le sentiment qu'il était l'œuvre non pas d'êtres humains, mais d'un peuple de pierres.

Celui où nous venions d'arriver était l'œuvre d'un peuple de métal !

Du sol de ce sanctuaire jaillissaient par centaines des piliers à

quatre faces, de dimensions monumentales, qui paraissaient ruisseler d'une lumière jaune pâle, très douce. Aussi loin que pouvait atteindre le regard, les piliers s'alignaient dans un ordre étouffant, mathématique. Leurs masses semblaient distiller une force mystérieuse, mécanique – et vivante, cependant. Cette forêt de métal avait quelque chose de sacré, de hiérophantique, comme si ces immenses colonnes eussent été les gardiennes d'un autel.

Je pouvais voir, maintenant, d'où venait la lumière qui baignait ce temple. Très haut, parmi les piliers, flottaient des centaines de globes qui resplendissaient d'un éclat pâle semblable à celui de soleils glacés. De toutes tailles, immobiles, ces sphères restaient suspendues dans l'espace, sans support.

« On dirait de gigantesques boules de verre pour arbres de Noël, murmura Drake.

— Elles ne sont faites de rien de solide, répliquai-je, du moins, pas de métal...

— Elles me font penser, intervint Ventnor calmement, à des condensations de l'électricité contenue dans l'atmosphère, à, des feux de Saint-Elme. »

Maintenant que nous nous rapprochions du cœur du mystère, Martin Ventnor semblait avoir retrouvé sa maîtrise et son esprit scientifique.

Nous nous tûmes et recommençâmes à observer ce qui se passait autour de nous. Et, en fait, nous avions peu parlé depuis le début de cette aventure extraordinaire dont nous devinions qu'elle allait atteindre son apogée. Nous planions maintenant lentement à travers la forêt de piliers ; notre vol s'effectuait de façon si unie, si facile en apparence, que nous aurions pu croire que nous nous étions arrêtés sans le défilé vertigineux des immenses colonnes de chaque côté de notre cube. Ébloui, je fermai les yeux.

« Regardez ! s'exclama Drake en me secouant. Que dites-vous de cela ? »

À huit cents mètres en avant, les piliers s'arrêtaient à la limite que formait un rideau frissonnant de lumière verte dont les plis montaient très haut, plus haut que les globes d'or pâle, jusque dans la brume ambrée qui coiffait les colonnes.

Le cube qui portait Ruth et Norhala alla s'arrêter à la base du rideau. La femme sauta, entraînant avec elle la jeune fille ; puis elle se tourna vers nous et nous fit signe.

Notre cube se rapprocha d'elle ; je le sentis frémir sous moi, en même temps que disparaissait l'emprise magnétique qui m'avait maintenu sur la surface du métal. D'un geste mal assuré, je me soulevai sur mes genoux douloureux, me mis debout ; et je vis Ventnor sauter d'un bond au bas du cube et, sa carabine à la main, courir vers

sa sœur.

Drake ramassa son arme, et je commençai à me diriger vers le bord du cube ; je sentis une force douce me pousser en avant. Drake et le poney semblaient glisser vers moi...

Le cube bascula légèrement ; sans la moindre secousse, nous nous trouvâmes tous les trois debout sur le sol. Et tandis que, Drake et moi, nous nous taisions en face de ce nouveau prodige, la petite bête se mit à hennir de soulagement.

Les quatre blocs qui constituaient notre cube se dissocièrent, celui qui avait porté Norhala et Ruth vint les rejoindre ; avec un cliquetis, ils se soudèrent bout à bout et, filant comme une flèche, disparurent.

« Ruth ! cria Ventnor d'une voix vibrante de frayeur. Qu'est-ce que tu as, Ruth ? Qu'est-ce qu'elle t'a fait ? »

Nous le rejoignîmes. Serrant dans ses mains celles de sa sœur, il fouillait de son regard celui de la jeune fille. Les yeux de celle-ci étaient élargis, comme aveugles, remplis de rêve. Sur son visage se lisait le même calme impassible, la même absence de vie, que sur celui de Norhala.

« Frère », répondit, comme de très loin, la voix douce qui nous parut un écho de celle de Norhala, « tout va bien, frère. Il ne m'est rien arrivé... »

Lâchant les petites mains sans vie, Martin Ventnor se tourna, plein de rage et d'angoisse, vers la femme.

« Que lui avez-vous donc fait ? » demanda-t-il à voix basse dans la langue de Norhala.

Le regard serein de l'inconnue révéla une ombre de perplexité devant cette explosion de colère.

« Ce que je lui ai fait ? répéta-t-elle lentement. J'ai apaisé en elle ce qui était inquiet ; je l'ai élevée au-dessus de la douleur. Je lui ai donné la paix, comme je te la donnerai si...

— Vous ne me donnerez rien ! » interrompit-il sauvagement. Puis, sa fureur dominant tout autre sentiment, il ajouta : « Si, maudite sorcière, vous me donnerez quelque chose : vous allez me rendre ma sœur ! »

Dans sa rage, il s'était exprimé en anglais ; bien entendu, Norhala n'avait pu comprendre les mots dont il s'était servi ; mais elle avait dû comprendre ce qui se cachait derrière la colère et la haine dont sa voix était pleine. La sérénité de l'inconnue en fut troublée ; les étoiles étranges de ses yeux se mirent à scintiller comme au moment où elle avait fait surgir la machine à tuer. Sans en tenir compte, Ventnor la secoua rudement par l'épaule.

« Je vous dis de me rendre ma sœur ! cria-t-il. Je vous dis de me la rendre ! »

Les yeux de la femme prirent une expression terrible ; les

mystérieuses constellations se mirent à y briller de façon dangereuse, tandis que son visage prenait une expression de déesse outragée. Je sentis passer l'ombre des ailes de la Mort.

« Non, Norhala ! Martin, non ! » Les voiles d'inhumaine sérénité venaient de se déchirer, et Ruth, telle que nous l'avions connue, se jeta entre Martin et Norhala.

« Ventnor, s'écria Drake en le saisissant par le bras, ce n'est pas en agissant de cette façon que vous sauverez votre sœur ! »

Ventnor s'immobilisa, tremblant, sanglotant presque. Jamais jusqu'alors je n'avais compris ce que sa tendresse pour Ruth pouvait avoir de total, d'absorbant. Et la femme s'en rendit compte, elle aussi, vaguement ; sous le choc de cette passion humaine que, jusqu'ici, je l'avais crue incapable de même soupçonner, son âme endormie parut s'éveiller.

La colère disparut de son visage ; ses yeux, perdant leur expression terrible, s'abaissèrent vers la jeune fille, s'adoucirent. Elle se tourna ensuite vers Ventnor qu'elle regarda longuement, avec un air d'intérêt troublé, de curiosité.

Un sourire apparut sur son visage exquis, l'humanisant, le transfigurant, mettant de la tendresse aux coins des lèvres ravissantes, mais, jusqu'ici, sans expression.

Et, sur le visage de Ruth comme sur un miroir, je vis se réfléchir cette même montée lente de tendresse.

« Venez », ordonna Norhala ; et, nous précédant, elle passa à travers les plis du rideau étincelant. Au moment où, ce faisant, elle mettait son bras autour du cou de Ruth, je vis sur son épaule les marques rouges qu'y avaient laissées les doigts de Ventnor.

Pendant un instant, je demeurai en arrière, regardant leurs silhouettes se perdre dans les ombres scintillantes ; puis, en hâte, je les rejoignis. Au moment où je pénétrai moi-même dans les brumes, je fus conscient de l'accélération de mon pouls et de cette impression de bien-être qui, je m'en rendais compte brusquement, n'avait pas cessé, depuis le début de ce voyage étrange, de contrebalancer la tension nerveuse née de ce contact constant avec l'anormal.

En une douzaine de pas, j'eus rejoint mes compagnons. Quelques pas de plus nous conduisirent hors des replis du rideau lumineux.

11. L'empereur d'acier

Nous nous trouvions au bord d'un puits dont les parois avaient le même aspect vaporeux, irisé, que les brumes que nous venions de traverser, mais avec quelque chose de plus compact. À plusieurs milliers de mètres au-dessus de nous, dans le cercle relativement minuscule qui marquait le sommet du cylindre où nous nous trouvions, j'aperçus les étoiles qui brillaient.

De sept cent cinquante mètres de diamètre, le cylindre était orné d'anneaux couleur d'améthyste qui, d'un mouvement uni, mais à une vitesse folle, tournaient constamment sur eux-mêmes.

Je ne leur accordai qu'un regard rapide, car toute mon attention fut immédiatement absorbée par un objet des plus extraordinaires pour lequel, sur le moment, je ne pus trouver un nom.

Édifice ? Autel ? Machine ? Sa base se trouvait à cent mètres à peine de nous, et placée de façon à constituer un cercle concentrique à celui du puits. L'objet se dressait sur un piédestal circulaire, épais, fait d'une matière qui ressemblait à du cristal de roche fumé et supporté par des centaines de tigres de la même matière.

L'objet lui-même se composait de cônes scintillants et de disques dorés qui tournaient inlassablement sur eux-mêmes. Les cônes pointaient dans toutes les directions, et on avait l'impression que, à cette structure semblable à la coiffure d'une ballerine javanaise, se mêlaient des écheveaux de lumière et de fils de métal.

L'ensemble se terminait par une flèche d'une hauteur vertigineuse qui atteignait presque le haut du puits.

Dans l'organisation de ses éléments, on devinait l'intervention de calculs d'une complexité inimaginable et poussés à l'infini, une sorte d'apothéose d'une géométrie où avaient leur place les rythmes de dimensions spatiales inconnues ; la concentration d'équations concernant les hordes d'étoiles.

La mathématique du Cosmos.

Sur la gauche de la base cristalline surgit une sphère d'acier. Haute de près de quatre mètres, elle était d'un bleu plus pâle que celui des objets de métal que j'avais vus jusqu'alors, d'un bleu presque azuré. De plus, je sentais qu'elle se distinguait d'eux par une différence plus subtile que je ne parvenais pas à définir.

Elle était suivie par deux pyramides dont les sommets aigus la dépassaient d'un mètre au moins. Les pyramides s'arrêtèrent, comme pour nous regarder. De l'arc opposé du piédestal de cristal surgirent six autres globes, plus petits que le premier, et colorés d'un violet sombre et brillant.

Les sphères se séparèrent et vinrent s'aligner des deux côtés de la plus grande qui se tenait un peu en avant des tétraèdres jumeaux pareils à des gardes du corps rigides et immobiles.

Et, à ce moment, je sentis cristalliser en moi, sublimé, le sentiment de toutes les anomalies que j'avais observées depuis le début de notre aventure ; j'eus l'impression de m'être égaré dans un univers inconnu, aussi étranger à l'humanité que le serait notre univers à un cristal pensant jeté par le hasard dans le monde des hommes.

Norhala leva ses bras blancs en une sorte de salut, et de sa gorge jaillit une incantation mélodieuse et bizarre. S'agissait-il d'un langage ? Et, en ce cas, d'une prière, d'un ordre ?

La grande sphère frémit, enfla et s'ouvrit.

Là où, une seconde plus tôt, nous avions vu un globe azuré, se trouvait maintenant un disque resplendissant de flammes, l'âme même du feu ! Et, simultanément, les deux pyramides bondirent et allèrent se placer derrière le Disque, se transformant en même temps en deux étoiles gigantesques dont les quatre branches brûlaient de flammes bleues.

Le rideau d'un vert phosphorescent parut s'enflammer, comme si le dieu des bijoux eût répandu dans le puits où nous nous trouvions tous ses trésors. Norhala se tut et laissa retomber l'un de ses bras sur les épaules de Ruth.

Puis la femme et la jeune fille s'envolèrent vers le Disque rayonnant.

Immédiatement, nous bondîmes tous trois pour les rejoindre, et je sentis un choc, comme si un coup eût brusquement raidi, immobilisé chacun de mes nerfs et de mes muscles.

Le choc nous avait paralysés, mais sans douleur ; au contraire, il semblait avoir rendu plus aiguës notre vue et notre ouïe, aiguisé notre faculté d'observation.

Je voyais jusque dans ses détails les plus infimes le prodige scintillant des feux aux couleurs de pierres précieuses.

Pendant ce temps, Norhala et Ruth planaient vers le Disque, sans qu'il fût possible de déceler, de leur part, le moindre mouvement volontaire ; je savais que la force qui les portait en avant était celle-là même qui nous retenait immobiles.

Puis je me mis à contempler le Disque et oubliai les deux jeunes femmes.

Ce n'était pas un disque à proprement parler, mais un ovale, haut de six mètres, large de deux, qu'entourait une large bande translucide, pareille à de la chrysolithe dorée.

À l'intérieur de cette ellipse se trouvaient neuf formes ovoïdes, espacées avec une régularité mathématique et illuminées par une lumière intense, vivante ; elles resplendissaient, pareilles à neuf

cabochons gigantesques de saphir taillé, et leurs bleus allaient de l'azur le plus pâle et le plus limpide jusqu'à un mauve fantomatique aux reflets cramoisis. Chacune contenait une flamme qui semblait être l'essence même de la vie.

Le *corps* lui-même était convexe, cristallin et répandait une luminosité d'un gris rosé. Des ovoïdes s'irradiait un réseau de fils scintillants, irisés, qui convergeaient en spirales, en volutes et en triangles vers le noyau.

Et ce noyau, qu'était-il ?

Maintenant encore, je suis obligé de me contenter d'hypothèses ; un cerveau, sans doute, dans le sens que nous donnons à ce nom ; mais autre chose encore, une réserve d'énergies, de forces inimaginables.

Le noyau ressemblait à une rose immense, incroyable, aux mille pétales qui s'épanouissaient en une myriade de teintes changeantes, tantôt plus intenses, tantôt plus pâles.

Le cœur de la rose était une étoile de rubis incandescent. Et de ce centre cramoisi ruisselait une force immense et consciente.

J'appréciai moins bien les formes des deux étoiles placées de chaque côté du Disque. Moins rayonnantes, elles étaient d'un bleu spécial, ainsi que les fils scintillants qui s'échappaient des convexités d'un bleu noir qui apparaissaient à l'extrémité de chacune des branches. Je devinais que ces étoiles étaient en quelque sorte des *organes* sensoriels, mis au service de sens inconnus.

Les deux silhouettes féminines s'étaient rapprochées du Disque et s'étaient arrêtées. Et, au moment où elles s'arrêtèrent, je sentis s'évanouir brusquement l'enchantement qui m'avait retenu, comme enchaîné, et ma force revenir. Ventnor se mit à courir, sa carabine pointée en avant. Nous courûmes derrière lui et, haletant, nous arrêtâmes à dix pas des formes brillantes : comme si mille mains l'eussent doucement portée, Norhala venait de s'envoler vers la rose flamboyante du Disque ; je la vis se balancer devant lui, dans le vide, pendant un moment, puis elle se remit à monter, et se déplaça vers la droite de l'ellipse. Des bords de trois des ovoïdes jaillirent des filaments couleur d'opale, fins comme des fils de la Vierge, qui vinrent la toucher, la caresser.

Un instant, elle s'immobilisa, puis se posa doucement sur ses pieds. Puis Ruth, à son tour, flotta vers le Disque ; son visage exprimait une extase paradisiaque, la sérénité des espaces infinis. Ses grands yeux se fixèrent sur la rose de flammes dont les nuances se modifiaient plus rapidement maintenant, comme sous l'effet d'une pulsation plus intense ; autour de la tête de la jeune fille commença à apparaître une auréole pâle.

De nouveau jaillirent les filaments irisés qui, comme des tentacules, vinrent caresser son cou, fouiller ses cheveux, frôler son front ; ils semblèrent s'immobiliser d'un air perplexe sur son vêtement d'étoffe grossière, puis encerclèrent sa taille et sa poitrine.

On aurait pu croire qu'une créature d'une espèce inconnue examinait, étudiait la jeune fille, s'étonnait des dissemblances qu'elle présentait avec Norhala et cherchait une explication capable de réconcilier le paradoxe. Et, comme pour lui demander conseil, il souleva vers l'étoile de droite la jeune fille.

On entendit un coup de feu ; puis un autre. Sans que nous nous en rendions compte, Ventnor s'était glissé dans un coin d'où il pouvait viser le centre de flammes rubis qui, sans doute, lui avait paru représenter le cœur de la rose de feu du Disque. Genou en terre, les lèvres décolorées, ses yeux gris exprimant une détermination glaciale, il se préparait à tirer une troisième balle.

« Non, Martin, m'écriai-je en bondissant vers lui, ne tirez pas !

— Arrêtez, Ventnor ! » s'écriait Drake au même moment.

Mais Norhala l'atteignit avant nous. Le long de la face du Disque glissa le corps rigide de Ruth qui se posa doucement sur le sol.

Et de l'une des convexités bleu sombre qui se trouvaient à l'extrémité de chaque branche des deux étoiles jaillit une lance de flamme d'un vert intense, un éclair qui partit comme une flèche dans la direction de Ventnor. La détonation fit un bruit de verre brisé et l'éclair alla frapper Norhala.

Il parut l'éclabousser, couler sur elle comme de l'eau.

Une langue de feu se tordit sur l'épaule de la jeune femme, puis s'en fut lécher le canon de la carabine que Ventnor n'avait pas lâchée ; ensuite la flamme remonta, frôla Ventnor lui-même. L'arme lui fut arrachée, vola en l'air en explosant. Le jeune homme eut un sursaut et retomba.

J'entendis un hurlement désolé. Ruth passa près de nous en courant ; son visage s'était dépouillé de son expression irréaliste, surhumaine, et ce n'était plus qu'un masque tragique où s'inscrivaient la peur et le chagrin. La jeune fille tomba à genoux près de son frère, posa sa main sur son cœur, puis, relevant la tête, leva vers le monstre d'acier des mains suppliantes.

« Ne lui faites plus de mal, gémit-elle, comme une enfant. Il ne l'a pas fait exprès. »

Puis, saisissant la main de Norhala, elle poursuivit : « Norhala, ne les laissez pas le tuer, ne les laissez pas lui faire de mal, sanglota-t-elle. Je vous en conjure ! » Près de moi, Drake se mit à jurer.

« Qu'ils touchent à un des cheveux de Ruth, et je tue Norhala, je le jure ! » s'exclama-t-il en se dirigeant vers l'inconnue.

« Si vous tenez à la vie, lui dit-il d'une voix étranglée, arrêtez ces

espèces de démons. »

La jeune femme le regarda d'un air plus étonné encore. Bien entendu, elle n'avait pu comprendre les paroles que venait de lui adresser le jeune homme ; mais ce fut pour une autre raison que je sentis grandir mon appréhension. Norhala ne comprenait pas les mobiles de Drake ; elle ne devinait même pas la cause du chagrin de Ruth, de ses supplications. Et l'étonnement ne fit que croître dans les yeux de Norhala lorsqu'elle examina successivement Drake qui la menaçait, Ruth qui la suppliait et, enfin, le corps immobile de Ventnor.

« Traduisez-lui ce que je viens de dire, Goodwin, m'enjoignit le jeune homme. Je vous assure que je ne plaisante pas. »

Je répondis par un signe de dénégation. Ce n'était pas ainsi qu'il fallait s'y prendre, je le savais. Je me tournai vers le Disque qu'entouraient toujours les six sphères et les étoiles d'un bleu flamboyant. Ils étaient tous immobiles, calmes, et paraissaient nous observer. Je ne sentis en eux aucune hostilité, aucune colère. Ils semblaient attendre quelque chose de nous ; mais quoi ?

Et, tout à coup, je compris : nous leur étions indifférents, comme pouvait nous être indifférent un insecte en train de se débattre ; nous ne leur inspirions rien d'autre qu'une vague curiosité.

Je me tournai vers la jeune femme.

« Norhala, lui dis-je, Ruth ne veut pas que son frère souffre, elle ne veut pas qu'il meure ; il lui est cher, elle l'aime.

— Elle l'aime ? » répéta-t-elle, et tout son étonnement parut cristallisé dans ce mot. « Elle l'aime ?

— Elle l'aime », répétai-je à mon tour ; et ensuite – je ne sais pourquoi – j'ajoutai en désignant Drake du doigt : « Et lui aime Ruth. »

Ruth laissa échapper un petit sanglot de surprise. De nouveau, Norhala observa longuement la jeune fille. Puis, avec un soupir désolé, elle alla se placer en face du grand Disque.

Tendus, nous attendîmes. Cette femme surnaturelle et cette forme métallique complètement inhumaine communiquaient entre eux, échangeaient des pensées. Comment ? Je n'osai même pas me le demander. Mais tous deux, visiblement, se comprenaient.

Nous en eûmes la preuve lorsque Norhala se retourna : le corps de Martin Ventnor frissonna, se souleva au-dessus du sol et, tout droit, les yeux fermés, la tête penchée sur une épaule, glissa vers le Disque. Ruth poussa un gémissement et se cacha les yeux. Drake la prit dans ses bras et la serra contre lui.

Le corps de Ventnor s'arrêta devant le Disque, puis, toujours flottant, monta dans l'espace. Les fins tentacules s'allongèrent,

s'enfoncèrent sous le col ouvert de la chemise du jeune homme, le palpèrent. La silhouette flotta plus haut, jusqu'à la pointe de l'étoile devant laquelle Ruth était en train de passer lorsque le coup de feu de Ventnor avait provoqué la catastrophe. Je vis d'autres tentacules apparaître et venir caresser le jeune homme.

Puis le corps se mit à redescendre, plana un instant, puis vint se poser doucement à nos pieds.

« Il n'est pas... mort, dit Norhala qui se trouvait près de moi. Il ne mourra pas ; peut-être même pourra-t-il retrouver l'usage de ses jambes. *Ils* n'y peuvent rien, ajouta-t-elle, comme pour s'excuser. *Ils* ne savaient pas ; *ils* croyaient qu'il s'agissait du Rite du Feu.

— Du Rite du Feu ? répétais-je, stupéfait.

— Oui. Vous y assisterez. Et, maintenant, je vais emporter votre ami dans ma maison. Vous n'êtes plus en danger, ne vous inquiétez pas. *Il* vous a donnés à moi.

— Qui nous a donnés à vous, Norhala ? demandai-je avec autant de calme que je le pus.

— Lui, répliqua-t-elle, en désignant le Disque d'un signe de tête, le Roi des Rois, le Maître de la Vie et de la Mort. »

Détachant Ruth des bras de Drake, elle nous dit en nous montrant Ventnor :

« Emportez-le. »

Puis elle nous fit retraverser derrière elle les parois lumineuses.

Au moment où nous soulevâmes le corps, je glissai ma main sous la chemise de Martin : le cœur battait faiblement, mais il battait...

Nous arrivâmes dans l'immense salle où se trouvaient les colonnes ; notre poney nous y attendait, et sa patience, sa façon d'accepter sans se plaindre son rôle humble dans la vie de l'homme me serra le cœur.

Une fois de plus, Norhala fit entendre son appel. Les cinq cubes reparurent ; de nouveau, quatre d'entre eux se fondirent pour n'en faire qu'un sur lequel nous hissâmes d'abord le poney, puis le corps de Ventnor.

Je vis Norhala conduire Ruth vers l'autre cube ; la jeune fille lui échappa, sauta à côté de moi et, s'agenouillant au côté de son frère, serra contre elle la tête du jeune homme. Je cherchai dans mon équipement ma réserve de strychnine et mon aiguille hypodermique, et je commençai à examiner Ventnor. »

Les cubes frémirent, puis s'envolèrent dans la forêt de piliers.

Accroupis tous les trois, aveugles à ce qui nous entourait, nous nous mîmes à lutter pour ranimer en Ventnor une étincelle de cette vie qui était si près de s'éteindre.

12. « Je vous donnerai la paix ! »

Absorbés comme nous l'étions par Ventnor, nous nous inquiétâmes peu du temps qui passait et des lieux que nous traversions. Nous devêtîmes notre ami jusqu'à la ceinture et, tandis que Ruth massait la tête et le cou, Drake lui pétrissait fortement la poitrine et l'abdomen. Quant à moi, j'avais épuisé mes connaissances médicales qui étaient d'ailleurs assez restreintes.

Nous n'avions trouvé sur lui aucune trace de brûlure, aucune marque – pas même sur ses mains, sur lesquelles avait couru la flamme. La teinte violacée, légèrement cyanosée, de sa peau avait fait place à une pâleur transparente ; la peau elle-même était étrangement froide, et la tension du jeune homme à peine inférieure à la normale. Le pouls était plus rapide maintenant, plus fort ; Ventnor respirait faiblement, mais régulièrement et sans difficulté. Les pupilles de ses yeux, très contractées, étaient à peine visibles.

Je ne pouvais parvenir à provoquer de réactions nerveuses. Je connais bien les effets des chocs électriques et je sais ce qu'il convient de faire en pareil cas. Mais les symptômes que présentait Ventnor contenaient quelques éléments qui m'étaient inconnus et me déroutaient. Je notai un automatisme passif, une rigidité musculaire inexplicable.

À plusieurs reprises, je m'étais aperçu que Norhala nous regardait ; mais elle ne fit aucun effort pour nous aider et elle ne prononça pas un mot.

Mais maintenant que mon attention se détachait de Ventnor, je commençais à noter quelques impressions qui me parvenaient du monde extérieur. La qualité de l'air était différente, la tension magnétique paraissait avoir diminué ; je sentais le parfum des arbres et de l'eau.

La lumière, autour de nous, était transparente, perlée, semblable à celle d'un clair de lune. Regardant derrière moi, je vis à sept cents mètres, entre deux parois verticales, un gouffre de près de deux mille mètres de large. De chaque côté de nous s'élevaient des parois perpendiculaires, convergeant au loin, et dont les bases étaient recouvertes d'une maigre verdure.

Drake, près de moi, laissa échapper un sifflement émerveillé ; je me retournai. Nous planions lentement vers une sorte d'énorme bulle de saphir et de turquoise dont un tiers semblait enfoui dans le sol. La bulle gigantesque paraissait attirer toute la lumière pour la renvoyer parée de reflets d'azur transparent, de jade fumé et de teintes irisées et tendres. Elle était entourée de tourelles sphériques, topaze, percées de

petites ouvertures hexagonales.

La bulle était ombragée par de grands arbres d'une espèce inconnue dont les feuilles luisantes étaient mêlées de fleurs blanches et roses et dont les branches portaient des fruits dorés et pourpres en forme de poires.

C'était un palais féérique, une demeure pour elfes. Le globe lui-même était haut de quinze mètres ; on accédait par une route large et brillante au portail ovale. Les cubes s'y arrêtaient.

« Nous voici chez moi », murmura Norhala.

L'attraction exercée par les cubes disparut ; nous descendîmes doucement Ventnor et le poney.

« Entrez, dit Norhala, avec un geste de bienvenue.

— Dites-lui d'attendre un instant », ordonna Drake.

Il dénoua le bandeau qui recouvrait toujours les yeux du poney, débarrassa la bête des fardeaux qu'elle portait et la conduisit au bord de la route où poussait une herbe épaisse parsemée de fleurs. L'ayant mis à l'attache, il laissa l'animal et nous rejoignit. Ensemble, nous soulevâmes Ventnor et franchîmes le portail.

Nous nous trouvâmes dans une pièce obscure ; il y régnait une pénombre cristalline qui baignait les murs faits d'une pierre translucide et percés de portes ovales ; les portes étaient fermées par des rideaux d'une soie d'or et d'argent, scintillants.

Nous étions en train d'entasser notre bagage sur une pile de ce tissu lorsque Ruth me saisit par le bras et poussa un petit cri de frayeur : par une des portes ovales venait de se glisser une silhouette.

Il était grand et noir ; ses bras noueux, très longs, se balançaient à la manière de ceux d'un singe ; ses épaules étaient tellement inégales que l'une de ses mains pendait plus bas que le genou correspondant.

Cet être bizarre avançait avec une démarche curieuse, un peu semblable à celle d'un crabe. Sur son visage s'inscrivaient des rides sans nombre ; et la couleur noire de sa peau semblait être l'effet moins d'une pigmentation que celui d'une vieillesse incalculable. Et rien en lui ne permettait de deviner s'il s'agissait d'un homme ou d'une femme.

De ses épaules contrefaites pendait une courte tunique rouge, sans manches. Aussi vieux que fût ce monstre, il était aussi incroyablement fort, si l'on en croyait ses muscles et ses tendons qui faisaient saillie. Sa vue provoqua chez moi un écœurement, une répulsion irrésistibles. Mais ses yeux, eux, démentaient la vieillesse qui apparaissait dans le reste de sa personne ; sans iris, sans cils, ils brûlaient, noirs et brillants, dans son visage et dirigeaient sur Norhala la flamme de leur adoration.

L'être bizarre se jeta aux pieds de Norhala.

« Maîtresse ! gémit-il d'une voix de fausset, étrangement

déplaisante. Déesse ! »

La jeune femme toucha du bout de sa sandale l'une des mains noires ; et je vis frémir d'extase, à ce contact, le corps efflanqué.

« Yuruk... », commença-t-elle. Puis elle s'arrêta et nous regarda.

« La déesse a parlé à Yuruk ! Yuruk entend la déesse, psalmodia l'autre.

— Lève-toi, Yuruk ; regarde les étrangers. »

La créature (dont je savais maintenant ce qu'elle était) parut se tordre et s'accroupit comme un singe, ses poings touchant le sol. La stupéfaction qui se peignit dans ses yeux démontrait que, jusqu'ici, l'eunuque n'avait pas remarqué notre présence. Puis la stupéfaction fit place à une flamme de méchanceté, de haine noire et de jalousie.

L'eunuque poussa un cri inarticulé, sauta sur ses pieds et allongea le bras dans la direction de Ruth. La jeune fille poussa un cri et se réfugia derrière Drake. Celui-ci frappa le bras de Yuruk.

« Bas les pattes, s'exclama-t-il.

— Yuruk ! appela Norhala avec, dans la voix, une nuance de colère. Ces êtres m'appartiennent. Il ne doit leur arriver aucun mal. Prends garde, Yuruk !

— La déesse commande, Yuruk obéit », répliqua l'eunuque avec un mélange de peur et de rancœur qui faisait trembler sa voix.

« Nous voici pourvus d'un gentil petit compagnon de jeu, marmonna Drake. Si cet oiseau s'avise de faire le malin, je l'abats comme un chien, ajouta-t-il en serrant Ruth dans son bras pour la rassurer. Ne vous inquiétez pas, Ruth. Celui-là, nous savons comment le tenir en respect. »

Norhala fit un signe de sa main blanche ; Yuruk se glissa par l'une des portes ovales et revint presque aussitôt, portant sur un immense plateau des fruits ainsi que des bols de porcelaine épaisse contenant un liquide blanc pareil à du lait caillé.

« Mangez », nous ordonna la jeune femme, tandis que le monstre déposait le plateau à nos pieds.

« Je vais chercher nos provisions, annonça Drake, et, autant qu'elles dureront, nous ne mangerons pas autre chose. Je ne veux pas courir le risque de goûter à ce que nous apporte le cher Yuruk ; soit dit sans offenser Norhala. »

Le jeune homme se dirigea vers l'entrée ; l'eunuque lui barra le chemin.

« Nous avons nos provisions, expliquai-je à Norhala. Mon ami va les chercher. »

La jeune femme eut un signe de tête indifférent et frappa dans ses mains ; Yuruk s'écarta et laissa passer Drake.

« Je suis fatiguée, soupira Norhala. Je vais me rafraîchir... »

Yuruk s'agenouilla, dénoua les bandes incrustées de turquoises qui retenaient les sandales de la jeune femme, la déchaussa. Norhala, d'un geste imperceptible, libéra sa tunique qui glissa lentement, dévoilant les seins hauts et tendres, les hanches délicatement arrondies, et vint s'étaler sur le sol comme les pétales d'une grande fleur d'ambre.

Malgré sa totale nudité, Norhala se tenait devant nous, indifférente à nos regards, lointaine, pure comme une Isis virginale, comme une Ishtar intouchée – parfaite mais froide, avec, en elle, quelque chose qui glaçait le désir.

Lentement, elle leva les bras, dénoua ses cheveux. Drake entra à ce moment ; je le vis lâcher, dans sa surprise, les sacs qu'il portait.

Norhala enjamba sa tunique et, suivie de Yuruk, se dirigea vers le fond de la salle. L'eunuque prit une aiguière d'argent et la vida lentement sur les blanches épaules, la remplit de nouveau dans un bassin où venait se déverser l'eau pétillante d'une source, recommença... Puis il tira d'un coffre étrange des vêtements de soie blanche dont il sécha le corps parfait de Norhala, et revêtit enfin la jeune femme d'une robe de soie bleue.

Norhala revint vers nous et se pencha sur Ruth qui, assise sur le sol, soutenait sur ses genoux la tête de son frère. Elle fit un geste pour attirer à elle la jeune fille, puis s'arrêta devant le refus farouche qu'exprimait le jeune visage. Une ombre de bonté, puis de pitié passa dans les yeux pleins de mystère de Norhala.

« Baignez-vous, conseilla-t-elle en nous indiquant la source, et reposez-vous. Ici, il ne peut vous arriver aucun mal. Et toi, murmura-t-elle en posant sa main sur les boucles brunes de Ruth, je te rendrai la paix dès que tu le désireras. »

Puis elle écarta les rideaux et, l'eunuque sur ses talons, disparut.

13. Une voix venue de nulle part

Déroutés, nous nous regardâmes. Puis Ruth pencha la tête vers son frère dont le visage était d'une pâleur glacée. Tout à coup, elle sauta sur ses pieds.

« Walter ! Dick ! s'écria-t-elle. Il est en train d'arriver quelque chose à Martin ! »

Elle n'avait pas fini de parler, que nous étions près d'elle, penchés sur Ventnor. La bouche de ce dernier était en train de s'ouvrir, très lentement, avec un effort que l'on ne pouvait observer sans souffrir. Puis, entre ses lèvres presque immobiles, sa voix nous parvint, très faible, comme si notre ami nous eût parlé de distances incommensurables ; une voix de fantôme sortie de la gorge d'un mort.

« Tellement, tellement difficile ! chuchota-t-il. Sais pas combien de temps je vais pouvoir rester en contact... par la parole... Aurais pas dû tirer... Pardonnez-moi... Mais j'étais fou de peur pour Ruth... Excusez-moi, ce n'est pas mon genre... »

La voix fragile se tut. Je sentis mes yeux se remplir de larmes. C'était bien de Ventnor de battre sa coulepe de la sorte et de reconnaître la faute qu'il pensait avoir commise.

« Ne vous inquiétez pas, mon vieux, répondis-je en me penchant sur lui. Personne ne vous rend responsable. Essayez de vous réveiller.

— M'entends-tu ? lui demanda Ruth avec tendresse. C'est Ruth.

— Un grain de conscience dans le grand vide, rien de plus, reprit Ventnor dans son murmure. Suis terriblement vivant, terriblement seul. Ai l'impression d'être en dehors de l'espace, et pourtant à l'intérieur de mon corps. Ne peux ni voir ni entendre, je ne sens rien, mais pourtant, sans pouvoir expliquer comment, je vous « réalise », Ruth, Walter, Drake.

« Je vois sans voir ; je flotte dans une obscurité qui est en même temps la lumière elle-même ; une lumière noire, indescriptible. Suis en contact aussi avec ces... »

De nouveau, la voix s'éteignit ; puis elle se fit entendre, déversant au hasard des mots et des phrases sans liens entre eux, mais riches d'un rythme étrange, turbulent, pareil à celui des vagues ; des fragments de pensée assemblés rapidement par quelque faculté subtile de l'esprit.

« Conscience collective... gigantesque... à l'œuvre sur le plan humain, et aussi dans des sphères vibratoires d'énergie, de force... perception qui commande à des forces qui nous sont partiellement connues... mais en plus grand... énergies conscientes, innommées... des sens inconnus, ne peux les désigner ou les définir complètement... »

forces métalliques, magnétiques, électriques... inorganiques, mais douées de toute la puissance de l'organique... conscience fondamentalement semblable à la nôtre, mais modifiée en profondeur par les différences des mécanismes par lesquels elle s'exprime...

« Conscient, mobile, inexorable, invulnérable... Vois de plus en plus clair... »

À ce moment, la voix de notre ami prit un accent désespéré pour ajouter :

« Non ! Non, ô mon Dieu ! Non ! » Puis, sur un ton solennel, il reprit : « Et Dieu dit : "Créons l'homme à notre image, et donnons-lui la première place sur cette terre ; et qu'il règne sur tout ce qui y vit, jusqu'au moindre insecte..." » La voix lointaine se tut ; nous nous penchâmes et, bientôt, Ventnor reprit :

« Tous les dieux et déesses inventés par l'homme pour se protéger contre les forces éternelles qui le menacent ne servent à rien. Dès que l'homme relâche sa vigilance, sa résistance s'affaiblit – et la loi éternelle, impitoyable qui se tient prête à annihiler l'humanité d'une minute à l'autre... »

Il se tut de nouveau, puis prononça ces phrases singulières :

« Que disparaissent les faibles qui comptent sur des miracles pour leur faciliter leur tâche d'hommes, les mendiants qui attendent de l'illusion une aumône, les lâches qui s'efforcent de faire retomber sur les épaules de leur dieu le poids de leurs responsabilités, et qui ne savent pas que c'est seulement en assumant la tâche qui leur incombe qu'ils deviendront semblables à des dieux, et libres.

« L'homme ne sera le roi de la création qu'aussi longtemps qu'il en sera digne. La science nous en a avertis. Où étaient les mammifères au temps où régnaient les reptiles géants ? Ils se cachaient, terrifiés, dans les retraites les plus secrètes et les plus sombres. Et pourtant, c'est de cette faune peureuse qu'est né l'homme.

« De quand date le règne de l'homme ? D'une minute à peine. Et ce règne ne durera que jusqu'au moment où apparaîtra quelque maître plus puissant que lui, qui lui arrachera sa couronne comme lui-même l'a arrachée aux reptiles et aux sauriens qui, eux, l'avaient conquise par la force...

« La vie ! Partout, la vie, la lutte pour la prédominance ! Le combat pour la suprématie se poursuit dans un million de mondes intérieurs les uns aux autres.

« Et ceux-ci, poursuivit la voix qui, soudain, vibra plus basse, plus épaisse, ceux-ci sont déjà sur le seuil de la Demeure de l'Homme qui ne s'en doute même pas. Ces... objets de métal, qui ont pour cerveaux des cristaux pensants, tirent leur force du soleil, et les éclairs leur tiennent lieu de sang.

« Le soleil, cria-t-il d'une voix devenue stridente, c'est là leur point

faible ! Walter, Drake, retournez jusqu'à leur ville : ces objets de métal ne sont pas invulnérables. C'est par l'intermédiaire du soleil que vous les atteindrez. Attaquez-vous aux cônes quand leur Gardien...»

Nous reculâmes car, des lèvres presque immobiles de Ventnor, venait d'échapper un éclat de rire sardonique, terrifiant, sans que le visage du jeune homme eût changé d'expression.

« Partez ! » murmura enfin Ventnor. Puis un tremblement s'empara de lui ; lentement, ses lèvres se fermèrent.

« Martin ! » murmura Ruth en pleurant.

Je mis ma main sur la poitrine du jeune homme : son cœur battait avec une force étrange, comme si tout son désir de vivre se fût concentré là.

Mais Ventnor lui-même, l'être conscient qu'il avait été, avait disparu, s'était retiré dans ce vide subjectif où il nous avait dit qu'il flottait, pareil à un atome solitaire et conscient.

Nous nous regardâmes, Drake et moi ; et pas plus que lui je n'osai briser le silence dont les sanglots étouffés de Ruth semblaient être l'âme même.

14. Le monstre

Enfin, Drake se dirigea vers la jeune fille et, avec une brutalité qui, sur le moment, me révolta, lui ordonna :

« Levez-vous, Ruth, votre frère est revenu à lui cette fois, et ça lui arrivera encore. Pour l'instant, laissez-le tranquille et aidez-nous à préparer un repas. J'ai faim. »

La jeune fille leva vers lui un regard où l'indignation se mêlait à l'incrédulité :

« Faim ! s'exclama-t-elle, est-ce possible ?

— Et comment ! répliqua le jeune homme avec entrain. Allons, il faut faire contre mauvaise fortune bon cœur.

— Ruth, intervins-je doucement, si nous voulons être utiles à Martin, il va falloir que nous pensions un peu à nous-mêmes. Il faut que vous mangiez quelque chose et que vous vous reposiez.

— De toute façon, le mal est fait », insista Drake, de plus en plus brutal.

Ruth bondit sur ses pieds et, les poings serrés, chuchota :

« Vous êtes une brute ! Et moi qui pensais... qui pensais... oh ! je vous hais !

— J'aime mieux ça, répliqua Drake. Tapez-moi dessus, si ça peut vous faire du bien. Plus vous serez en colère, mieux ça vaudra pour vous. »

Un instant, je crus qu'elle allait le prendre au mot ; puis, brusquement, sa colère la quitta.

« Merci, Dick », répondit-elle calmement.

Et, à eux deux, ils préparèrent le repas, ainsi que du thé, sur la lampe à alcool qu'ils avaient sortie de notre équipement. Dans ces besognes humbles et quotidiennes, Ruth du moins trouvait une occasion de s'évader de la tension qui nous était imposée depuis si longtemps. À ma grande surprise, je découvris que j'avais faim ; et Ruth elle-même fit honneur au repas.

La jeune fille paraissait avoir conservé un peu de cette tranquillité inhumaine, de ce détachement surnaturel qui avait tant inquiété son frère et l'avait poussé à attaquer le Disque. Je la vis lutter contre la tentation de s'y abandonner de nouveau ; les lèvres décolorées, elle leva la tête et rencontra mon regard. Et, dans ses yeux, je lus à la fois de la terreur et de la honte.

Je compris que, aussi pénible que fût cette perspective, le moment était venu de lui poser quelques questions.

« Ruth, commençai-je, il n'est pas nécessaire, je m'en doute, que je vous rappelle la situation difficile où nous nous trouvons. Le moindre

fait capable de nous permettre d'y comprendre quelque chose devient précieux, par conséquent, et peut nous mettre à même de décider de la conduite à tenir.

« Je vous répéterai donc la question que vous a posée votre frère : que vous a fait Norhala ? Et qu'est-il arrivé pendant que vous flottiez devant le Disque ? »

L'intérêt qui était apparu dans les yeux de Drake pendant que je prononçais ce petit discours se transforma en stupéfaction à la vue de Ruth qui reculait, comme si on l'avait frappée.

« Il ne s'est rien passé », chuchota-t-elle ; puis, d'un air de défi, elle ajouta : « Rien ; je ne sais pas ce que vous voulez dire.

— Ruth ! m'exclamai-je sèchement, tant j'étais perplexe moi-même. Vous savez bien qu'il s'est passé quelque chose. Vous devez nous expliquer quoi – ne serait-ce que pour le bien de Martin. »

Ruth poussa un profond soupir.

« Vous avez raison, bien sûr, reconnut-elle d'une voix ébranlée. Seulement, je croyais... je pensais que je pourrais peut-être m'en tirer toute seule. Mais je vois qu'il faut que je vous le dise ; il y a sur moi une sorte de souillure. »

Je lus dans le regard furtif que m'adressa Drake que, comme moi, il craignait pour la raison de la jeune fille.

« Oui, continua-t-elle avec plus de calme. Un élément étranger qui s'est emparé de mon cœur, de mon esprit, de mon âme et qui m'est venu de Norhala pendant que nous étions toutes les deux sur le cube de métal, pendant le voyage ; une sorte de souillure qu'il a confirmée lors de son... (elle s'empourpra en rappelant le moment où elle avait été si proche du Disque)... son étreinte. »

Et, tandis que nous la regardions avec des yeux incrédules, elle poursuivit :

« C'est une force qui me pousse à vous oublier, vous deux, et Martin, et tous ceux que j'ai connus, et le monde où j'ai vécu jusqu'ici ; une force qui m'entraîne dans une sorte d'immensité sereine où règne une extase ordonnée. Et, contre cette force, je lutte de toutes mes forces.

« Cela m'est venu d'abord de Norhala, lorsqu'elle a mis son bras autour de moi ; peu à peu, je me suis sentie en paix, envahie par un bonheur et une liberté totale. La vie que j'avais menée jusque-là me faisait l'effet d'un simple rêve. Aucun de vous n'avait plus d'importance.

— Un phénomène d'hypnose, murmura Drake, tandis que la jeune fille se taisait.

— Non, répliqua-t-elle en secouant la tête. Non, c'était plus que de l'hypnose. Une expérience de plus en plus merveilleuse. Ce voyage, il ne m'en reste aucun souvenir, si ce n'est qu'à un moment j'ai été

avertie que Martin était en danger, et que je suis sortie de mon extase pour le voir aux prises avec Norhala ; et dans les yeux de Norhala dansait une menace de mort pour mon frère.

« J'ai sauvé Martin et, de nouveau, j'ai tout oublié. Et, quand je me suis trouvé devant le Disque, je n'ai éprouvé aucune crainte, simplement un sentiment d'attente ; et, lorsque enfin il m'a soulevée jusqu'à lui, il m'a semblé que je venais de sortir enfin d'un océan de désespoir pour émerger dans le plein soleil du paradis.

— Ruth ! cria Drake avec douleur.

— Attendez, répliqua la jeune fille en levant une petite main tremblante. Vous avez voulu savoir : écoutez maintenant.

« J'étais délivrée de tous les sentiments humains : peine, crainte, amour, haine ; délivrée même de l'espoir. Et je ne faisais qu'un avec l'univers, sans avoir perdu la conscience d'exister en tant qu'individu. J'entendais une musique étrange et merveilleuse, terrible, mais qui ne m'effrayait pas, car je savais que j'étais l'un des éléments de cette musique.

« De l'objet qui me tenait ruisselait une énergie inhumaine qui me baignait ; et rassemblait en moi, en un tout, tous les éléments dont j'étais composée.

« Puis j'ai entendu le coup de fusil.

« Le réveil a été... épouvantable. Et, une seconde avant de courir vers Martin, j'ai eu l'impression douloureuse d'abandonner un monde sans désordre, sans douleur, sans doutes, un monde rythmique et harmonieux, pour rejoindre un autre monde qui ressemblait à une cuisine sale.

« Et ce n'est pas fini. La tentation ne m'a pas quittée ; elle s'efforce de m'éloigner de vous, de Martin, et de me persuader de renoncer à tout ce que j'ai d'humain.

« Une conscience qui m'est étrangère, dit-elle en sanglotant, a posé son sceau sur moi et attend le moment de faire de moi son esclave ; un monstre ! »

Ruth cacha son visage dans ses mains ; elle tremblait.

« Si seulement je pouvais dormir ! gémit-elle. Mais j'ai peur de dormir, car qui me dit ce que je deviendrai à mon réveil ? »

Je réussis à rencontrer le regard de Drake ; le jeune homme me fit un signe d'approbation. Glissant ma main dans ma trousse de pharmacie, j'en sortis un narcotique puissant et parfaitement insipide que je transporte toujours avec moi au cours de mes explorations.

J'en mis un peu dans la tasse de Ruth, puis portai la tasse à ses lèvres. Pareille à une enfant, elle obéit et but sans réfléchir.

« Mais je n'abandonne pas la partie ! annonça-t-elle d'une voix tragique. Ne croyez pas ça ! Je sais que je peux être plus forte qu'eux ; vous le savez, vous aussi, n'est-ce pas ?

— Bien sûr ! répliqua doucement Drake en se laissant tomber à côté d'elle et en l'arrêtant contre lui. Vous êtes la fille la plus courageuse que je connaisse. Bien sûr que vous gagnerez la partie ; et nous aussi. Et n'oubliez pas que les neuf dixièmes de ce que vous pensez en ce moment sont la conséquence de l'épuisement de vos nerfs et de la fatigue. Ne doutez pas du succès final.

— Je n'en doute pas, répondit-elle. Oh ! ce sera dur, je le sais. Mais, je... je...»

15. La maison de Norhala

Ses yeux se fermèrent, son corps se détendit ; l'effet du narcotique avait été rapide. Nous allongeâmes la jeune fille près de son frère, sur la pile de tissus de soie, dont un pan nous servit à les recouvrir tous les deux. Puis Drake et moi échangeâmes un long regard – et je me demandai si mon visage était aussi sévère que le sien.

« Il semblerait, m'annonça-t-il d'une voix sèche, que la responsabilité de l'aventure repose désormais sur nos seules épaules. J'espère que vous n'avez pas sommeil.

— Pas le moins du monde, répliquai-je tout aussi sèchement, car son ton n'avait rien fait pour calmer mes nerfs douloureux. Et même si j'avais sommeil, je ne songerais pas une minute à vous laisser porter seul le fardeau de notre difficulté présente en m'endormant.

— Pour l'amour de Dieu ! s'exclama-t-il, ne jouez pas les jeunes premières susceptibles. Je n'avais pas l'intention de vous blesser.

— Excusez-moi, Dick, répliquai-je. Je crois que nous sommes aussi nerveux l'un que l'autre. »

Il me répondit par un signe de tête, et me prit la main.

« Si du moins nous étions tous les quatre en bon état, marmonna-t-il, la situation serait moins difficile. Mais Ventnor est hors de combat, et Dieu sait pour combien de temps ; quant à Ruth... (Il hésita.) J'ai l'intuition qu'il n'y avait aucune exagération dans l'histoire qu'elle vient de nous raconter ; aucune exagération, au contraire, même, peut-être.

— Je suis de votre avis, répondis-je d'un air sombre. Je vois là l'aspect le plus sinistre de notre aventure ; et cela pour des raisons qui n'ont rien à voir avec Ruth.

— Et Ventnor, Goodwin ? Pensez-vous qu'il délirait ? Ou bien était-il en contact avec ces objets ? Son message disait-il la vérité ?

— Vous me posez une question inutile, mon vieux ; vous savez aussi bien que moi que Ventnor ne délirait nullement. Ce qu'il nous a révélé, ne l'aviez-vous pas entrevu avant qu'il ne parle ? Son message n'était qu'une synthèse de faits que, personnellement, je n'avais pas eu le courage d'admettre.

— Il en va de même pour moi, répliqua-t-il en hochant la tête. Seulement, ce genre de phénomène, on l'accepte en théorie ; mais, quand on le rencontre soi-même, on doute. Combien le monde chrétien compte-t-il de gens qui croient du fond du cœur à la résurrection du Christ, mais qui, s'ils en étaient témoins aujourd'hui, exigeraient des certificats d'experts et de médecins avant d'y croire ? »

Tout à coup, il se dirigea vers la porte ovale voilée par un rideau,

par laquelle avait disparu Norhala.

« Dick, m'écriai-je en me hâtant de le suivre, où allez-vous ?

— Chercher Norhala, répondit-il. Je vais l'obliger à s'expliquer, ou elle dira pourquoi !

— Ne faites pas la même erreur que Ventnor, insistai-je. Ce n'est pas en agissant ainsi que nous gagnerons la partie. Je vous en prie, ne faites pas ça !

— Vous vous trompez, répliqua-t-il d'un air entêté. Je vais la chercher ; il faudra bien qu'elle parle. »

Il avança la main vers le rideau. Avant qu'il ait pu l'atteindre, le rideau se souleva et l'on vit apparaître l'eunuque. Yuruk s'arrêta devant nous et nous regarda de ses yeux où brûlait une haine noire. Je m'interposai entre Drake et le monstre.

« Yuruk, demandai-je, où est ta maîtresse ?

— La déesse est partie, répliqua-t-il d'un ton morne.

— Partie ? »

Je n'y croyais guère, car Norhala n'était pas passée devant nous, j'en étais certain.

« Et où est-elle partie ?

— Qui oserait interroger la déesse ? s'exclama l'eunuque. La déesse arrive et repart comme il lui plaît. »

Je traduisis ce dialogue pour le bénéfice de Drake.

« Eh bien, décida le jeune homme, qu'il me le prouve. Ne craignez rien, Goodwin ; je n'ai pas l'intention de faire une histoire. Mais je veux parler à Norhala. Je suis persuadé que c'est la chose à faire. »

En y réfléchissant, je trouvai que mon jeune ami avait raison. Parler à Norhala : c'était la mesure logique, évidente – à moins que nous n'admettions que la jeune femme ne fût pas un être humain. Et cela, je m'y refusais. Qu'elle fût en rapport avec le Peuple de métal, qu'elle eût à sa disposition des forces que nous ne connaissions pas encore, certes ; mais cela ne l'empêchait pas d'être une femme, j'en étais certain. Et je pouvais sans doute me fier à Drake pour ne pas répéter l'erreur de Ventnor.

« Yuruk, décidai-je, nous sommes d'avis que tu nous mens. Nous désirons parler à ta maîtresse ; conduis-nous près d'elle.

— Je vous ai déjà dit que la déesse n'est pas ici, répliqua-t-il. Croyez-moi, ne me croyez pas : cela m'est indifférent. Je ne peux pas vous conduire près d'elle, car je ne sais pas où elle est. Voulez-vous que je vous fasse visiter toute la maison ?

— Certainement, répondis-je.

— La déesse m'a ordonné de vous servir en toutes choses, fit observer Yuruk en m'adressant une révérence ironique. Suivez-moi. »

Notre quête ne dura guère. Nous pénétrâmes dans un hall central,

circulaire et semé de tapis épais dont les couleurs avaient subi l'alchimie du temps et étaient devenues des demi-teintes exquises.

Les murs, ici encore, étaient faits de cette substance opaline que nous avions déjà observée dans la première pièce. Ils montaient vers le dôme en un cône de cristal et ils étaient percés de quatre portes voilées de rideaux. Nous soulevâmes successivement les quatre rideaux et visitâmes les quatre chambres.

Toutes quatre étaient exactement semblables, pareilles à une portion de cercle dont le sommet était tourné vers la porte ; les murs étaient de la même matière translucide.

La première chambre était complètement nue. Celle située en face contenait quelques armures laquées, des épées courtes à double tranchant et de longues javelines.

La troisième chambre me parut être la tanière de Yuruk ; elle contenait un brasero de cuivre, quelques piques, un arc gigantesque, un carquois plein de flèches. La quatrième était pleine de coffres de toutes tailles, en bois et en bronze, qui tous étaient fermés.

La dernière pièce était incontestablement la chambre à coucher de Norhala. Les tapis y étaient plus épais qu'ailleurs. À quelques mètres de la porte se trouvait un lit d'ivoire, sculpté, incrusté d'or ; un peu partout, des coffrets débordant d'étoffes de soie.

Quatre lions d'or soutenaient un grand miroir d'argent poli tout près duquel s'alignait, dans un ordre étonnamment bourgeois, une rangée de paires de sandales. Sur l'un des coffrets s'entassaient des peignes d'écaille, d'or et d'ivoire, incrustés de pierres précieuses de toutes les couleurs.

De Norhala, pas l'ombre. Ainsi, elle était partie, comme nous l'avait dit l'eunuque ; elle était passée près de nous, invisible – à moins qu'elle ne fût sortie par quelque issue secrète de sa chambre.

Yuruk laissa retomber le rideau, et nous le suivîmes jusqu'à la première pièce. Ni Ruth ni Ventnor n'avaient bougé. Nous attirâmes à nous nos sacs et nous y adossâmes. L'eunuque s'accroupit en face de nous, à quelques mètres ; et, le menton appuyé sur ses genoux, il se mit à nous observer de ses yeux noirs énigmatiques.

Drake sortit une pipe noire et la regarda d'un air désolé.

« Tout mon tabac se trouvait sur le poney qui s'est enfui, répliquai-je à sa question muette.

— Le mien aussi, soupira-t-il. Et j'ai perdu ma blague pendant notre fuite. »

Il poussa un second soupir, puis se mit à mordiller le tuyau de sa pipe.

« Du métal, dit-il d'un air rêveur ; des objets de métal doués de cerveaux de cristal pensant et dont le sang est fait de la substance des éclairs. Vous admettez cela ?

— Dans les limites de mes propres observations, oui. Métalliques dans leur essence, et cependant mobiles. Inorganiques, mais pourvus des caractéristiques dont nous avons, jusqu'ici, fait l'apanage de l'organique. De structure cristalline, bien entendu. Mus par des forces électromagnétiques qui s'exercent consciemment et font partie de leur vie au même titre que l'énergie nerveuse et l'activité cérébrale font partie de la nôtre. Des combinaisons animées, mobiles, conscientes, de métal et d'énergie électrique.

— Vous n'avez pas l'impression que le Disque contenait peut-être, à l'intérieur de sa carapace métallique, un corps organique, animal, tendre...

— Vous voulez dire, au centre même...

— Non, interrompit-il. Ce corps organique, s'il existe, doit se trouver entre la carapace extérieure et le noyau, car celui-ci est cristallin, impénétrable.

« Goodwin, les balles de Ventnor n'ont pas raté leur but ; je les ai vues moi-même frapper la surface métallique ; elles n'ont pas rejailli : elles sont tombées. Et le Disque ne s'en est même pas rendu compte.

— Drake, lui dis-je, je suis persuadé que ces créatures sont absolument métalliques et entièrement inorganiques ; des formes de vie totalement inconnues.

— C'est bien ce que je pensais, répliqua-t-il en hochant la tête ; mais je tenais à vous l'entendre dire. »

16. Le métal conscient

Entendu, m'exclamai-je. Mais venons-en, maintenant, aux moyens de locomotion de ces objets de métal. À mon avis, il s'agit d'une rupture consciente de la force gravitationnelle, tout comme pour les êtres organiques, mais à un rythme tellement rapide que nous avons l'illusion d'assister à un mouvement continu, et non aux montées et aux descentes qui caractérisent les pas de l'homme. Si notre vue était différente, sensible aux vibrations les plus rapides de la lumière, sans doute verrions-nous ce prétendu mouvement continu comme une succession de sauts.

« Jusqu'ici, tous ces phénomènes ne dépassent pas l'entendement humain ; donc, sur le plan intellectuel, nous en demeurons maîtres. L'homme n'a rien d'autre à craindre que ce qui échappe à son intelligence.

« Métalliques et cristallins, répéta-t-il. Et, pourquoi pas ? Que sommes-nous d'autre que des sacs de peau remplis de certaines substances en solution, tendus sur un support articulé et mobile constitué en grande partie de chaux ? De cette gelée primitive que Gregory appelle le protobion sont sortis, après un nombre incalculable de millions d'années, des êtres semblables à nous, avec notre peau, nos ongles, nos cheveux ; et aussi les serpents avec leurs écailles, les oiseaux avec leurs plumes ; la peau épaisse du rhinocéros et les ailes de fée des papillons... Y a-t-il plus de différence entre eux et ces objets de métal qu'entre le papillon et l'homme ? Je ne le pense pas.

— Sur le plan purement matériel, répondis-je, vous avez raison. Mais il reste la conscience.

— Je le sais bien ; et, là, je cesse de comprendre. Ventnor a parlé d'une conscience collective qui agirait sur notre plan et sur d'autres en même temps, avec l'aide de sens connus et inconnus. J'entrevois une partie de ce qu'il voulait dire, mais rien de plus.

— Dick, répliquai-je, nous avons décidé, pour des raisons de commodité, d'appliquer à ces objets mystérieux le qualificatif de *métalliques*. Mais cela ne veut pas dire nécessairement qu'ils soient composés d'un métal qui nous soit connu. Néanmoins, étant métalliques, ils doivent avoir une structure cristalline.

« La faim n'existe qu'à l'état de conscience, et elle est le seul stimulant qui signale aux êtres vivants la nécessité de manger.

« Or les cristaux mangent. Et ils transmettent cette faculté à leurs enfants. Remarquez, en effet, qu'il n'existe en apparence aucune raison qui les empêche de grandir indéfiniment, dans des conditions favorables ; or tel n'est pas le cas. Les cristaux atteignent une taille

limite à partir de laquelle, au lieu de se développer, ils donnent naissance à des cristaux plus petits qui, à leur tour, se mettent à grandir, et ainsi de suite. Et, à l'instar des enfants de l'homme et des animaux, ces nouvelles générations se développent selon le même processus que leurs ancêtres.

« Nous arrivons donc à concevoir un être de nature cristalline et métallique qui, par quelque explosion des forces de l'évolution, est passé du stade de l'inertie apparente à celui des objets qui nous tiennent en leur pouvoir. Et ces objets sont-ils plus différents des cristaux auxquels nous sommes habitués que nous ne le sommes de l'amibe qui fut notre ancêtre ?

« Quant à ce que Ventnor appelle la conscience collective, je suppose qu'il veut désigner par là une sorte d'intelligence communautaire, pareille à celle que Maeterlinck attribue à la ruche ou à la termitière. Dans un cas comme dans l'autre, nous nous trouvons devant le miracle apparent d'une coordination rapide de l'effort dirigé vers l'attaque, le mouvement ou le travail, et cela sans qu'intervienne un moyen de communication qui nous soit connu.

— Mais un métal conscient ! s'exclama Drake à mi-voix. Tout cela est fort joli, mais d'où ces objets de métal tiennent-ils leur conscience ? Et, surtout, comment expliquez-vous qu'ils n'aient pas encore pris la direction des affaires du monde ? Une évolution telle que celle qu'ils ont subie demande des milliards d'années, autant de temps qu'il nous en a fallu pour passer de l'état de lézards à celui d'hommes ; elle se fait lentement, progressivement ; qu'ont-ils fait pendant tout ce temps ?

— Je n'en sais rien, fus-je forcé de reconnaître. Mais l'évolution n'est pas toujours aussi lente que le croyait Darwin. Elle comporte des explosions ; la nature crée parfois une espèce nouvelle en l'espace d'une nuit. Suivent les siècles d'adaptation et, tout à coup, une autre espèce inconnue surgit.

« C'est peut-être le cas ici. Peut-être aussi ces êtres de métal se sont-ils développés pendant des milliers d'années dans le sein du globe terrestre : rappelez-vous l'abîme monstrueux que nous avons vu en venant jusqu'ici et qui, de toute évidence, est une de leurs routes. Peut-être, encore, sont-ils tombés d'une autre planète, emportés par quelque météore, et ont-ils trouvé dans cette vallée des conditions favorables qui leur ont permis de se développer à une vitesse stupéfiante. Il existe tout un choix de théories possibles.

— L'obstacle qui les avait retenus jusqu'ici a disparu, chuchota Drake, et maintenant ils se préparent à atteindre ce que nous pouvons appeler leur apogée. Sur ce point, Ventnor avait raison. Et que pouvons-nous faire ?

— Retourner jusqu'à leur ville, répliquai-je, comme l'a ordonné

Martin. Ventnor savait ce qu'il disait, j'en suis convaincu. Et je suis persuadé qu'il pourra nous aider.

— Mais à quoi serons-nous bons ? Deux hommes contre ces... ces monstres.

— C'est peut-être dans leur ville que nous trouverons la réponse à votre question », répliquai-je.

Nous nous tîmes pendant quelques instants. Mon compagnon finit par annoncer :

« Eh bien, il faudra donc aller dès le matin jusqu'à leur ville. (Il se mit à rire.) C'est un peu comme si nous habitions la banlieue.

— L'aube n'est pas loin, lui fis-je observer. Dormez un peu. Je vous éveillerai quand vous serez reposé.

— Ce n'est pas juste, protesta-t-il d'une voix endormie.

— Je n'ai pas sommeil », lui affirmai-je. Ce qui était d'ailleurs la vérité.

Et je voulais interroger Yuruk sans courir le risque d'être interrompu.

Drake s'allongea sur le sol. Lorsque la régularité de sa respiration m'eut appris qu'il était profondément endormi, je me rapprochai de l'eunuque et, revolver en main, m'accroupis en face de lui.

17. Yuruk

Yuruk, murmurai-je, tu éprouves à notre égard autant de tendresse qu'en éprouve le condamné à mort pour la corde qui va consommer sa perte. Une porte que tu croyais fermée s'est ouverte sur un monde de rêves désagréables. Réponds-moi sincèrement, et il se peut que tu nous voies repartir par la même porte.

Un certain intérêt parut s'éveiller dans les profondeurs des yeux noirs.

« Il existe une sortie, marmonna-t-il, et elle ne passe pas par *leur* ville. Je peux vous la montrer. »

L'éclair de malice et de ruse qui était apparu sur ce visage ridé ne m'avait pas échappé.

« Et où mène-t-elle, cette sortie ? demandai-je. Nous avons été attaqués par des hommes couverts d'armures et armés de javalots et de flèches : le chemin que tu veux m'indiquer conduit-il vers eux, Yuruk ? »

Il hésita un moment, les paupières mi-baissées ; puis il finit par admettre à contrecœur :

« Oui, le chemin conduit vers eux, jusqu'à leur ville. Mais ne serez-vous pas plus en sécurité parmi les êtres de votre espèce ?

— Je n'en suis pas sûr, répondis-je rapidement. Ceux qui nous sont étrangers ont pris notre défense contre ceux de notre espèce ; sans quoi, nous aurions été faits prisonniers et massacrés. Ne vaut-il pas mieux que nous demeurions parmi les étrangers, plutôt que rejoindre nos semblables qui veulent notre perte ?

— Ils ne vous feraient aucun mal, fit observer l'eunuque, si vous *la* leur donniez. (De son pouce, il désigna l'endroit où dormait Ruth.) Pour l'avoir, Cherkis est prêt à pardonner beaucoup de choses. Et pourquoi la lui refuser ? Ce n'est qu'une femme. »

Il cracha d'une façon qui me donna envie de le tuer.

« De plus, ajouta-t-il, vous devez bien posséder quelques talents capables de le distraire.

— Cherkis ? demandai-je.

— Cherkis, répéta-t-il. Yuruk n'est pas assez stupide pour ignorer que, dans le monde extérieur, les choses ont changé depuis le temps où, fuyant Iskander, nous nous sommes réfugiés dans la vallée secrète. Vous devez avoir bien des merveilles à offrir à Cherkis, outre cette chair de femme ? Allez vers lui, sans crainte. »

... Cherkis... le nom rendait un son familier... Et je compris que c'était ce que le temps avait fait du nom du grand conquérant perse, Xerxès. Et Iskander était, évidemment, Alexandre. Ventnor avait vu

juste.

« Yuruk, demandai-je sans ambages, celle que tu appelles la déesse, Norhala, appartient-elle à la race de Cherkis ?

— Il y a très longtemps, répondit-il, il y eut des troubles dans la ville et dans le palais de Cherkis. Je me suis enfui avec celle qui devait être la mère de la déesse. Nous étions vingt ; et nous sommes venus nous réfugier ici, par le chemin que je vais te montrer.

« La mère de la déesse trouva grâce aux yeux du Maître des objets, poursuivit l'eunuque. Mais, au bout de quelque temps, elle vieillit, devint laide, se fana. Le maître la tua ; elle dansa dans le vent, comme une poignée de poussière, disparut. Le maître tua les autres qui lui avaient aussi déplu. Moi, il me foudroya, comme celui-là. »

Il me montra Ventnor.

« Lorsque je revins à moi, je m'aperçus que mon épaule était ce qu'elle est maintenant. La déesse est née ici. Elle est de la descendance du Grand Maître. Sinon, comment expliquez-vous qu'elle puisse lancer les éclairs ? Et cela, depuis sa naissance. Et vous l'avez vue !

« Allez rejoindre les vôtres ! s'écria-t-il d'une voix aiguë. Mieux vaut se faire fouetter par son frère que se faire dévorer par le tigre. Allez rejoindre les vôtres. Je vais vous montrer le chemin qui conduit jusqu'à eux. »

Il sauta sur ses pieds, saisit mon poignet et me fit passer la porte qui menait à la chambre de Norhala. Arrivé là, il se dirigea vers le mur opposé et, sans me lâcher, appuya sur la paroi.

Une lamelle ovoïde faite de la même matière opaline que les murs glissa, révélant une ouverture. J'aperçus un sentier, une piste, qui s'enfonçait dans une forêt.

« Prenez cette route, conseilla Yuruk. Emmenez vos compagnons, et partez. »

Il mettait dans son insistance une ardeur qui soulignait toutes les rides de son visage.

« Vous partirez ? demanda-t-il, haletant.

— Pas tout de suite », répondis-je d'un air absent.

La flamme de rage qui éclaira ses yeux me rendit brusquement toute ma vigilance.

« Passe devant, lui ordonnai-je sèchement, et retournons sur nos pas. »

L'eunuque fit de nouveau glisser la porte et tourna les talons d'un air hostile. Je le suivis, tout en me demandant d'où pouvait bien venir la haine que nous lui inspirions et pour quelle raison il tenait tant à se débarrasser de nous, en dépit des ordres que lui avait donnés cette femme qui, à ses yeux du moins, était une déesse.

Et, par ce phénomène curieux qui fait que l'être humain cherche toujours l'explication la plus complexe alors que la plus simple est

sous ses yeux, je ne compris pas que le mobile de Yuruk était la jalousie que nous lui inspirions et qu'il tenait à rester le seul être humain qui approchât Norhala. Je commis là une erreur que mes compagnons et moi devons payer chèrement.

Drake et Ruth dormaient profondément ; Ventnor était toujours inconscient.

Je me laissai tomber près de Drake et me remis à réfléchir à l'énigme que me proposaient les objets de métal. Il y avait un long moment que j'étais perdu dans mes réflexions lorsque je m'aperçus que l'obscurité se dissipait. Je m'en fus jeter un coup d'œil au-dehors : l'aube pâlisait le ciel. Je revins secouer Drake. Il s'éveilla immédiatement.

« Une ou deux heures de sommeil me suffiront, lui dis-je. Réveillez-moi quand il fera tout à fait jour.

— Diable, c'est déjà l'aube ! murmura-t-il. Vous n'auriez pas dû me laisser dormir aussi longtemps, Goodwin ; j'ai honte de moi.

— Ça n'est pas grave, lui répondis-je. Mais surveillez bien l'eunuque. »

Je m'enroulai dans sa couverture encore tiède et, presque instantanément, sombrai dans un sommeil sans rêve.

18. Dans l'abîme

Lorsque je m'éveillai, il faisait grand jour. Immédiatement me revint le sentiment de la situation où nous nous trouvions, et celui que Drake ne m'avait pas éveillé. Pourquoi ? Et combien de temps avais-je dormi ?

Je sautai sur mes pieds et regardai autour de moi : personne ; Ruth, Drake et aussi l'eunuque avaient disparu.

Je courus à la porte ; la position du soleil m'apprit qu'il devait être sept heures du matin ; j'avais dû dormir trois heures, environ, mais je me sentais étonnamment reposé et dispos : sans doute était-ce là un des effets de l'air particulièrement vivifiant de la région. Mais où étaient les autres ? Où était Yuruk ?

J'entendis le rire de Ruth. À quelques centaines de mètres sur ma gauche, j'aperçus la jeune fille dans une petite prairie à demi cachée par des arbrisseaux en fleurs ; six petites chèvres blanches se pressaient autour d'elle et de Dick. La jeune fille était en train de traire l'une des petites bêtes.

Rassuré, je rentrai dans la chambre et me penchai sur Ventnor. Il était dans le même état que la veille. Mon regard tomba sur le bain de Norhala ; cette eau fraîche me tentait ; ayant réussi à me convaincre moi-même que la chèvre ne serait pas traitée avant un certain temps, je me débarrassai de mes vêtements et me baignai.

Je venais à peine de me rhabiller lorsque les deux jeunes gens revinrent, chacun portant une jarre de lait. Le visage de Ruth ne portait plus trace d'horreur ou de peur ; je retrouvai la Ruth d'autrefois, et son sourire n'avait rien de forcé. Le sommeil l'avait rendue à elle-même.

« Ne vous inquiétez pas, Walter, me dit-elle. Je sais ce que vous pensez ; mais je suis redevenue moi-même.

— Où est Yuruk ? » demandai-je à Drake avec une certaine brusquerie destinée à cacher l'émotion qui me serrait la gorge.

Il me fit un clin d'œil et une grimace qui m'empêchèrent d'insister.

« Sortez ce qu'il faut, nous demanda Ruth, et je préparerai le petit déjeuner. »

Drake s'empara de la bouilloire et me poussa devant lui. Lorsque nous nous trouvâmes au-dehors, il me chuchota :

« Pour ce qui est de Yuruk, je lui ai donné une petite leçon de choses. Afin de bien le convaincre qu'il ferait mieux de ne pas trop faire le malin, je lui ai montré mon revolver, puis j'ai abattu une des

chèvres de Norhala. Ça m'a fait mal au cœur, mais je savais que c'était nécessaire.

« Il a poussé un hurlement, puis s'est jeté visage contre terre ; il a dû croire que je venais de lancer un éclair. « Yuruk, je lui ai dit, il t'arrivera la même chose si tu touches à un cheveu de la jeune fille qui est avec nous. »

— Et qu'a-t-il fait ? demandai-je.

— Il a filé vers la forêt. Il est probablement caché derrière un tronc d'arbre. »

Tandis que nous remplissions la bouilloire à la source, je racontai à Drake les révélations et l'offre que m'avait faites l'eunuque.

Le jeune homme émit un sifflement.

« Si je comprends bien, conclut-il, nous sommes pris entre deux feux. Quand partons-nous ?

— Dès que nous aurons déjeuné, répliquai-je. Inutile d'attendre davantage. »

Nous fîmes pour Ventnor ce que nous pouvions ; ouvrant de force ses mâchoires serrées, nous lui enfonçâmes une sonde dans l'estomac et lui fîmes avaler de cette façon un peu de lait. Puis nous déjeunâmes en silence.

Il était évident que nous ne pouvions emmener Ruth avec nous ; elle devait demeurer auprès de son frère. D'ailleurs, elle serait plus en sécurité dans la maison de Norhala ; mais l'idée de la laisser derrière nous était déprimante. Après tout, me demandai-je, est-il bien nécessaire que nous soyons deux pour cette expédition ? Drake pourrait rester avec la jeune fille.

« Ce n'est pas la peine de mettre tous nos œufs dans le même panier, commençai-je. J'irai seul là-bas et vous, Dick, resterez auprès de Ruth. Vous pourrez toujours venir me rejoindre si je ne suis pas de retour au bout d'un laps de temps que nous fixerons. »

Les deux jeunes gens manifestèrent la même indignation.

« Dick Drake, s'exclama Ruth, si vous n'accompagnez pas Walter, je ne vous adresserai jamais plus la parole.

— Seigneur ! riposta Dick, furieux autant que peiné, avez-vous pu croire une minute que je pouvais le laisser seul ? Nous partons ensemble ou pas du tout. Ruth ne risquera rien, Goodwin. Le seul être qu'elle ait à craindre est Yuruk, et Yuruk a compris.

« D'ailleurs, elle gardera les carabines et elle a son revolver ; elle sait se servir d'une arme à feu.

— Je n'ai pas peur de Yuruk, intervint Ruth. Et aucun des objets de métal ne me fera de mal, maintenant que...»

Les lèvres tremblantes, elle baissa les yeux, puis reprit :

« Ne me demandez pas comment je le sais. Mais je le sais. S'il le

faut, je peux toujours faire appel à cette force que m'a donnée le Disque. Non, c'est pour vous deux que je tremble.

— Nous n'avons rien à craindre, riposta Drake, rapidement. Nous sommes les jouets de Norhala, nous sommes tabous. Vous pouvez me croire, Ruth : à l'heure actuelle, il n'y a pas un seul objet de métal – cube, sphère ou pyramide – qui n'ait entendu parler de nous.

« Nous serons probablement reçus par un comité d'accueil qui aura organisé des tas de manifestations de sympathie et accroché des banderoles disant : « Bienvenue dans notre ville. »

Ruth eut un sourire tremblant.

« Nous reviendrons », reprit Dick. Tout à coup, il se pencha en avant et mit ses deux mains sur les épaules de la jeune fille.

« Croyez-vous qu'il existe quelque chose qui puisse m'empêcher de revenir vers vous ? » murmura-t-il.

Ruth, son regard plongé dans celui du jeune homme, frissonnait.

« Eh bien, intervins-je, mal à l'aise, nous ferions mieux de nous mettre en route. Je suis de l'avis de Dick. Mis à part l'éventualité d'un accident, nous ne courons aucun danger. Et si ce que je pense de ce peuple de métal est exact, la perspective d'un accident est invraisemblable.

— Aussi invraisemblable que celle de voir la table de multiplication devenir fausse », riposta Drake.

Nous fîmes nos préparatifs ; nos carabines n'auraient fait que nous encombrer, nous le savions ; nous primes nos revolvers, à tout hasard, des bidons pleins d'eau, quelques provisions, quelques instruments indispensables, y compris un petit spectroscopie, une trousse de pharmacie. Le tout fut rangé dans un havresac que Drake jeta sur son épaule.

J'empochai mes jumelles. Nous étions prêts.

Nous nous engageâmes sur la route, une sorte d'avenue droite, unie, gris foncé, qui faisait penser à du ciment fortement tassé, large de quinze mètres, et luisante comme si elle avait été recouverte d'un revêtement vitrifié. La route devenait brusquement plus étroite aux abords du seuil de la maison de Norhala. Au loin, elle disparaissait parmi les à-pics qui constituaient le défilé par lequel nous étions arrivés la veille.

Nous inspectâmes rapidement les abords de la maison : elle était située dans la portion la plus resserrée de ce qu'on aurait pu comparer à un sablier ; dans la portion la plus large se trouvait une forêt, semblable à un parc que fermait, à trente kilomètres environ, une barrière de rochers verticaux. Le couloir où se trouvait la maison de Norhala était une vallée mesurant quinze cents mètres de large, au

plus, et semblable à un jardin.

Lorsque nous eûmes parcouru une centaine de mètres, nous nous retournâmes : Ruth se tenait sur le seuil de la maison mystérieuse et nous regardait. Elle nous fit signe de la main, puis disparut à l'intérieur. Et, sans un mot, nous reprîmes notre route.

Les parois de la vallée étaient très rapprochées. À leur pied, toute végétation, si maigre fût-elle, avait disparu, ainsi d'ailleurs que la route elle-même qui semblait s'être confondue avec le sol nu et lisse de la gorge. Une vapeur lumineuse flottait comme un rideau devant la passe ; en approchant, nous vîmes que cette vapeur était immobile, et nous eûmes beau tenter de l'agiter de nos bras, rien ne put la déplacer. Nous y pénétrâmes.

Et immédiatement je compris que cette vapeur ne contenait aucune humidité. L'air que nous respirions était sec, électrique, stimulant ; j'en perçus les effets et éprouvai une sorte de gaieté qui faisait penser un peu à celle que donne le Champagne. Nous pouvions nous voir très distinctement l'un l'autre, ainsi que le sol rocheux sur lequel nous avançons. Je vis Drake se tourner vers moi, devinai au mouvement de ses lèvres qu'il était en train de me parler ; mais je n'entendis rien. Il se pencha vers mon oreille, mais sans plus de résultat. Perplexe, il fronça le sourcil, et nous continuâmes à marcher.

Brusquement, nous débouchâmes dans une poche d'air pur, et nos oreilles furent remplies par un bourdonnement aigu, grinçant, affreusement désagréable. À près de deux mètres se trouvait le rebord de la corniche sur laquelle nous nous tenions ; au-delà, un abîme sans fond.

Mais ce ne fut pas la vue de cet abîme qui nous fit nous accrocher l'un à l'autre ; non ! Ce fut ce qu'il contenait : un pilier colossal fait de cubes de métal, dont le pied se perdait dans les profondeurs.

Le pilier avait une tête, une roue gigantesque qui tournait sur elle-même, épaisse de plusieurs mètres, et qui, au milieu d'étincelles vertes, rongeaient à une vitesse vertigineuse la surface du roc.

Au-dessus de cette roue se trouvait une sorte de capuchon à visière fait d'un métal jaune pâle et qui, relié à la paroi, abritait la roue contre la brume lumineuse ; c'était cette ombrelle énorme qui était à l'origine de la poche d'air pur où nous nous trouvions nous-mêmes.

Sur toute la longueur du pilier scintillaient les myriades d'yeux minuscules ; et, cette fois, ils semblaient tourner vers nous les regards agrandis par la surprise.

Presque immédiatement, la grande roue s'arrêta de tourner. Puis elle s'inclina vers nous. J'eus le temps de remarquer que celle de ses faces qui lui servait de meule était incrusté de pyramides de petite

taille. Le pilier s'inclina ; la roue se rapprocha de nous.

Me saisissant par le bras, Drake me fit rapidement reculer jusque dans la masse de brume lumineuse et silencieuse. Puis, pas à pas nous poursuivîmes notre chemin, cherchant à apercevoir le rebord de la corniche et à éviter le faux pas qui pouvait nous précipiter dans l'abîme.

Tout à coup, la brume se fit plus légère, disparut...

Un vacarme effroyable s'abattit sur nous ; le martèlement d'un million d'enclumes, la clameur d'un million de forges, les hurlements de mille ouragans. Les mugissements prodigieux de la fosse nous accueillèrent de nouveau, comme la voix même de l'essence de la force. Assourdis, aveuglés même, nous nous bouchâmes les yeux et les oreilles.

Ainsi que cela s'était déjà produit quelques instants auparavant, le vacarme s'éteignit et fit place à un silence étonné. Puis, dans ce silence, on entendit un grand bourdonnement mêlé au murmure d'une rivière.

Nous rouvrîmes les yeux et sentîmes une horreur sacrée nous prendre à la gorge.

Le domaine du monstre d'acier ressemblait à un calice débordant de sa volonté, dont il était l'expression visible.

Nous nous trouvions sur le rebord extrême d'une grande plate-forme. À nos pieds s'enfonçait une fosse immense ayant la forme d'un ovale parfait, de quarante-cinq kilomètres de long sur vingt de large, et bordée de précipices vertigineux. Nous nous trouvions à l'extrémité de l'axe de cette vallée profonde ; cent cinquante mètres plus bas, nous en apercevions le fond. Dans l'air aussi pur que du cristal, nous pouvions en apercevoir les moindres détails.

Une large bande d'améthystes fluorescentes ceinturait entièrement les parois rocheuses, à une altitude de trois mille mètres ; et c'est de là que descendaient les brumes lumineuses que nous venions de traverser.

Mais les voiles de brume, ici, n'étaient pas immobiles. Au nord-ouest, ils vibraient de pulsations rapides et ils étaient parcourus de reflets irisés, d'arcs-en-ciel, de lueurs polychromes. Et tout cela ordonné, géométrique.

Ensuite, à moins de deux kilomètres de nous, nous découvrîmes la ville. D'un bleu noir, étincelant, elle s'élevait à une hauteur de cent cinquante mètres et semblait faite d'acier poli. Elle tournait vers nous sa façade sévère dont l'ombre s'étendait jusque sur nous. Cette ville dantesque était semblable à une montagne.

Son mur lisse montait vers le ciel, et on aurait pu le croire aveugle ; mais tel n'était pas le cas. On y devinait l'action d'une

surveillance vigilante, et il semblait regarder vers nous comme s'il eût grouillé de sentinelles invisibles.

La ville d'acier était *consciente*.

À sa base apparaissaient d'énormes ouvertures par lesquelles passaient des hordes d'objets de métal, dans un sens, dans l'autre, seuls ou en groupes.

Le fond de la fosse où reposait la ville était semblable à une plaque, lisse, parfaitement horizontale. On n'y apercevait pas trace de verdure.

Et, là encore, grouillaient les hordes du Peuple de métal. On les voyait, jusqu'à l'horizon, en formations serrées de pyramides surmontées de tourelles gigantesques, en escadrons d'obélisques coiffés de roues immenses qui tournaient sans arrêt sur elles-mêmes. Tout cela changeait de forme à vue d'œil, s'écrasait contre le sol pour, la minute d'après, s'élever vers le ciel. Et dans ce mouvement incessant, on devinait une intention claire, une activité dirigée vers un but déterminé, une manœuvre.

Et, lorsque le permettaient les métamorphoses des hordes de métal, nous pouvions voir que le fond uni de la vallée était orné de rayures, de carrés, de losanges, de rhomboïdes et de parallélogrammes, de cercles, de spirales d'étoiles, de mille formes variées de toutes les couleurs, disposées dans un ordre apparemment hasardeux mais pourtant harmonieux, toujours cohérent ; on avait l'impression de se trouver devant une page portant le message intraduisible d'un autre monde, une révélation concernant un monde à quatre dimensions, venue de quelque divinité euclidienne.

La vallée était coupée en deux par un large ruban d'un vert jade très pâle qui, avec ses sinuosités capricieuses, faisait penser à une phrase écrite en arabe. Le ruban de jade était souligné de bleu saphir, bordé lui-même de larges bandes d'un noir de jais. Et par-dessus le ruban vert passaient des vingtaines d'arches de cristal étincelant.

Car le ruban vert était, en réalité, un fleuve dont nous parvenait le murmure.

De la plate-forme où nous nous trouvions descendait une pente abrupte, semblable à celle par laquelle nous étions arrivés dans le noir. Elle faisait avec le sol un angle de quarante-cinq degrés et sa surface était parfaitement lisse.

Derrière nous, surgit de la brume un cube brillant qui s'arrêta, puis pivota sur lui-même de telle façon que chacune de ses six faces se trouva à son tour en face de nous.

Je me sentis soulevé par une multitude de petites mains invisibles, je vis Drake tourbillonner près de moi. Je rampai vers lui. Le bloc quitta la plate-forme ; au-dessous de nous s'enfonçait la fosse. La force

qui nous maintenait nous déplaça rapidement, nous fit passer d'une surface à l'autre, et je vis, en baissant les yeux, un pilier très mince, d'une hauteur impressionnante, fait de cubes, et qui descendait jusqu'au fond de la vallée. Nous nous trouvions au sommet du pilier.

C'était celui que nous avions aperçu un peu plus tôt. La roue qui le surmontait avait disparu, mais je le reconnus. Il se pencha ; le fond de la vallée parut monter à notre rencontre. De nouveau, nous fûmes transportés sur une autre face du cube du sommet. Le fond de la vallée semblait monter de plus en plus vite. Le vertige m'obscurcit la vue. Je ressentis un petit choc, il me sembla rouler le long du cube... Et nous nous retrouvâmes au fond de la fosse.

En même temps, le pilier se désintérait en milliers de cubes qui vinrent faire cercle autour de nous et nous observer de tous leurs yeux curieux.

Puis, de nouveau, je me sentis soulevé, projeté vers la surface du bloc le plus proche ; arrivé là, je me mis à tourner sur moi-même tandis que les petits yeux m'examinaient de près. Puis le cube me lança à un autre, comme une balle. J'aperçus la longue silhouette de Drake qui semblait voltiger dans les airs.

Le jeu s'accéléra si bien que j'en perdis le souffle. C'était un jeu, je voulais bien l'admettre ; mais un jeu dangereux pour nous. Je me sentais aussi fragile qu'une poupée de verre entre les mains d'enfants maladroits.

J'atterris sur un dernier cube qui, immédiatement, me maintint plus fort que ne l'avaient fait les autres ; si fort, même, que je me vis contraint de m'allonger de tout mon long sur la surface polie. Au moment où je tombais, le corps de Drake vint s'abattre près de moi, comme tiré par un lasso.

Puis, poursuivi par des vingtaines de ses semblables, ainsi qu'un gamin espiègle, notre cube s'enfuit et se dirigea tout droit vers un portail ouvert. Une flamme d'un bleu incandescent m'aveugla ; lorsque je retrouvai l'usage de mes sens, j'aperçus Drake près de moi, sous la forme d'un squelette. Très vite, il reprit son aspect normal.

Brusquement, le cube s'arrêta ; les petites mains invisibles nous soulevèrent, nous déposèrent sur le sol. Le cube disparut.

Autour de nous s'étendait un vaste hall, semblable à celui où nous avions vu flotter les soleils pâles. Des milliers de représentants du Peuple de métal circulaient entre ses piliers colossaux, mais sans se presser, cette fois, d'un air paisible et délibéré.

Ainsi que nous l'avait ordonné Ventnor, nous venions de pénétrer dans la ville.

19. La ville vivante

Tout près de nous se dressait l'une des colonnes cyclopéennes. Nous allâmes nous accroupir contre sa base et nous efforçâmes de retrouver notre sang-froid. Dans cette salle aux dimensions terrifiantes où flottaient les soleils d'or pâle, où défilaient des armées de cubes, de sphères, de pyramides animées, nous avions l'impression de n'être rien de plus que des bibelots.

Les objets de métal, de toutes dimensions, passaient à nos côtés sans s'arrêter, sans paraître remarquer notre présence, tant ils étaient absorbés, semblait-il, par le but mystérieux de leur course. Au bout d'un certain temps, ils se firent moins nombreux, puis disparurent progressivement. Nous nous retrouvâmes seuls dans l'immense hall.

Les colonnades s'étendaient à perte de vue. Je constatai, une fois de plus, qu'une énergie inaccoutumée semblait m'animer.

« Suivons la foule, s'écria Drake. Vous sentez-vous en aussi grande forme que moi ?

— Exactement, répondis-je.

— Bizarre ! murmura-t-il d'un air rêveur. Croyez-vous qu'il y ait des fenêtres ? Tout cela me paraît tellement compact ! *Ils* n'ont pas besoin d'air, eux ; mais nous, oui. Je me demande... »

Tout à coup, il s'interrompt pour regarder, comme fasciné, la colonne contre laquelle nous étions adossés. Il finit par s'écrier :

« Regardez, Goodwin ! Les yeux ! Les yeux de la colonne ! »

Et je les vis. La colonne était d'un bleu pâle, métallique ; on y voyait les myriades de points minuscules et cristallins dont nous savions désormais qu'ils constituaient les organes de la vue. Mais ils n'avaient pas l'aspect étincelant de ceux que nous avions vus jusque-là ; ils étaient ternes, sans vie. Je touchai la surface de la colonne : elle était lisse, froide ; il lui manquait cette tiédeur subtile dont j'avais constaté la présence chez tous les objets de métal avec lesquels j'étais entré en contact.

« Peut-être sont-ils endormis ? suggéra Drake, suivant le cours de mes pensées. Mais constatez qu'on ne voit pas trace, ici, des joints entre les différentes portions de la colonne. »

Je vérifiai : mon compagnon disait vrai. « Je sais à quoi vous pensez, Dick, m'exclamai-je, mais c'est de la folie !

— Peut-être bien, répliqua-t-il en hochant la tête d'un air de doute. Peut-être bien, mais... Enfin, poursuivons notre route. »

Nous prîmes donc la direction dans laquelle avaient disparu les êtres de métal. Visiblement, Drake avait encore des doutes ; devant chaque colonne, il ralentissait pour l'examiner de près. Pour moi, je

m'intéressais davantage aux lumières fantastiques et dorées qui inondaient le hall.

Je pouvais m'en rendre compte maintenant, ce n'étaient pas des disques, mais des sphères, immobiles, de toutes tailles, et leurs rayons avaient quelque chose de rigide. Pourtant, ni les sphères ni leurs rayons ne paraissaient être autre chose que des vapeurs qui, je l'ai déjà dit, me rappelaient les feux de Saint-Elme.

Où puisaient-elles la lumière qu'elles déversaient parmi les piliers ? Était-ce le produit de courants électromagnétiques qui se seraient rencontrés au-dessus de nos têtes ? Cette théorie aurait permis d'expliquer pourquoi les sphères disparaissaient de temps à autre et reparaissaient tout aussi brutalement. De l'électricité sans fil ? S'il en était ainsi, il y avait là une idée dont la science pourrait faire son profit, en supposant que nous rejoignons jamais le monde civilisé...

« Et maintenant, où allons-nous ? » intervint Drake, interrompant ma rêverie.

Nous nous trouvions à l'extrémité du hall, devant un mur lisse dont la partie supérieure disparaissait parmi les brumes qui dissimulaient le haut de l'immense salle.

« J'aurais juré que nous avions suivi le même chemin *qu'eux*, répliquai-je, stupéfait.

— Moi aussi, murmura-t-il. Nous avons dû tourner en rond. Impossible qu'*ils* soient passés par là ; à moins que...

— À moins que ?

— Que la paroi ne se soit ouverte pour leur livrer passage, compléta-t-il. Avez-vous oublié ces grandes ouvertures ovales, pareilles à des yeux de chat, que nous avons vues dans les parois extérieures ? »

J'avais oublié. De nouveau, je regardai le mur : sans aucun doute, il était lisse ; il s'élevait en une façade polie, unie, brillante, semblable à du métal. Les yeux y étaient plus ternes encore que sur les colonnes, presque invisibles.

« Prenons à gauche, décidai-je, d'une voix assez brusque, et sortez-vous cette idée absurde de la cervelle.

— Comme vous voudrez, répliqua-t-il en rougissant. Mais vous ne vous imaginez pas que j'ai peur, au moins ?

— Si ce à quoi vous pensez depuis un moment se trouvait être vrai, vous auriez toutes les raisons du monde d'avoir peur, rétorquai-je sèchement. Et je tiens à vous dire que j'aurais encore plus peur que vous. »

Nous longeâmes la base du mur pendant près de deux cents pas. Puis, tout à coup, nous arrivâmes devant un passage de coupe oblongue, de quinze mètres de large sur trente de haut. Au niveau de l'entrée, la lumière dorée disparaissait, comme derrière un écran

invisible. Dans le tunnel même régnait un demi-jour bleuâtre. Nous nous arrê tâmes un instant devant l'entrée.

« Voilà un endroit où je n'aimerais guère à me trouver coincé, avouai-je en hésitant.

— Ce n'est pas le moment d'y penser, riposta Drake d'un ton sévère. Quelques risques de plus ou de moins à courir dans une baraque pareille, quelle différence ? Croyez-moi, Goodwin. Et continuons. »

Nous pénétrâmes dans le tunnel. Voûte, paroi, sol, tout était composé de la même substance que les piliers du grand hall, et parsemé des mêmes yeux ternes.

« Ici, tout est à angles droits, fit remarquer Drake. *Ils* n'ont pas l'air d'avoir utilisé des formes sphériques ou pyramidales dans ce bâtiment, en supposant que ce soit un bâtiment, bien entendu. »

Il faisait chaud, dans ce tunnel, et l'air y était différent. La chaleur allait en augmentant, une chaleur de four, sèche, mais stimulante. Je touchai les parois : ce n'était pas d'elles que provenait la chaleur ; et il n'y avait pas de vent. Pourtant, la température s'élevait à mesure que nous avançons.

Le tunnel, après un tournant à angle droit, se transforma en un couloir moitié moins large. Très loin devant nous brillait une sorte de pilier de lumière qui semblait sortir du sol et monter jusqu'à la voûte. Nous nous dirigeâmes vers lui ; d'ailleurs, nous n'avions pas le choix. Il se mit à briller avec une intensité sans cesse accrue.

Nous nous arrê tâmes à quelques pas de lui. La lumière jaune s'infiltrait par une fente du mur, qui n'avait pas plus de trente centimètres de large. Nous nous trouvions dans un cul-de-sac, car l'ouverture était trop étroite pour livrer passage à l'un de nous. En même temps que la lumière, la fente laissait passer la chaleur dont nous avions déjà constaté les effets.

Drake s'en fut regarder par la fente ; je le rejoignis.

Tout d'abord, je ne vis rien d'autre qu'un grand espace vide baigné de lumière safran. Puis je m'aperçus que cette lumière était mêlée de petits éclairs de toutes les couleurs : de petites lances d'émeraude, des javelines de rubis, des flammes d'écarlate pâle et de saphir transparent, des reflets d'améthyste.

Et, à travers cette brume d'or irisé, m'apparut le corps radieux de Norhala.

Elle était nue, couverte seulement du voile de sa chevelure qui resplendissait maintenant comme de l'or filé ; ses yeux étranges, immenses, étaient souriants, et dans la profondeur de leurs eaux grises nageaient des milliers de galaxies scintillantes ; tout autour de la jeune femme tourbillonnaient des hordes de petits êtres de métal. C'était d'eux que provenaient les lueurs irisées. Ils jouaient et gambadaient

autour de Norhala, par vingtaines, semblables à des lutins qui auraient changé de forme à tout moment ; ils entouraient ses pieds d'anneaux scintillants, féériques, puis disques enflammés, étoiles éblouissantes, jaillissaient et glissaient le long du corps parfait de la jeune femme en guirlandes multicolores de feux vivants. Mêlées aux disques et aux étoiles se trouvaient des croix minuscules qui luisaient d'un feu sourd, cramoisi ou orange.

Du sol jaillit un éclair bleu qui se transforma en une mince colonne, puis en un halo qui se mit à tourbillonner sur lui-même en scintillant ; les boucles de Norhala montèrent vers lui comme des flammes. D'autres halos encerclèrent ses bras et ses seins.

Puis, comme une vague, une armée de petits êtres monta à l'assaut de Norhala, la recouvrit, la fit disparaître dans un nuage d'étincelles. Je vis un bras exquis échapper à leur étreinte et s'agiter gaiement ; puis sa tête royale émergea de ces draperies invraisemblables de bijoux vivants ; j'entendis le doux rire lointain de la voix d'or.

Déesse de l'Inexplicable ! Madone des bébés de métal !

La nursery du Peuple d'acier !

Norhala avait disparu, et en même temps la colonne de lumière et la pièce que nous avions regardée par la fissure ; devant nous se trouvait un mur lisse, uni. La fente s'était refermée pendant que nous regardions, et si vite que nous ne nous en étions pas aperçus.

Je m'accrochai à Drake et le forçai à reculer avec moi dans le coin le plus éloigné, car, de l'autre côté, le mur s'ouvrait en une nouvelle faille qui s'élargit rapidement. Devant nous s'étendait un autre passage, long et lumineux, au bout duquel je discernai un mouvement qui se rapprocha, se précisa : de la brume lumineuse venait de sortir une compagnie de sphères de grande taille qui, sur trois rangs, se précipitaient sur nous.

À leur approche, nous reculâmes autant qu'il nous fut possible, nous aplatissant contre le mur dans l'attente du choc qui allait nous écraser.

« C'est fini, chuchota Drake. Pas d'endroit où nous réfugier. Nous sommes perdus. Je vais essayer de les arrêter, Walter. Retournez auprès de Ruth. »

Avant que j'aie pu l'arrêter, il s'était, d'un bond, placé sur la route des sphères qui n'étaient plus qu'à quarante mètres de nous.

Les sphères s'arrêtèrent à quelques pas de lui et parurent nous contempler d'un air étonné. Puis elles se mirent à pivoter sur elles-mêmes, comme pour se consulter. Elles recommencèrent à avancer, mais lentement. Elles nous poussèrent devant elles, nous soulevèrent doucement. Les myriades de petites mains invisibles nous firent passer d'une sphère à l'autre tandis que, défilant au-dessous de nous, leur armée empruntait le passage par lequel nous étions venus de

l'immense hall. Et lorsque le dernier rang fut passé au-dessous de nous, nous retombâmes sur nos pieds et nous restâmes à nous balancer derrière les sphères...

Alors, je me laissai emporter par une étrange indignation, une rage humiliée qui m'empêchait d'éprouver la moindre gratitude pour la façon dont nous venions d'échapper au danger. Dans les yeux de Drake flambait le courroux.

« Les insolents ! s'exclama-t-il. Quels démons ! »

Nous regardâmes les sphères s'éloigner. Était-ce le couloir qui rétrécissait ? Je le vis diminuer sous mes yeux ; ses murs semblaient glisser silencieusement l'un vers l'autre. Je poussai Drake dans le passage qui venait de s'ouvrir et le rejoignis d'un bond.

Derrière nous, à l'endroit où, une seconde plus tôt, nous nous étions trouvés, il n'y avait plus qu'un mur continu. Comment s'étonner que la panique se soit emparée de nous ? Nous nous mîmes à dévaler comme des fous le passage qui était encore ouvert devant nous, tout en jetant à chaque instant, par-dessus notre épaule, des coups d'œil rapides pour nous assurer que les murs n'étaient pas en train de se rejoindre sur nos pas pour nous écraser comme des mouches.

Mais il n'en fut rien. La voie s'ouvrait, libre et silencieuse, devant et derrière nous. Enfin, haletants, évitant de nous regarder, nous nous arrê tâmes.

Et c'est à ce moment que la révélation me secoua d'un grand frisson ; j'étais contraint d'admettre l'existence de l'inconcevable lui-même. Car, brusquement, sol, parois, plafonds s'étaient mis à scintiller de tous leurs petits yeux qui semblaient s'être soudain réveillés de leur sommeil et nous observaient, se moquaient de nous.

Il ne s'agissait donc pas d'un couloir taillé dans une matière inerte par un procédé mécanique, mais d'une chose vivante, dont les parois, le sol, le plafond étaient constitués par les corps vivants des êtres de métal eux-mêmes. Son ouverture – la fermeture, aussi, de l'autre issue – était une action coordonnée et volontaire, dirigée par la volonté collective gigantesque qui animait chaque unité de cette fourmilière gigantesque.

S'il en était ainsi, les colonnes du vaste hall, ses murs, bref toute la ville n'était qu'un seul et même être vivant, fait des corps animés de millions de petits êtres entassés en une pyramide monumentale dont chaque atome était mobile, conscient, intelligent.

Un monstre de métal !

Je crois qu'au moment où cette vérité s'imposa à nous, nous devînmes un peu fous, Drake et moi. Je me rappelle que nous nous mîmes à courir de nouveau, droit devant nous, en nous tenant par la main comme des enfants terrifiés. Ce fut Drake qui s'arrêta le premier.

« Par l'Enfer ! s'exclama-t-il d'une voix solennelle, je refuse de

courir plus longtemps. Nous sommes des hommes, après tout. S'ils doivent nous tuer, qu'ils nous tuent. Mais, par Dieu qui m'a créé, je ne fuirai plus devant eux ; je mourrai debout ! »

Son courage me remit d'aplomb. Nous reprîmes notre route d'un air belliqueux parmi les myriades de petits yeux brillants. Tout en marchant, je me repris à comparer la cité de métal à une fourmilière, et je me demandai d'où pouvait bien provenir le stimulant qui faisait agir chacun des petits êtres, l'ordre auquel ils obéissaient. Le mystère était le même que celui de la fourmilière.

Tout à coup, je me rendis compte que je me déplaçais de plus en plus vite et que mon corps devenait de minute en minute plus léger. En même temps, je me sentis soulevé au-dessus du sol et me mis à flotter rapidement en avant ; baissant les yeux, je me vis à plusieurs pieds au-dessus du couloir. Drake passa son bras autour de mes épaules.

« Ils sont en train de nous mettre à la porte », chuchota-t-il.

En effet, on pouvait croire que les éléments qui constituaient le couloir, s'étant lassés de la lenteur de notre avance, avaient décidé de nous donner un coup de main.

Derrière nous, le couloir se fermait, au rythme même de notre progression en avant.

Le mouvement s'accéléra. Nous avions maintenant l'impression de flotter dans quelque torrent rapide et la sensation avait quelque chose de plaisant, de voluptueux même. Nous ne faisons aucun effort ; la force qui nous portait semblait provenir en proportions égales du plafond, des parois, du sol. Devant nous, le couloir vivant s'élargissait à mesure qu'il se refermait derrière nous. Et, partout, les petits yeux faisaient scintiller leurs regards moqueurs.

Tout à coup, le grand jour éclata devant nous. Nous y plongeâmes. La force qui nous portait lâcha prise. Je sentis quelque chose de ferme sous mes pieds, me redressai et m'appuyai sur le mur lisse qui, maintenant, était derrière moi : le couloir venait de se refermer.

« Fichus à la porte », s'exclama Drake.

Et seule cette expression familière pouvait décrire ce que je ressentais moi-même.

On nous avait déposés sur une tourelle qui faisait une avancée sur le rempart. Et devant nous s'étendait la scène la plus fantastique, le spectacle le plus invraisemblable sur lequel l'homme ait posé son regard depuis le commencement des temps.

20. Les vampires du soleil

C'était un cratère ; son rebord supérieur, à sept cents mètres d'altitude, avait six cents mètres de diamètre.

Au-dessus, le ciel était semblable à un grand cercle chauffé à blanc au centre duquel flamboyait le soleil. Et je sus immédiatement que nous nous trouvions en présence même du cœur de la ville, de son âme, de son organe essentiel.

Sur le rebord du cratère étaient disposés des milliers de disques concaves, énormes, d'un vert acide, semblables à une bordure de boucliers gigantesques, renversés ; et chacun portait en son centre, pareille à un blason, une fleur de flammes aveuglantes qui était le reflet agrandi du soleil. Un peu plus bas pendaient en grappes d'autres disques en essaims, et chacun reflétait lui aussi l'image du soleil.

Le fond du cratère se trouvait à trente mètres au-dessous de nous. Il grouillait de cônes pâles et étincelants qui montaient à l'assaut des pentes, par rangées, par phalanges. Ils se rassemblaient à six cents mètres au-dessus de nous, au pied d'une aiguille immense qui se dressait vers le ciel et dont la pointe était tronquée. De sa partie supérieure rayonnaient par vingtaines des barres longues et minces qui maintenaient une roue de trois cents mètres de diamètre composée de disques vert pâle dont les faces concaves présentaient des facettes.

Cette structure stupéfiante reposait sur une base de cristal monumentale, qui rappelait, en beaucoup plus grand, celle auprès de laquelle nous avons rencontré le Disque. Celle-ci, comme la première, irradiait la même impression de force invisible transformée en matière.

À mi-chemin entre le fond du cratère et son rebord se trouvaient les premiers rangs des hordes du Peuple de métal. Accrochés aux parois, ils se balançaient en guirlandes, en essaims, sphères et cubes sur lesquels les pyramides mettaient leurs cabochons. Groupés de mille façons différentes, ils venaient se disposer avec un cliquetis autour de la tourelle dorée sur laquelle nous nous faisons tout petits. Nous pouvions les voir osciller devant nous et, entre leurs rangs serrés, nous apercevions parfois les montagnes que formaient les cônes.

Et il en montait encore, en flots réguliers, qui venaient s'ajouter sans cesse à la couronne vivante du bord supérieur, l'enrichissant d'un feston, complétant une guirlande... Leurs mouvements rapides décrivaient des arabesques aux symboles mystérieux, mais toujours géométriques.

Soudain, tout s'immobilisa. Le Peuple de métal recouvrait la face interne de l'immense coupe dont il semblait avoir fait un temple, un

autel.

Au fond de la coupe venait d'apparaître une sphère ; semblable aux autres en apparence, elle irradiait cependant une force surnaturelle ; deux grandes pyramides, et dix autres globes à peine plus petits que le premier suivaient cet objet que nous connaissions.

« L'Empereur de métal ! » s'exclama Dick dans un souffle.

La procession s'avança jusqu'à la base des cônes, s'avança devant la masse de cristal et se retourna. J'eus l'impression qu'un météore éclatait : la sphère s'était ouverte et révélait dans toute leur splendeur les feux aux mille couleurs devant lesquels avaient flotté Norhala et Ruth. Je revis les lumineux ovoïdes de saphir, la rose mystique dont chaque pétale était une flamme palpitante, le rubis incandescent qui en était le cœur.

Et je sentis monter en moi une étrange adoration qui me poussait à m'incliner devant la beauté et la force de l'objet que j'avais sous les yeux.

Révolté, je me repris et lançai un regard furtif dans la direction de mon ami : accroupi sur l'extrême rebord de la tourelle, les mains jointes, il contemplait la scène d'un regard où se lisait une adoration semblable à celle que j'avais ressentie moi-même.

« Drake ! l'appelai-je, en lui enfonçant brutalement mon coude dans les côtes, pas de ça, mon vieux, vous êtes un être humain, ne l'oubliez pas !

— Quoi ? » marmonna-t-il. Puis il ajouta : « Comment avez-vous deviné ?

— J'ai éprouvé quelque chose de similaire, répliquai-je. Pour l'amour de Dieu, Dick, ne vous laissez pas aller ; pensez à Ruth. »

Il secoua la tête violemment, comme pour se libérer de l'emprise qu'il avait ressentie.

« Je n'oublierai plus », promit-il.

Il reprit sa place au bord du cratère. Aucun des êtres de métal n'avait bougé ; le silence était total.

Les deux pyramides qui encadraient l'Empereur se transformèrent en deux étoiles qui resplendirent de lumières mauves. Puis, l'une après l'autre, les dix sphères devinrent des globes flamboyants.

Très loin, on entendit un faible gémissement. Il se fit plus proche, parut parcourir le cratère tout entier...

« Écoutez-les, me chuchota Drake : ils ont *faim* ! »

Le gémissement se propageait parmi le Peuple de métal, pareil à une pulsation rapide, avide.

« Faim, répéta Drake, on dirait des lions qui sentent l'approche du gardien qui leur apporte un quartier de viande. »

La plainte se faisait entendre maintenant juste au-dessous de nous.

Il me sembla ressentir un choc, et je vis monter vers le Disque flamboyant qui était l'Empereur de métal un cube gigantesque.

Noir, brutal serais-je tenté de dire si j'étais à même de justifier le terme, le cube éclipa complètement le Disque, et une ombre parut tomber sur le cratère. Les feux mauves des deux étoiles symétriques palpitèrent d'un éclat inquiet, menaçant.

Puis il se produisit un autre éclair violent et, à la place du cube, apparut une immense croix renversée, incandescente. Sa partie supérieure était deux fois plus longue que chacun de ses bras et que sa portion inférieure. Sa *face* était maintenant tournée vers nous. La croix entière mesurait au moins vingt-quatre mètres de haut ; elle flambait de reflets cramoisés et écarlates, d'éclats orangés et soufrés, mais sans rien de la vibration qui rendait vivante la rose mystique qui était le cœur de l'Empereur de métal. Son éclat avait quelque chose de sombre, de sinistre, de cruel, qui faisait d'elle quelque chose de plus terrestre.

« Le Gardien des cônes et l'Empereur de métal, me murmura Dick Drake. Je commence à comprendre ce que voulait dire Ventnor. »

Une fois de plus, un frémissement avide agita le cratère. Puis le silence retomba.

Le Gardien se détourna ; je pus voir l'éclat lustré de son dos métallique bleu pâle. Puis il commença à se pencher, inclinant en avant la portion supérieure de sa croix dans une parodie grotesque de révérence et d'obédience. La branche supérieure de la croix faisait maintenant avec les deux bras un angle droit, le tout pareil à un gigantesque T. De cette forme surgirent des tentacules d'un blanc d'argent sur lesquels se reflétaient les flammes orangées et pourpres de la face qui était cachée à nos yeux. Elles se mirent à caresser, à palper une sorte d'immense tablette lumineuse...

Un frisson parcourut la foule des cônes serrés les uns contre les autres. Je vis osciller la grande aiguille, trembler les disques à facettes.

Le frisson s'accéléra, devint une vibration qu'accompagnait un bourdonnement sourd. La vibration devint plus vertigineuse, rendant impossibles à distinguer les contours des cônes.

Et, tout à coup, les cônes disparurent, laissant à leur place une pyramide vert pâle, rayonnante, semblable à une immense flamme dont l'aiguille aurait été l'extrémité. La grande roue constituée par les disques se mit à déverser un flot de lumière.

Pendant ce temps, les tentacules du Gardien se déplaçaient plus rapidement sur la mystérieuse tablette. Les disques à facettes pivotèrent, se tournèrent vers le ciel.

La roue se mit à tourner de plus en plus vite. Et de ce cercle de flammes jaillit vers le ciel une épaisse colonne de lumière d'un vert

pâle intense qui, à une vitesse prodigieuse, avec la force compacte d'une colonne d'eau, visa le soleil. La colonne s'élevait avec la vitesse même de la lumière. Et une idée – qui, sur le moment, me parut invraisemblable – me vint. Mon pouls battit uniformément au rythme de soixante-dix pulsations à la minute. Je cherchai mon pouls et me mis à compter.

« Que se passe-t-il ? me demanda Dick.

« Prenez ma jumelle, lui chuchotai-je en m'efforçant de compter tout en parlant. Il y a des allumettes dans ma poche. Fumez les verres de la jumelle ; je veux regarder le soleil. »

Mon ami m'obéit avec un air de surprise que j'eusse trouvé drôle en d'autres circonstances.

« Placez la jumelle devant mes yeux », poursuivis-je.

Trois minutes s'étaient déjà écoulées.

Et je trouvai ce que je cherchais : la tache du soleil, – un cyclone inimaginable de gaz incandescents, une dynamo monstrueuse déversant à flots son énergie électromagnétique sur toutes les planètes.

Cinq minutes. Le bon sens m'avertit qu'il était inutile de garder mes yeux collés à ma jumelle : même si mon hypothèse était exacte, si cette colonne lumineuse était un éclair envoyé par la terre en direction du soleil à la vitesse de la lumière, il lui faudrait tout de même huit ou neuf minutes pour atteindre le soleil, et encore autant avant que ne me parvienne l'image de ce qui se produirait au moment de sa rencontre avec l'astre du jour.

Huit minutes.

« Prenez la jumelle, ordonnai-je à Drake, et regardez la grosse tache du soleil.

— Je la vois. Ensuite ? »

Neuf minutes. Si mon hypothèse était exacte, la colonne lumineuse avait maintenant atteint le soleil. Qu'allait-il arriver ensuite ?

« Je ne vois pas du tout où vous voulez en venir », me fit observer Drake en abaissant la jumelle.

Dix minutes.

« Que se passe-t-il ? s'exclama Drake. Regardez les cônes ! Regardez l'Empereur ! »

Je baissai les yeux et faillis oublier de continuer à compter. La pyramide semblait avoir rétréci. La colonne de lumière, elle, n'avait pas changé, mais le mécanisme qui l'avait produite paraissait s'être retiré de plusieurs mètres à l'intérieur des limites de la base de cristal.

Quant à l'Empereur de métal, son éclat avait quelque chose de mourant, ses splendeurs étaient ternies, et plus encore celles des deux

étoiles symétriques.

Les bras du Gardien des cônes s'abaissaient de plus en plus au-dessus de la tablette scintillante et ses tentacules ne remuaient plus que faiblement.

Il me sembla qu'une force abandonnait tout ce qui m'entourait, comme si toute la vitalité de la ville avait été aspirée par cette pyramide lumineuse pour forger la flèche qui était partie percer le cœur du soleil.

Le Peuple de métal paraissait inerte, prêt à tomber sur place.

Douze minutes.

Cubes et pyramides tombaient les uns après les autres jusqu'au fond du cratère. Derrière nous, les yeux de la paroi perdaient peu à peu leur éclat, semblaient s'éteindre, mourir. Je me sentis envahi par l'horrible sentiment d'abandon et de désespoir qui nous avait assaillis dans la vallée maudite.

L'Empereur de métal parut se ternir encore.

Quatorze minutes.

« Goodwin ! me cria Drake, *ils* sont en train de mourir ; leur vie s'en va avec la flèche de lumière qu'ils ont lancée. »

Quinze minutes.

Brutalement, la pyramide s'éteignit ; la colonne flamboyante fila vers le ciel et disparut. Devant nous, la pyramide ne mesurait plus que la sixième partie de son volume primitif.

Seize minutes.

Tout autour du rebord supérieur du cratère, les disques concaves s'inclinèrent, parurent se tendre vers le ciel comme des mains avides.

Dix-sept minutes.

Lâchant mon poulx, je repris la jumelle à Drake et la dirigeai vers le soleil. Pendant un instant, je ne vis rien ; puis je vis apparaître un minuscule point incandescent à la limite inférieure de la tache. Le point incandescent se transforma en une petite tache lumineuse, aveuglante. Je me frottai les yeux, puis repris ma jumelle. Le point lumineux était toujours là, mais plus gros, plus aveuglant de minute en minute.

Sans un mot, je passai la jumelle à Drake.

« Je vois ! cria-t-il. Je vois ! » Et il ajouta avec une pointe de panique dans la voix : « Goodwin ! la tache s'agrandit ! »

Je lui arrachai la jumelle. Aujourd'hui encore, je ne saurais dire si la tache avait vraiment grandi. Quoi qu'il en soit, elle brillait toujours du même éclat intolérable ; et c'était là, pour moi, un miracle suffisant.

Vingt minutes (inconsciemment, j'avais continué à compter).

Autour des boucliers renversés qui couronnaient le cratère se rassemblait un brouillard brillant, translucide, d'un vert surnaturel. En

moins d'une seconde, la brume s'épaissit, se transforma en un vaste anneau de brouillard dense à travers lequel brillaient les milliers d'images du soleil que reflétaient les disques. Les tentacules du Gardien se remirent en mouvement, lentement d'abord. En même temps, tous les boucliers s'inclinèrent vers le fond du cratère. Le brouillard épaississait sans cesse davantage et devenait toujours plus brillant. Les disques se mirent à tourner et, de chacune des faces concaves, se mit à ruisseler un torrent de feu vert fait d'ions innombrables qui, en tombant sur la grande roue, la mirent en mouvement. Au-dessus de la roue, je vis se former un nuage limpide de vapeurs brillantes ; et l'on aurait pu croire que les disques, dans leur tourbillon, allaient aspirer dans l'air quelque énergie invisible, rythmique, qu'ils transformaient en cette averse visible.

Maintenant, c'était un déluge. L'immense roue déversait des cataractes de feux verts qui cascadaient sur les cônes, les noyaient. Et, sous cette inondation radieuse, les cônes grandissaient visiblement, comme s'ils s'étaient gorgés de lumière ou, plutôt, comme si les corpuscules lumineux étaient allés se fondre dans la structure des cônes.

Les tentacules du Gardien se tordaient avec une allégresse avide. Les disques qui couronnaient le cratère s'inclinèrent un peu plus encore, arrosant les hordes du Peuple de métal et les parois lisses du cratère et de la ville. Autour de nous, tout tremblait sous l'effet d'une pulsation qui allait s'accéléralant et qui était monstrueusement vivante.

« *Ils mangent ! chuchota Drake. Ils se nourrissent de soleil.* »

Le cratère était devenu un immense chaudron de feux verts auxquels se mêlaient les rayons coniques, faisant surgir d'immenses orbes qui palpaient un instant puis se dissolvaient en spirales vaporeuses aux pâles incandescences d'émeraude.

La vie renaissait, plus violente de minute en minute.

Un flot vert violent atteignit l'Empereur de métal dont toutes les splendeurs retrouvèrent leur gloire antérieure ; la rose prodigieuse était un miracle vivant.

Le Gardien se redressa, s'approcha de l'Empereur dans un bouquet de flammes d'or et d'étincelles écarlates, son apparence sinistre entièrement disparue.

Et nous aussi nous baignions dans cette brume étincelante. Je me rendais compte de l'état d'exaltation euphorique où je me trouvais, de l'accéléralation de mon pouls, du rythme anormal de ma respiration. J'avantai la main vers Drake : de mes doigts étendus jaillirent de grandes étincelles vertes qui crépitèrent au moment où je touchai mon ami. Il ne s'en aperçut même pas, absorbé qu'il était par le spectacle qui s'offrait à nous.

De tous côtés éclatait une tempête de feux semblables à des

pierres précieuses ; en éclairs, en arcs, en flèches, en météores, les opales et les saphirs, les émeraudes et les améthystes volaient de toutes parts. Le cratère était devenu la caverne d'un Aladin titanesque où des pierreries ensorcelées semblaient vouloir s'échapper d'une prison de cristal.

Et tout à coup le mouvement des boucliers cessa ; ils se retournèrent tous en même temps et déversèrent sur la ville et dans la vallée leurs torrents de lumière pour nourrir les hordes du Peuple de métal qui se trouvaient à l'extérieur du cratère... Au même moment éclata une immense clameur.

« Si nous avions su ! me dit Drake d'une voix mince qui, dans ce tumulte, me parut irréaliste. C'est ce que voulait nous faire comprendre Ventnor. Si nous étions descendus au fond du cratère quand ils étaient tous si faibles, nous serions venus à bout du Gardien, nous aurions détruit la tablette qui commande aux cônes. Nous aurions pu les tuer !

— Il existe d'autres cônes, lui hurlai-je en guise de réponse.

— Non, répliqua-t-il en secouant la tête. C'est la machine centrale. Et nous avons laissé échapper l'occasion... »

La clameur se fit plus forte. Une tempête d'éclairs jaillit – des éclairs de toutes les couleurs, qui frappaient partout à la fois, un feu d'artifice de javelines vertes, violettes, écarlates, jaunes. Le cratère en était recouvert comme d'une immense broderie qui se modifiait à chaque instant. La clameur était maintenant insupportable, destructrice comme celle de dieux armés qui auraient combattu à l'épée dans une centaine de Valhallas ; elle évoquait les tam-tams guerriers de tout un univers en lutte contre lui-même.

Et toute la ville vibrait d'une pulsation gigantesque qui disait qu'elle était ivre, ivre de vie. Je sentis cette vibration m'investir, j'y répondis. Drake m'apparut en lignes de feu ; autour de moi, je sentais se former un halo radieux.

Je crus voir flotter Norhala revêtue de flammes cinglantes et hurlantes. J'essayai de l'appeler. Près de moi, le corps de Drake s'effondra et vint s'allonger au bord de l'étroite plate-forme.

Quelque chose rugissait dans ma tête, de plus en plus fort, plus fort que la clameur qui hurlait à mes oreilles ; quelque chose qui m'entraînait en avant, qui cherchait à m'attirer hors de mon enveloppe charnelle pour me précipiter dans le noir d'un gouffre insondable. Une force me projetait dans les espaces infinis et froids qui, seuls, pouvaient me délivrer des feux qui m'entouraient et dont je devenais une parcelle.

Je me sentis glisser en dehors de moi-même, dans l'oubli.

21. Fantasmagorie métallique

J'ouvris les yeux et fis un effort pour obliger mon corps raidi à se mouvoir. Très haut au-dessus de moi, le ciel faisait un cercle immense entouré par les disques concaves qui ne répandaient plus qu'un éclat mourant. C'était la nuit.

Depuis combien de temps étais-je étendu là ? Et où donc était Drake ? Je tentai de me lever.

« Doucement, mon vieux », me conseilla la voix de mon ami. Il était derrière moi. « Comment vous sentez-vous ?

— En morceaux, grommelai-je. Qu'est-il arrivé ?

— Cette orgie de soleil a été plus que nous n'en pouvions supporter. Trop de magnétisme ; nous avons eu une indigestion d'électricité. Regardez devant vous ! » ajouta-t-il dans un murmure.

Lumineuse et pâle, la pyramide des cônes vibrait ; et, autour de sa base de cristal, scintillaient d'étranges incandescences semblables à des diamants en forme d'œufs. Tout cela ne projetait ni ombre ni lumière sur le sol. Au près de chacun des diamants se tenait une croix à l'éclat discret. Les diamants étaient rangés en un cercle presque complet autour de l'immense piédestal, leur base la plus large reposant dans une coupe que soutenait un pied mince, d'apparence métallique, pareil à de l'argent.

Les croix s'inclinèrent à l'unisson et, de leurs bras, s'échappèrent des tentacules. Au pied de chaque croix, j'aperçus une matière vaguement scintillante. Les tentacules allèrent s'y perdre, puis en ramenèrent une épaisse barre de cristal. Les bras des croix se redressèrent et lancèrent les barres de cristal vers les diamants incandescents. On entendit un sifflement étrange. Les extrémités des barres de cristal se mirent à se dissoudre rapidement en une pluie de diamants, extrêmement fine, qui traversa la lumière pour se déverser sur la périphérie du piédestal. Peu à peu, tandis que les barres de cristal se dissolvaient, les diamants incandescents perdirent leur éclat et, brusquement, parurent s'éteindre ; au même moment, le cercle de croix se transforma en un cercle de cubes. Et je crus voir des druides réunis dans un Stonehenge de métal, à la tombée du jour, pour prier.

Les cubes frémirent ; les pieds des coupes qui supportaient les diamants ovoïdes s'inclinèrent, et leurs lumières mourantes reprirent vie et allèrent tomber sur les cubes.

Ceux-ci, deux par deux, à une allure solennelle, glissèrent jusqu'à l'ombre environnante où ils disparurent, chacun portant un mince rayon de lumière sacrée. Ils faisaient penser à une procession de moines défilant à la lueur de leurs flambeaux.

Les lumières s'éloignèrent, disparurent.

Nous n'avions pas bougé ; tout était immobile et silencieux autour de nous. Sans un mot, nous nous levâmes et, ensemble, approchâmes sur la pointe des pieds de la pyramide des cônes. Tout en marchant, je constatai que le fond du cratère était fait, comme les parois de la ville, des millions de corps du Peuple de métal ; leurs yeux étaient ternes, sans expression. Nous approchions de la base de cristal qui soutenait d'innombrables piliers épais, hauts de un mètre vingt au plus.

Je m'étonnai qu'un socle aussi fragile pût supporter le poids d'une structure aussi formidable ; puis je me rappelai que les cônes se nourrissaient de lumière, d'électricité : je les avais vus se résorber, puis reprendre leur volume pendant leur monstrueuse orgie. Ils n'étaient donc rien d'autre que de la lumière ? Rien d'autre qu'une accumulation d'ions magnétiques ? Se pouvait-il qu'ils fussent totalement dépourvus de poids ?

Et je devinai — Dieu sait comment — que mon hypothèse était exacte : de nouveau l'idée me vint qu'ils étaient une forme visible de force, une énergie concentrée jusqu'à prendre l'aspect de la matière.

Nous nous dirigeâmes vers la tablette sur laquelle s'était penché le Gardien. D'un doigt hésitant, je touchai la base de cristal : elle était chaude, lisse et dure. La tablette elle-même ressemblait à un grand T qui luisait d'une phosphorescence violente et limpide ; sa forme et ses dimensions faisaient penser qu'on se trouvait en présence de l'ombre lumineuse du Gardien. La tablette se trouvait à trente centimètres au-dessus du sol. Elle était faite de milliers de minuscules baguettes octogonales qui se terminaient, les unes par une pointe, les autres par une incurvation ; elle suggérait une union du métal et du cristal ou, peut-être, de la matière et de l'énergie.

Les minuscules baguettes, mobiles, constituaient un clavier d'une complexité inimaginable et dont les combinaisons infinies faisaient penser à un jeu d'échecs à quatre dimensions. Je compris que seuls les millions de tentacules qui servaient de mains au Gardien pouvaient venir à bout de ce clavier. Aucun disque — pas même l'Empereur de métal — aucune étoile n'aurait pu en jouer et en tirer la force qu'il tenait en puissance.

Mais pourquoi ? Pourquoi était-il conçu de telle sorte que seule la croix pouvait jouer de cet instrument mystérieux ? Et comment se transmettaient ses messages ? Il n'existait aucun lien visible entre la tablette et les cônes, aucune antenne qui le reliât, d'autre part, aux disques concaves. Se pouvait-il que les influx d'énergie libérés par le Gardien se transmissent, par l'intermédiaire des petits êtres de métal qui constituaient le sol, aux êtres de métal qui avaient recouvert les parois du cratère jusqu'au rebord formé par les boucliers ?

L'idée seule était impensable, parce que, dans ce cas, tout ce

mécanisme compliqué eût été superflu. Nous avons pu observer avec quelle rapidité le Peuple de métal réagissait à la volonté du groupe, ce qui prouvait que le monstre de métal n'avait besoin de recourir à aucun procédé extérieur pour transmettre sa pensée au moindre de ses sujets.

Il y avait donc là une brèche, un manque que cette conscience collective ne pouvait franchir par ses propres moyens.

Je me penchai, déterminé à toucher malgré ma répugnance les baguettes qui constituaient la tablette et qui étaient peut-être les stations émettrices d'une énergie subtile. Une ombre s'abattit sur moi, un nuage d'ombres ocrées et écarlates : le Gardien resplendissait au-dessus de nous !

Délibérément, d'un air détaché, je l'examinai. Comparés à lui, nous étions comme deux Tom Pouce en face du Géant ; s'il eût été un homme, nous lui serions arrivés au-dessous du mollet. Ses bras portaient, à leurs extrémités, deux diamants semblables à ceux que nous avons déjà observés, et qui brillaient d'un éclat furieux. Au centre de la barre transversale se trouvait reproduite la rose mystique de l'Empereur, mais avec des pétales plus courts, carrés et dont le cœur était une sorte de filigrane vermillon. Vers le sommet de la croix, j'aperçus un énorme carré composé de cramoisis et de jaunes clairs, qui surmontait deux autres diamants. Les deux diamants nous examinaient comme s'ils eussent été des yeux.

Je me suis soulevé, et la main de Drake vint s'accrocher à moi tandis que, ensemble, nous flottions vers le haut de cette muraille vivante. Notre vol s'arrêta en face de la rose dont je pus voir qu'elle contenait des symboles octogonaux ; c'étaient eux qui constituaient le filigrane vermillon. Les octogones s'ouvrirent comme des bourgeons et laissèrent échapper les tentacules qui se tordirent et se dirigèrent vers nous.

Je découvris que leur contact n'avait rien de désagréable ; ils ressemblaient à des fils de verre flexibles et leurs extrémités glissèrent sur nos deux visages, s'insinuèrent dans nos cheveux, caressèrent nos vêtements.

Le Gardien nous examinait. La rose battait comme un cœur, à un rythme qui semblait devenir celui de mon esprit lui-même. Mais je n'éprouvais rien du calme surnaturel que nous avait décrit Ruth. Certes, la force qui émanait de la rose était puissante, mais avec une nuance de colère, d'impatience, de révolte ; on sentait en elle une lutte, quelque chose d'incomplet.

Les tentacules se faisaient, autour de nous, à chaque instant, plus nombreux, leurs enroulements plus serrés. Quelques-uns d'entre eux étaient noués autour de ma gorge. J'entendis Drake haleter, lutter

pour retrouver son souffle. Impossible de tourner la tête vers lui, de parler. Étions-nous destinés à finir de cette façon ?

L'étreinte qui m'étranglait se desserra, et je sentis qu'un frisson de fureur parcourait la croix. Ses feux les plus sourds se mirent à étinceler. Une autre lumière s'abattit sur lui. Les tentacules me lâchèrent. Je sentis qu'on m'arrachait à la force qui m'avait retenu en l'air.

À côté de Drake, je me retrouvai devant l'Empereur de métal. C'est lui qui nous avait arrachés au Gardien. Et de lui me vint une paix immense qui imposait silence à toute pensée humaine, un calme cosmique dans lequel tout ce qui en moi était humain semblait sombrer, se noyer comme dans un abîme insondable. Je luttai désespérément contre la force qui émanait du Disque.

Et le Disque nous *regardait*.

Un carillon se fit entendre autour de nous, un son doux et cristallin qui venait des cônes et les exprimait entièrement. Une grande lance de feu vert perça le ciel, suivie très vite de plusieurs autres. Nous glissâmes doucement jusqu'à la base du Disque. Le Gardien s'inclina ; ses tentacules se mirent une fois de plus à jouer sur la tablette.

Les lances vertes vibrèrent, se transformèrent en d'immenses draperies flamboyantes. La grande roue se tourna vers le ciel et les cônes eux-mêmes se mirent à répandre un grand cercle de lumière qui fila vers la nue comme le nœud coulant d'un lasso. Et, dans ce nœud coulant, les draperies flamboyantes furent prises au piège, se décolorèrent, se transformèrent en un torrent de lumière qui se déversa dans la boucle comme dans un entonnoir.

Puis la boucle disparut dans un brouillard lumineux.

Oubliant les deux monstres, nous observions le jeu des tentacules sur la tablette ; mais les monstres, eux, ne nous oublièrent pas. L'Empereur se rapprocha de nous et parut nous examiner d'un regard amusé, comme un homme qui regarderait quelque chaton, un jeune chiot.

Je sentis une poussée – et, dans cette poussée, une intention espiègle colossale. Elle m'envoya valser en l'air pendant quelques mètres, avec Drake à mon côté. Je devinai que la force venait de l'Empereur et qu'elle ne contenait pas la moindre trace de malice ou de colère. Le monstre de métal nous avait traités comme deux plumes sur lesquelles on souffle. Il parut nous regarder en riant tandis que nous tourbillonnions en l'air.

Soudain apparut devant nous une piste scintillante faite de cubes dont les yeux nous indiquaient la direction à suivre. Aussitôt je vis l'Empereur se détourner. Les mains minuscules se saisirent de nous, nous propulsèrent en avant... Je me retournai : les cônes étaient déjà

loin derrière nous ; on pouvait encore apercevoir la silhouette de l'Empereur, celle du Gardien penché au-dessus de la tablette. Mais la piste avait disparu et semblait s'effacer à mesure que nous avançons.

Nous allions de plus en plus vite. La paroi semblait se rapprocher. Nous vîmes s'y ouvrir un portail oblong. On nous y poussa. Devant nous s'étendait un couloir exactement semblable à celui qui nous avait éjectés hors de la ville.

Celui-ci s'élevait suivant une pente raide, lisse et brillante, qu'aucun homme n'aurait pu remonter. Un instant, notre avance parut ralentir sur ce seuil ; puis la force qui nous portait en avant nous emporta le long de la pente brillante.

Et nous nous remîmes à monter.

22. La chambre ensorcelée

Goodwin ! s'écria Drake, en s'efforçant de ne pas trahir la peur qu'il ressentait, cette direction pas celle de la sortie. Nous montons, c'est-à-dire que nous nous éloignons de plus en plus des issues.

— Qu'y pouvons-nous ? répliquai-je. Mon angoisse n'était pas moindre que la sienne, mais je me rendais compte de notre totale impuissance.

Nous continuions à monter ; nous devions être maintenant bien au-dessus du niveau de la vallée. Et, peu à peu, nous nous mîmes à ralentir. Je jetai un coup d'œil derrière moi : la pente dévalait sur plusieurs centaines de mètres. Un frisson désagréable me parcourut à l'idée qu'il suffirait que la prise des petites mains qui nous tenaient se relâchât pour que nous allions nous briser au bas de cet immense tapis roulant ; sans doute mourrions-nous d'un arrêt du cœur avant d'arriver en bas, mais ce n'était là qu'une maigre consolation.

« D'autres passages ouvrent sur le nôtre, me fit observer mon ami. Personnellement, je n'ai qu'une confiance limitée en l'Empereur : à la prochaine ouverture que nous rencontrons, essayons de nous y glisser. »

Notre allure ralentit encore. À cent mètres au-dessus de nos têtes, j'aperçus l'accès d'un autre couloir. Pourrions-nous l'atteindre ? Nous montions de plus en plus lentement... L'ouverture n'était plus qu'à un mètre, mais nous étions presque immobiles.

Les bras de Drake se refermèrent sur moi. Par un effort prodigieux, il me lança dans le couloir ; je tombai sur le seuil, me retournai, vis Dick qui glissait, glissait ; je lui tendis les mains. Il les saisit au vol. Je crus que l'effort allait m'arracher les bras, mais Drake tint bon.

Lentement, je reculai dans le couloir, traînant son corps. Sa tête apparut, puis ses épaules. Enfin, il fut près de moi.

L'espace d'une ou deux minutes, nous restâmes étendus. Puis je me redressai. Le couloir était large, silencieux et, apparemment, aussi interminable que celui que nous venions de quitter. Les millions d'yeux cristallins y scintillaient d'un éclat voilé.

Drake se leva.

« J'ai faim, annonça-t-il, et soif. Je suggère que nous buvions, mangions et que nous essayions d'oublier un instant nos difficultés. »

Nous sortîmes nos provisions de notre havresac et nous prîmes notre repas sans un mot. Chacun de nous savait ce que pensait l'autre. Enfin, je me remis debout.

« Repartons », proposai-je.

Le couloir s'étendait droit devant nous. Nous le suivîmes, parcourant des kilomètres ; combien, je ne saurais le dire. Tout à coup, le passage s'élargit, se transforma en une grande salle. Des hordes de métal grouillaient dans cette salle qui semblait être un immense atelier.

Toutes les formes y étaient représentées et y travaillaient. Le sol était recouvert de tas de minerais, de piles de pierreries étincelantes, de lingots métalliques et cristallins. Partout flottaient les ovoïdes incandescents de toutes tailles.

On pouvait voir des colonnes composées de cubes de petite taille et coiffées de quadrilatères formés de cubes plus petits encore. Les quadrilatères contenaient une barre terminée par une plaque formée d'un seul cube. Des côtés des quadrilatères s'échappaient des bras faits de sphères dont chacune se terminait par un tétraèdre. Et les pointes des tétraèdres leur servaient de marteaux. Chacun de ces ouvriers poussait dans le feu des petits objets de métal qu'il en sortait ensuite pour les marteler et leur donner une forme définie.

D'autres, coiffés de grandes roues tourbillonnantes, semblaient dévorer des lingots et des cristaux qu'ils restituaient sous la forme de cylindres longs et minces.

L'immense pièce semblait une forge monstrueuse où retentissait un vacarme inhumain.

Nous parvînmes à une ouverture qui donnait sur un autre couloir et dont la pente, bien qu'assez prononcée, n'était pas dangereuse. Nous nous y engageâmes et commençâmes une montée qui nous parut interminable. Enfin, très loin devant nous, apparut l'autre issue du passage que soulignait une lumière brutale. Nous en approchâmes et, prudemment, nous nous arrê tâmes à quelques pas.

Nous nous en félicitâmes aussitôt : devant nous, le vide. Le couloir où nous nous trouvions donnait, comme une fenêtre, sur un abîme. Nous penchant un peu, nous pûmes voir un puits de sept cents mètres de large et d'une profondeur vertigineuse, au fond duquel grouillaient les hordes du Peuple de métal.

Nous reculâmes et nous regardâmes : nous étions livides. La panique s'empara de moi, car nous ne pouvions plus nous le dissimuler, nous étions perdus dans cette ville invraisemblable qui était le corps du Monstre de métal.

Sans un mot, nous fîmes volte-face et, lentement, refîmes le chemin en sens inverse le long de l'interminable couloir.

Nous avions dû parcourir une centaine de mètres lorsque nous nous arrê tâmes pour regarder d'un air stupide une ouverture pratiquée dans la paroi.

« Elle n'y était pas quand nous sommes passés tout à l'heure, me chuchota Drake ; elle est apparue depuis. »

Nous y jetâmes un coup d'œil ; le passage était étroit et paraissait descendre. Nous hésitâmes un instant à l'emprunter. Mais avions-nous vraiment le choix ? Ce passage, comme celui où nous nous trouvions, était vivant ; nous y courions les mêmes risques – pas un de plus –, des risques contre lesquels nous ne pouvions rien. De plus, nous savions qu'en revenant sur nos pas nous finirions par nous retrouver dans la forge du Peuple du métal et, de là, dans le cratère ; et nous savions ce qui nous y attendait.

Nous entrâmes donc dans le nouveau passage. Le parcours s'effectua d'abord en droite ligne ; puis le couloir prit un tournant et se mit à monter doucement. Nous parcourûmes encore une petite distance. Et, tout à coup, à moins de cent mètres de nous, nous vîmes jaillir un flot de lumière douce, opaline, pleine de reflets de perle rose. En même temps nous parvint un torrent de musique dont les harmonies puissantes, les accords sonores, les thèmes cristallins semblaient les échos de mille petites cloches d'or.

Nous approchâmes, presque malgré nous, comme attirés par l'appel de cette musique, et nous débouchâmes dans une sorte d'alcôve étroite. Nous n'allâmes pas plus loin.

Devant nous se trouvait une immense voûte sans colonnes, un temple monumental de la lumière. Très haut sous la voûte dansaient des orbes à l'éclat tendre et rayonnant, des orbes de toutes les couleurs qui, en même temps que leurs lumières généreuses, semblaient répandre de la joie. Elles dansaient, composant leurs couleurs rayonnantes de mille manières nouvelles ; et, tout en dansant, elles caressaient de leurs rayons des myriades d'objets de métal qui se tenaient, ouverts, au-dessous d'elles. Sous ces rayons, les feux irisés des disques, des étoiles, des croix, vibraient au rythme de la musique.

La musique provenait d'un objet impressionnant fait de tubes de cristal et qui ressemblait à un orgue colossal. Du bain lumineux qui l'entourait jaillissaient de grandes flammes qui allaient se fondre dans les tubes de cristal et en ressortaient sous forme de sons.

On entendait l'écho vert émeraude des torrents, les trompettes écarlates du désir, les flammes roses du bonheur et les mélodies argentées de diamants prêts à éclater comme des bourgeons.

Et soudain je devinai, avec un sentiment intense de profanation, le secret de cette chambre ensorcelée : au centre de chacune des roses de feu irisé qui représentait le cœur d'un disque, au milieu de chacune des roses orangées qui était le cœur d'une croix, sur une branche de chaque étoile, se trouvait un disque minuscule, une petite croix, une toute petite étoile.

Les bébés de métal ! Nous nous trouvions dans la maternité de la

ville !

Tout à coup, les parois de l'alcôve où nous étions blottis se mirent à étinceler et leurs yeux nous regardèrent comme des sentinelles qui se sont laissées aller à somnoler à leur poste de garde, mais sont déterminées à réparer les effets de leur négligence. L'alcôve se referma en un clin d'œil, si vite que nous eûmes à peine le temps de bondir dans le couloir.

Celui-ci était éveillé. La force étrange s'empara de nous et nous entraîna. Très loin devant nous apparut un carré de lumière qui grandit rapidement. Nous vîmes s'y encadrer une partie de la grande bande améthyste qui ceinturait la vallée.

Je me retournai : derrière nous, le couloir se refermait !

Nous étions maintenant si près de l'ouverture que je pouvais apercevoir le vaste panorama de la vallée tout entière. Le mur qui se formait derrière nous nous toucha, nous poussa.

Nous nous y adossâmes avec l'énergie du désespoir ; autant vouloir faire reculer une montagne ! Inexorablement, nous nous sentîmes poussés en avant. Nous étions maintenant blottis dans une niche qui n'avait plus qu'un mètre de profondeur ; la seconde d'après, nous tremblions au bord d'un abîme.

Frissonnants, glacés par l'effroi, nous regardâmes, très loin à nos pieds, la base du mur de la ville. Trois mille mètres de chute libre nous en séparaient.

Le rebord où nous étions accrochés fondit. Et nous plongeâmes, cramponnés l'un à l'autre, vers la mort épouvantable qui nous attendait.

23. La trahison de Yuruk

Nous tombions avec une lenteur qui, d'abord, me parut être une illusion d'homme qui va mourir et voit en un éclair se dérouler devant lui le film de sa vie. Le mur colossal semblait monter lentement devant nos yeux.

Et soudain je compris que je n'étais pas le jouet d'une illusion ; tout de suite après notre chute, notre descente avait été contrôlée ; nous nous balancions dans l'espace, à deux mètres de la paroi vivante dont l'emprise nous retenait à distance et s'apprêtait à nous déposer doucement sur le sol de la vallée qui n'était plus qu'à trois cents mètres au-dessous de nous. Et à l'endroit où nous allions atterrir grouillait une foule d'êtres de métal qui semblaient nous regarder, observer notre descente.

« Comité d'accueil », commenta Dick avec un sourire ironique.

Je jetai un regard sur le ciel : il était clair, mais sans étoiles. Bien que sans lune, la nuit avait une qualité lumineuse étrange dont je voulus voir la source dans la bande améthyste qui déversait des brumes scintillantes sur la vallée.

Et je vis tout à coup apparaître au sein de la brume une étincelle violette qui, à la vitesse d'un météore, vola vers nous et atterrit au pied de l'immense muraille dans un éclatement d'incandescences bleues. Je reconnus un des cubes volants.

Il ne s'était pas plus tôt arrêté que le tumulte augmenta au sein de la foule qui nous attendait et que notre descente se fit plus rapide.

Et très loin, dans la direction d'où était venu le cube volant, j'aperçus Norhala.

Vêtue de ses voiles de soie ambrée, sa chevelure cuivrée flottant derrière elle comme un fleuve d'étincelles, elle fonçait sur la ville, semblable à une adorable sorcière montée sur une structure volante de cubes énormes.

Plus elle approchait, plus notre chute se précipitait.

Nous criâmes : « Norhala ! » de tous nos poumons.

Notre voix ne l'avait pas encore atteinte que les cubes qui la portaient venaient s'arrêter au-dessous de nous. En dépit des trente mètres qui nous séparaient encore de la jeune femme, je remarquai les éclairs que lançaient ses yeux et la colère terrible qui se lisait sur son visage.

Sans la moindre secousse, nous fûmes déposés à côté d'elle.

« Norhala... », commençai-je.

Puis je me tus. Ce n'était pas la Norhala que nous avions connue.

Disparue, sa sérénité surnaturelle. Nous avions devant nous une Norhala enfin éveillée, humaine.

Ses fins sourcils froncés, ses narines délicates légèrement dilatées, sa bouche aux courbes gracieuses serrée et décolorée, elle était tout entière l'expression humaine d'une colère divine.

Quelque chose l'avait éveillée, mais quoi ? Qu'était-il arrivé qui pût transformer l'afflux de sa conscience toute neuve en ce torrent furieux ? Un pressentiment m'envahit.

« Norhala, lui dis-je d'une voix tremblante, ceux que nous avons laissés derrière nous...

— Ils ont disparu ! » Sa voix d'or était devenue plus profonde, plus vibrante ; on y entendait battre un appel de combat. « Ils ont été... enlevés.

— Enlevés !...

— Oui, compléta la voix vibrante de colère. Par des *hommes* ! »

Drake n'avait pas pu comprendre ce que nous disions, mais il avait su interpréter l'expression de mon visage.

« Ruth ? demanda-t-il.

— Enlevée, répliquai-je, ainsi que son frère. Par les hommes de Cherkis.

— Cherkis ! répéta Norhala. Oui, Cherkis ! Et maintenant, lui et tout son peuple vont payer. Et ne craignez rien, car moi, Norhala, je reprendrai ce qui m'appartient.

« Malheur à toi, Cherkis, et à tous les tiens ! Car je suis éveillée, et je me rappelle. Malheur à toi, Cherkis, car l'heure de ta fin a sonné ! »

La jeune femme leva les bras vers le ciel et frappa d'un coup de talon notre monture de métal. Le cube frémit et fila comme une flèche. La ville s'amenuisa derrière nous, disparut. Nous volâmes au-dessus de la plaine. Par-dessus nos têtes, semblable à un étendard de soie et d'étincelles magiques, flottait la chevelure de Norhala.

Nous étions déjà très loin de la ville. Le cube ralentit. Norhala rejeta la tête en arrière, et de sa gorge exquise jaillit un appel impérieux et musical ; trois fois il retentit, pareil à un appel cosmique au massacre.

Le bloc gigantesque qui nous portait trembla et je crus sentir les pointes de mille flèches qui m'invitaient à une orgie de destruction.

Obéissant à l'ordre de la jeune femme déferlèrent vers nous des centaines de cubes, de sphères, de pyramides qui se mirent à nous suivre comme une vague de métal, sans cesse plus haute et qui, bientôt, nous surplomba, nous couvrit de son ombre.

Notre cube changea de direction et fila vers les montagnes. Une seconde plus tard, nous apercevions au loin une bulle de saphir : la maison de Norhala.

Le cœur battant, je vis trois poneys sellés lever la tête du coin de gazon qu'ils broutaient. L'espace d'un instant, ils restèrent à nous regarder, paralysés par la terreur, puis s'enfuirent en gémissant.

Nous étions devant la porte de Norhala. Les mains invisibles nous déposèrent sur le seuil. Et nous allions, Dick et moi, nous élancer à l'intérieur du même mouvement, lorsque Norhala nous barra le chemin de son bras blanc.

« Attendez, nous ordonna-t-elle. Sans moi, vous êtes en danger ici. Suivez-moi. »

Ses yeux où des étoiles dansaient à la pointe des vagues de la colère étaient fixés derrière nous.

« Ce n'est pas assez, l'entendîmes-nous murmurer. Pas assez pour ce que je veux accomplir. »

Nous nous retournâmes et suivîmes son regard : sur trente mètres de haut s'étalait un rideau invraisemblable qui recouvrait presque toute la largeur de la gorge ; il était fait de sphères qui tournoyaient sur elles-mêmes, formaient des bras auxquels venaient s'ajouter des rangées de pyramides, de grandes barres composées de cubes. Et tout cela vibrait d'ardeur et de désir.

« Pas assez ! » répéta Norhala.

De ses lèvres s'échappa un autre appel impérieux, arrogant. D'autres cubes vinrent, en cascades, s'ajouter aux autres, s'amoncelèrent en piliers qui tremblaient sur leur base et tournaient sur eux-mêmes. Puis une vingtaine de ces piliers filèrent vers la ville avec la vitesse d'un météore.

« Venez », nous dit Norhala en nous précédant à l'intérieur de sa demeure.

Nous nous hâtâmes de la suivre. Je trébuchai sur un corps cuirassé de cuir qui gisait sur le seuil. D'un air de mépris, Norhala l'enjamba. Nous nous retrouvions dans la salle où jaillissait la source. Une bonne douzaine d'hommes en armes y gisaient. « Ruth s'est bien défendue, pensai-je ; ceux qui l'ont emmenée, ainsi que son frère, l'ont payé cher. »

Un éclair violet attira mon regard. Près du bassin resplendissaient deux étoiles immenses qui encadraient la forme suppliante de Yuruk.

La tête sur ses genoux, le visage caché dans ses bras croisés, l'eunuque attendait.

« Yuruk ! » appela Norhala d'une voix impitoyable.

D'un geste lent, plein de terreur, l'eunuque releva la tête.

« Déesse ! murmura-t-il. Déesse ! Aie pitié !

— Je l'ai épargné, poursuivit la jeune femme, pour que vous ayez la satisfaction de le tuer vous-même. C'est lui qui a amené ici ceux qui ont emmené la jeune fille qui était à moi et celui qu'elle aimait. Tuez-

le ! »

Drake devina ce qu'elle disait, sortit son revolver de sa gaine. Yuruk vit le geste, hurla et se recroquevilla sur lui-même. Norhala eut un rire doux et impitoyable. Drake rentra son arme et se tourna vers moi.

« Je ne peux pas, me dit-il ; je ne peux pas faire ça.

— Maîtres ! gémit l'eunuque qui rampait vers nous à genoux. Je ne voulais rien faire de mal. Ce que j'ai fait, c'est par amour pour la déesse. Depuis des années, je la sers. J'ai servi sa mère avant elle.

« Je pensais que, une fois la jeune fille et son frère partis, vous les suivriez et que je serais de nouveau seul avec la déesse. Cherkis ne leur fera pas de mal ; il vous accueillera et vous rendra la jeune fille en échange des arts nouveaux que vous pourrez lui enseigner.

« Pitié, maîtres ! Demandez à la déesse d'avoir pitié ! »

Les deux lacs d'ébène de ses yeux s'étaient éclaircis et, sous l'effet de la terreur, les marques de la vieillesse s'étaient effacées de son visage. Son visage, d'une jeunesse terrifiante, nous suppliait.

« Qu'attendez-vous ? nous demanda Norhala. Le temps presse ; nous devrions être déjà en route.

— Norhala, répliquai-je, nous ne pouvons le tuer. Quand nous tuons c'est dans un combat loyal. La jeune fille et son frère ont disparu. Ce n'est pas la mort de Yuruk qui les ramènera parmi nous. Le punir oui, mais non le tuer. »

Une ombre de perplexité obscurcit un instant son regard.

« À votre aise, finit-elle par répondre d'un ton sarcastique. Je ne vous comprends pas. Mais Yuruk m'a désobéi. Peu m'importe ce que vous décidez ; ce qui compte, c'est ce que *je* choisis de faire. »

Désignant du doigt les cadavres, elle ajouta d'une voix froide :

« Yuruk, ramasse-les et empile-les. »

L'eunuque se leva, s'éloigna d'un air craintif des deux étoiles qui le gardaient, puis tira les corps l'un après l'autre au centre de la chambre et les empila. L'un d'entre eux n'était pas mort. Les doigts de l'eunuque, semblables à des griffes, enserrèrent la gorge du mourant et lui brisèrent le cou. Puis il jeta le corps sur la pile désormais complète.

« Monte », lui ordonna Norhala.

Yuruk se jeta à ses pieds en gémissant, en implorant. La jeune femme dirigea vers l'une des étoiles un regard qui était un ordre. L'étoile glissa en avant ; le corps de l'eunuque parut faire un petit saut en l'air et se retrouva sur la pile de cadavres.

Norhala leva les mains. Des deux étoiles jaillirent des flammes bleues qui allèrent se déverser sur Yuruk et sur la pile de corps. La pile parut s'animer d'un mouvement effrayant ; les corps se raidirent, comme pour essayer de se relever. Des étoiles jaillissaient éclair sur

éclair ; la pièce était remplie d'un fracas de tonnerre. Les corps brûlèrent, tombèrent en cendres. Un peu de fumée s'éleva, nauséabonde, que les flammes parurent dévorer.

Et, à l'endroit où s'étaient empilés les cadavres et Yuruk, il ne resta plus qu'un petit nuage où tournoyait tristement une pincée de poussière grise. Un coup de vent la fit disparaître par la porte. Les étoiles avaient assisté impassibles au sacrifice ! Norhala semblait ne pas se rendre compte de l'horreur qui nous paralysait.

« Écoutez, nous dit-elle ; vous aimez la jeune fille, tous les deux. Ce que vous venez de voir n'est rien en comparaison de ce qui suivra. »

Ses yeux lancèrent des éclairs.

« J'honore la jeune fille, ajouta-t-elle, pour la bataille qu'elle a livrée ; bien que je n'arrive pas à comprendre comment elle a pu tuer un si grand nombre d'hommes forts et armés. Mon cœur est à elle. Et lorsque je la ramènerai, elle ne sera plus mon jouet, mais ma sœur. Et il en sera de vous selon ce qu'elle en décidera. Et malheur à ceux qui l'ont emmenée ! »

Elle se tut, comme pour écouter. Du dehors nous parvenait une tempête sans cesse plus violente de plaintes insistantes.

« Mais j'ai une vengeance plus ancienne à accomplir, reprit la voix d'or. J'ai longtemps oublié, et j'en ai honte, toute haine, tout désir, toute cruauté. J'ai tout oublié pour la grande harmonie. Sans vous, je ne me serais jamais réveillée, peut-être. Mais, maintenant, j'ai les yeux ouverts et je me venge. Quand tout sera terminé, je retournerai à la grande paix.

« Écoutez, tous les deux. Ceux que je m'apprête à tuer sont mauvais ; mauvaises leurs femmes. Il en est ainsi depuis... depuis des siècles. Et leurs enfants, en grandissant, apprennent à leur ressembler, ou meurent, le cœur brisé. Tout cela, ma mère me l'a dit il y a longtemps. » De nouveau, elle s'arrêta et parut rêver un instant avant de reprendre :

« Mon père gouvernait Ruzark. Lui et ma mère étaient bons et doux ; c'étaient leurs ancêtres qui avaient bâti Ruzark lorsqu'ils avaient fui devant Iskander.

« Et, d'une famille noble, naquit Cherkis ; un être mauvais, avide de pouvoir. Par une nuit de terreur, il tomba sur ceux qui étaient fidèles à mon père et les tua.

Mon père eut à peine le temps de fuir la ville avec ma mère, qu'il venait d'épouser, et un petit nombre de ses partisans.

« Le hasard les conduisit jusqu'ici et les mit entre les mains de ceux qui, maintenant, sont les miens. Puis ma mère qui était très belle parut devant celui qui règne sur nous tous ; elle trouva grâce à ses

yeux, et il fit construire pour elle la maison où nous sommes.

« Et, au bout d'un certain temps, je naquis. Mais pas dans cette maison ; non, dans un endroit secret, plein de lumière, où naissent tous ceux de mon peuple.

« Ma mère me montra Ruzark, un jour, lorsque j'étais enfant ; elle et mon père m'emportèrent à travers la forêt et par le passage secret. J'ai vu Ruzark ; c'est une grande ville, très peuplée, mais aussi le creuset du mal et de la cruauté.

« Mon père et ma mère n'étaient pas comme moi. Leurs semblables leur manquaient et ils rêvaient sans cesse de reprendre leur place parmi eux. Un jour vint où mon père, poussé par la nostalgie, s'aventura jusqu'à Ruzark et tenta de réunir des partisans qui l'aideraient à reconquérir sa place.

« Cherkis le captura, puis attendit, sachant bien que ma mère irait rejoindre mon père ; ce qui finit par arriver : elle me laissa ici à la garde de Yuruk et partit avec ceux qui restaient des nôtres à la recherche de son mari.

« Et Cherkis captura ma mère.

« Mon père fut écorché vivant, puis crucifié. Sa peau fut clouée sur la porte de la ville. Et, quand Cherkis eut assez joué avec ma mère, il l'abandonna à ses soldats. Il extermina tous les partisans de mon père ; tous, sauf un qui parvint à lui échapper et revint me raconter, à moi qui n'étais alors qu'une toute petite fille, ce qui s'était passé. Il me fit promettre de les venger tous, puis il mourut. Les années passèrent, et j'oubliai, car je ne suis pas semblable à mon père et à ma mère.

« Malheur à moi, d'avoir pu oublier. Mais maintenant sonne l'heure de la vengeance de Norhala. Norhala les écrasera tous, Cherkis, sa ville et tout ce qu'elle contient. »

Tout en l'écoutant, je me demandais pourquoi Yuruk m'avait menti : le Disque n'avait pas tué la mère de Norhala, bien sûr ! Non, Yuruk avait menti pour pouvoir se servir de la terreur qu'il faisait naître en nous, pour nous chasser plus facilement.

Dehors, les appels montaient en un crescendo soutenu. Une des grandes étoiles se dirigea vers la porte et sortit.

« Suivez-moi », ordonna Norhala.

Nous sortîmes derrière elle, la deuxième étoile fermant la marche. Et, pendant quelques secondes, nous nous figeâmes sur le seuil : devant nous se dressait un monstre, une sorte de sphinx colossal, sans tête, fait d'une masse complexe de cubes, de pyramides, de sphères qui constituaient ce corps prodigieux et ses pattes énormes.

« Salut ! cria Norhala. Salut, mon armée ! »

Le monstre parut faire un pas vers nous ; de sa poitrine jaillit une sorte de trompe faite de cubes et de sphères qui nous enleva et nous

déposa sur le dos de la bête d'acier. Je chancelai, puis me retrouvai sur une petite plate-forme scintillante d'yeux, à la droite de Norhala ; à sa gauche se trouvait Dick.

Je sentis monter dans le monstre une vibration d'impatience. Je tournai la tête : la queue du dragon s'étendait à deux kilomètres derrière nous ; son dos était tout entier hérissé d'aiguilles, de tentacules, de crêtes. Et l'immense queue fouettait l'air sans arrêt.

« En avant ! » cria Norhala. De sa gorge sortit un chant puissant et harmonieux où passait pourtant l'écho de massacres sans nombre.

L'énorme masse se souleva. Nous nous trouvâmes à deux cents mètres au-dessus du sol ; une patte gigantesque enjamba la maison de Norhala ; dix autres la suivirent.

Au-dessus de nos têtes, l'aube venait de poindre. Nous partîmes tout droit vers la ligne de falaises derrière lesquelles se trouvaient la ville de Cherkis, Ruth et Ventnor.

24. Ruszark

La bête colossale avançait de façon unie, soulevant régulièrement les colonnes de ses pattes qui s'articulaient en mille jointures. Chacun de ses pieds retombait avec la précision mécanique d'une machine à tamponner.

Sous leur poids, les arbres s'écrasaient comme de l'herbe. Derrière nous s'inscrivaient en noir sur le vert de la forêt les traces de notre passage, semblables à la grande empreinte que nous avions observée dans la vallée des pavots bleus. Le vent sifflait à nos oreilles. Il faisait de plus en plus clair. Les falaises se rapprochaient. Les arbres s'abattaient les uns après les autres et le bruit de leurs troncs écrasés se mêlait au chant de guerre de Norhala et aux battements violents de mon cœur.

Un tunnel perçait la falaise ; c'est vers lui que nous nous dirigeâmes. La crête du monstre s'abaissa, ses pattes parurent raccourcir. Nous descendîmes vers le sol. Le monstre se transforma en un immense lézard au cou interminable et dont la tête était à plusieurs centaines de mètres en avant de nous.

Nous chevauchions maintenant un serpent de métal bleu et scintillant : le coursier de Norhala s'apprêtait à foncer dans le tunnel.

Nous nous y engageâmes, puis, de là, passâmes dans une gorge plus large qui franchissait des à-pics vertigineux ; au bout de quelque temps, le passage se resserra de nouveau. Le dragon de métal que nous chevauchions s'arrêta ; son cou se sectionna au-dessus de l'endroit où nous étions placés et, sur la section, vinrent s'articuler des milliers de cubes, de sphères, de pyramides ; son cou devint un énorme pilier dont se dégagèrent des bras, chacun terminé par une sphère. Les bras parurent se raidir et, tout à coup, les sphères qui les terminaient se mirent à tourner à toute vitesse. Je m'aperçus à ce moment que chaque sphère était armée d'un certain nombre de pyramides qui venaient de s'ouvrir en étoiles : la paroi de rocs fut illuminée par un flot de lumière violette. Les étoiles se mirent à tourner à leur tour, déversant des torrents d'étincelles...

La paroi se fendit, puis s'effondra dans un nuage de poussière. Le passage s'élargissait à vue d'œil. Et, en même temps, le dragon avançait. Dans ce vacarme infernal, dans ce monstrueux feu d'artifice, nous poursuivîmes notre route, aveugles, sourds, pendant un temps qui me parut interminable.

Une clameur semblable à celle d'un volcan retentit. La muraille de rochers vacilla, s'effondra, et nous nous retrouvâmes au grand jour.

Les étoiles se refermèrent, reprenant leur forme primitive de

pyramides ; chacun des êtres de métal, grand ou petit, reprit sa place dans la structure du dragon dont le cou se ressouda. Nous repartîmes, escaladant la barrière de granit apparemment abrupte qui semblait trembler de souffrance. Nous arrivâmes au sommet et, à moins de sept kilomètres devant nous, apparut la ville de Cherkis, Ruzark. On aurait cru se trouver devant une ville de l'Antiquité ressuscitée par miracle d'entre les pages de l'histoire de la Perse.

Construite sur une hauteur, Ruzark était située dans une vallée assez étroite au fond plat. J'aperçus, au loin, le scintillement d'un ruisseau paresseux. La vallée était enfermée par un cercle de falaises à pic.

Nous avançâmes lentement.

Presque carrée, la ville était protégée par une double rangée de murs de pierres taillées. Le premier était haut de trente mètres, orné de tours de garde, de parapets, et percé de barrières. Trois cents mètres plus loin environ s'élevait la seconde ligne de fortifications.

La ville elle-même devait avoir une superficie de vingt-cinq kilomètres carrés ; elle montait à l'assaut de la colline par une succession de terrasses larges. C'était une belle ville, ornée de jardins en fleurs et de verdure de toutes sortes. Entre les maisons de granit aux toits rouges et jaunes s'élevaient des clochetons et des tours. Au sommet de la colline, on pouvait apercevoir une grande place entourée de bâtiments imposants, aux murs de marbre blanc, aux toits dorés. Sans doute des temples et des palais.

Vers la ville se précipitaient des centaines de petits personnages qui quittaient leurs champs et parmi lesquels on pouvait reconnaître des cavaliers en armes dont les cottes de mailles scintillaient au soleil. Tous semblaient courir vers la protection que leur offrait l'enceinte de la ville.

Nous nous rapprochâmes ; nous pouvions entendre maintenant l'écho lointain des gongs, des tambours et les gémissements aigus des flûtes. Les murs se garnissaient de nuées de soldats dont les armures, les casques et les javelots étincelaient dans la lumière.

« Ruzark ! murmura Norhala dans un souffle, les yeux agrandis, avec sur ses lèvres rouges un sourire cruel. Me voici devant tes portes, et jamais je n'ai éprouvé pareille joie ! »

La chevelure de flamme de la jeune femme claquait comme un drapeau dans la tempête. Norhala s'appuya sur moi, et je frissonnai à son contact.

Le dragon se remit à frémir et notre avance s'accéléra. La clameur des tambours, des gongs et des flûtes se fit plus forte. À mesure que nous approchions des murs, nous distinguions mieux la foule qui s'y était massée. Nous étions sur les talons des derniers fuyards qui couraient

vers la ville. Le dragon ralentit. Au moment où les petits hommes approchaient des portes, nous entendîmes celles-ci se refermer avec un claquement sonore. Affolés, ceux qui étaient dehors se mirent à frapper les battants de leurs poings, se collèrent contre la base des murailles, s'y tapirent ou les longèrent dans l'espoir de découvrir un trou où se cacher.

Le dragon avança et, en même temps, diminua de hauteur, puis il s'arrêta à trente mètres du mur extérieur. Nous ne le dominions pas de plus de quinze mètres. Derrière les créneaux étaient postées des compagnies d'archers prêts à tirer, des centaines d'hommes équipés de provisions de javelines. À intervalles réguliers étaient disposées de puissantes machines de guerre, faites de bois et de métal, auprès desquelles attendaient des piles de rocs arrondis : je reconnus des catapultes ; chacune était entourée d'un essaim de soldats qui mettaient en place les grosses pierres et tendaient les cordes épaisses qui, une fois libérées, lanceraient les projectiles.

Entre les deux murs galopèrent des escadrons de cavaliers ; et, sur le mur intérieur, d'autres soldats se préparaient activement à défendre la ville.

La ville elle-même bouillonnait ; il s'en élevait un bourdonnement monstrueux qui faisait penser à quelque abeille gigantesque et furieuse.

On entendit retentir les trompettes ; et nous vîmes bondir sur le mur extérieur un homme entièrement revêtu d'une armure pourpre étincelante. Sous le casque, qui rappelait un peu celui des croisés, on pouvait apercevoir un visage pâle et cruel qui dirigeait sur nous un regard noir, sauvage, d'où était absente la moindre trace de peur.

Sans doute ces gens-là étaient-ils, comme nous l'avait dit Norhala, pervers et impitoyables ; mais ce n'étaient certes pas des lâches !

L'homme à l'armure pourpre leva une main.

« Qui êtes-vous ? cria-t-il, vous qui venez à travers les rochers vous attaquer à Ruszark ? Sommes-nous en guerre avec vous ?

— Je suis, lui répliqua Norhala sur le même ton, à la recherche d'un homme et d'une jeune fille que vous m'avez pris, voleurs !

— Cherchez-les ailleurs, répondit l'homme en rouge. Ils ne sont pas ici. Partez sans perdre de temps, sinon je lâche mes troupes sur vous et vous n'aurez plus l'occasion de repartir. »

Norhala éclata d'un rire moqueur qui alla cingler l'étranger dont les yeux noirs se firent plus féroces, et plus cruel le visage livide.

« Tu parles beaucoup, petit homme, s'exclama la jeune femme. Comment t'appelle-t-on ?

— On m'appelle Kulun, cria l'homme en rouge, Kulun, fils du puissant Cherkis et capitaine de ses armées. Kulun qui jettera votre peau à tous les trois sous les sabots de juments, et vos corps écorchés

aux corbeaux, pour leur faire peur ! Cette réponse te satisfait-elle ? »

Le rire de Norhala s'éteignit ; ses yeux se posèrent sur l'homme avec une expression de joie infernale, tandis que la jeune femme murmurait :

« Le fils de Cherkis ! Il a un fils... » En face d'elle, le visage cruel avait l'air de se moquer ; visiblement, l'homme était persuadé que Norhala avait peur. Son illusion ne dura guère.

« Écoute-moi bien, Kulun, cria la jeune femme. Je suis Norhala, fille d'une autre Norhala et de Rustum, que Cherkis tortura et assassina. Va maintenant, menteur, fils de chien, va dire à ton père que moi, Norhala, suis aux portes de sa ville. Et ramène avec toi la jeune fille et son frère. Va ! »

25. Cherkis

Un étonnement stupide se peignit sur le visage de Kulun ; quittant le parapet, il se laissa tomber au milieu de ses hommes et l'on entendit résonner un violent coup de trompette. Du haut des fortifications vola une grêle de flèches et de javelines. Les catapultes parurent faire un bond en avant et se mirent à faire pleuvoir des boulets. Je ne pus m'empêcher de frémir devant la violence mortelle de cet assaut.

J'entendis le rire argentin de Norhala : avant d'arriver jusqu'à nous, flèches, boulets et javelines s'arrêtaient, comme saisis par les myriades de petites mains du dragon, et tombaient sur le sol.

Du dragon surgit un bras gigantesque, terminé par un marteau fait de cubes. Le marteau alla frapper la partie du mur derrière laquelle avait disparu l'armure pourpre de Kulun. Sous le coup, les pierres s'effondrèrent et, avec elles, les soldats qui furent ensevelis sous les décombres.

Une brèche de trente mètres s'ouvrit dans les fortifications. Le marteau frappa une seconde fois, agrandissant la brèche, puis se retira ; et, sur toute la longueur du dragon apparurent d'autres bras menaçants, semblables au premier.

Un cri de panique s'éleva des remparts. La grêle de flèches cessa brusquement ; les catapultes s'immobilisèrent ; et un silence terrifié tomba sur la scène.

De nouveau, Kulun avança, les bras en l'air, toute sa morgue disparue.

« Négocions ! cria-t-il. Négocions, Norhala : si nous vous rendons la jeune fille et son frère, consentez-vous à vous retirer ? »

— Va les chercher, répondit-elle. Et va dire à Cherkis que je lui ordonne de revenir avec toi. »

Kulun parut hésiter un instant. Les bras menaçants du dragon se soulevèrent, prêts à frapper.

« Je pars, s'écria Kulun, transmettre votre ordre. »

Il fit un saut en arrière ; son armure rouge scintilla et il disparut à l'intérieur d'une tourelle qui devait contenir un escalier. Nous commençâmes à attendre.

J'aperçus un mouvement de l'autre côté de la ville ; de petites troupes d'hommes à cheval, des charrettes tirées par des poneys fuyaient la ville par les portes diamétralement opposées à celle devant laquelle nous nous trouvions.

Norhala les vit, elle aussi. Obéissant à son ordre muet, une masse d'objets de métal se sépara du dragon et, en tourbillonnant, constitua douze obélisques ; une seconde plus tard, la troupe d'obélisques

s'alignait au loin et ramenait les fugitifs au bercail. Sans les toucher, sans les menacer, elles se contentèrent de les encercler et de les repousser en arrière comme des chiens de bergers ramenant des troupeaux affolés dans le bon chemin. Les fuyards revinrent sur leurs pas à toutes jambes.

Des terrasses et des murs montèrent des cris aigus de terreur et des gémissements. Au loin, les obélisques se rejoignirent et se fondirent en une seule colonne épaisse qui s'immobilisa et se mit à surveiller les portes.

Il se fit un mouvement sur le mur ; les épées jaillirent de leurs fourreaux et le soleil étincela sur leurs lames nues et sur les javelots. On vit apparaître deux litières fermées par des rideaux et entourées d'une triple rangée de soldats conduits par Kulun.

Les porteurs s'arrêtèrent et déposèrent les litières avec précaution sur la plate-forme déchiquetée. L'un d'eux s'approcha de la première litière et en ouvrit les rideaux.

Ruth en sortit, puis Ventnor.

« Martin ! » m'écriai-je malgré moi, tandis qu'en même temps Drake appelait Ruth. Ventnor leva la main pour nous saluer ; j'eus l'impression qu'il souriait.

Les cubes sur lesquels nous nous trouvions firent un bond en avant et allèrent s'arrêter à moins de trente mètres de nos amis. Immédiatement, les gardes levèrent leurs épées qu'ils dirigèrent d'un geste menaçant vers leurs deux prisonniers.

Je pouvais voir, maintenant, que Ruth ne portait plus les mêmes vêtements qu'au moment de notre départ. Elle était habillée d'une tunique courte qui descendait à peine jusqu'à ses genoux et laissait ses épaules nues ; ses boucles brunes étaient défaits et emmêlés. Et la colère qu'on lisait sur son visage ne le cédait en rien à celle qu'exprimait le visage de Norhala. Quant à Ventnor, son front portait une marque sanglante sur toute sa largeur.

On vit frissonner les rideaux de la première litière. La seconde fut emportée, les archers reculèrent et, à leur place, vinrent se ranger douze archers qui entourèrent les deux prisonniers et mirent le genou en terre, prêts à tirer.

De la litière sortit un géant. Il devait mesurer plus de deux mètres. Ses épaules larges, sa poitrine énorme et son ventre rebondi étaient recouverts d'un manteau violet scintillant de pierreries ; sur ses épais cheveux gris brillait une couronne incrustée de pierres précieuses.

Kulun à son côté, il avança au bord de la brèche que le dragon avait ouverte dans le mur, examina d'un regard imperturbable les bras de métal qui continuaient à menacer les remparts de la ville, puis se mit à nous observer en silence.

« Cherkis ! » murmura Norhala, et je sentis son corps frissonner

des pieds à la tête.

La tentation de tuer me vint, à regarder l'homme que nous avions devant nous. Son visage était celui du Mal lui-même, de la cruauté la plus froide et de la bestialité. Les yeux noirs étaient deux fentes minces enfoncées dans des replis de graisse ; les mâchoires lourdes pendaient en bajoues qui entraînaient les coins de la bouche épaisse et brutale, et lui donnaient un rictus permanent.

Un éclair de sensualité jaillit des yeux de Cherkis au moment où son regard se posa sur Norhala.

Mais, malgré tout, on le sentait puissant, animé par l'esprit du Mal, mais indomptable. Tel était Cherkis, descendant peut-être de Xerxès qui, trois mille ans plus tôt, avait régné sur un univers.

Ce fut Norhala qui rompit le silence.

« Salut, Cherkis ! s'exclama-t-elle. J'ai à peine frappé à ta porte, et te voici qui te précipites pour m'accueillir. Salut, porc répugnant, venin de vipère, larve immonde. »

Cherkis parut ne pas entendre les insultes.

« Nous allons négocier, Norhala, répliqua-t-il avec calme, d'une voix profonde et sinistre.

— Négocier ? Et avec quoi, Cherkis ? Depuis quand le rat négocie-t-il avec la tigresse ? »

Il secoua la tête.

« J'ai ces deux-ci, fit-il observer en montrant Ruth et son frère. Tu peux nous tuer, moi et les miens. Mais, avant que tu n'aies fait un geste, mes archers auront percé le cœur de la jeune fille et de son frère. »

Norhala le regarda ; elle ne souriait plus.

« Il y a longtemps, Cherkis, répondit-elle lentement, tu as assassiné deux êtres qui m'étaient chers. C'est pour cette raison que je suis venue.

— Je le sais, reprit Cherkis en hochant gravement la tête. Mais cela n'a rien à voir, Norhala. Ce dont tu parles est de l'histoire ancienne, et depuis, j'ai beaucoup appris. Toi aussi, je t'aurais assassinée si j'avais su où te trouver. Mais, aujourd'hui, j'agirais autrement. Je regrette que ceux que tu aimais aient péri de la sorte ; crois-moi, je le regrette sincèrement. »

On sentait sous ses paroles un sarcasme étrange. Voulait-il dire qu'il avait appris l'art de tortures plus raffinées ? Norhala parut interpréter autrement le discours de Cherkis ; en fait, elle paraissait moins courroucée et curieuse de ce qui allait suivre.

« Non, poursuivit la voix rauque calmement. Tout cela n'a plus d'importance désormais. Tu veux ce jeune homme et sa sœur. Ils sont en mon pouvoir. Menace-moi le moins du monde, et ils meurent tous

les deux. Et, dans ce cas, je gagne contre toi, car je te prive à jamais de ce que tu désires. Quoi qu'il arrive, Norhala, le vainqueur, c'est moi ; même si tu me tues. Voilà ce qui compte maintenant, Norhala. »

Une expression fugitive de doute passa sur le visage de Norhala, et je surpris une lueur de triomphe dans les yeux de Cherkis.

« Que proposes-tu ? » demanda Norhala d'une voix hésitante. Mon cœur se serra à la sentir si peu sûre d'elle-même.

« Si tu acceptes de repartir sans endommager davantage mes murailles, si tu promets de repartir dès que je t'aurai rendu tes deux amis et de ne plus jamais revenir, je te les rendrai. Si tu refuses, ils mourront.

— Mais quelles garanties demandes-tu ? Tes dieux ne sont pas mes dieux, Cherkis, aussi ne peux-tu pas me demander de jurer par eux. En fait, moi, Norhala, je n'ai pas de dieux. Qu'est-ce qui m'empêche d'accepter le marché que tu me proposes et de détruire ta ville dès que la jeune fille et son frère seront en ma possession ? C'est bien ce que tu ferais, vieux renard !

— Norhala, répondit Cherkis ; je ne te demande rien de plus que ta parole. Je connais la famille dont tu descends. Tes ancêtres n'ont jamais violé leurs promesses. Entre toi et moi, ta parole suffit, ô fille de rois, princesse royale ! »

Il y avait dans la voix une nuance qui, sans aller jusqu'à l'obséquiosité, montrait bien que Cherkis entendait traiter Norhala en égale. Le visage de la jeune femme prit une expression beaucoup moins hostile. Et je fus bien obligé de rendre hommage à l'intelligence de ce tyran grossier : sa tactique ne manquait pas de subtilité ; il avait su choisir le seul argument qui lui permît de s'assurer que Norhala l'écouterait, et de temporiser. Se laisserait-elle prendre à sa ruse ?

« N'est-ce pas la vérité ? poursuivit-il.

— C'est vrai, répondit fièrement Norhala, bien qu'on puisse s'étonner que toi, Cherkis, dont les promesses ont la consistance du vent, trouves nécessaire de parler d'honneur.

— J'ai bien changé, princesse, et j'ai beaucoup appris. Celui qui te parle n'est plus l'homme qu'on t'avait, à juste titre, appris à haïr.

— Il se peut que tu sois sincère. Tu es certainement différent de ce que j'avais imaginé. (Elle paraissait plus qu'à demi convaincue.) Tu as vu juste du moins en ceci que *si* je promets, en effet, je partirai et ne te ferai plus de mal.

— Et pourquoi partir, princesse ? demanda-t-il tranquillement. Princesse ? Non, reine ! N'appartenons-nous pas au même peuple, toi et moi ? Ne sommes-nous pas de la même race ? Joins ta puissance à la nôtre. J'ignore ce que peut être la machine de guerre qui te porte. Mais je sais que, si nous nous unissons, nous pourrions tous deux aller

conquérir le monde. Tu apprendras à mon peuple comment on construit ces machines, Norhala, et tu épouseras mon fils. Aussi longtemps que je vivrai, tu régneras avec moi. Et, à ma mort, tu régneras avec Kulun.

« Oublions le passé, ô reine ! Viens à nous avec ta puissance et ta beauté ; apporte-nous ta science et ta force. Viens régner sur le monde ! »

Il se tut. Sur les fortifications, sur la ville tout entière tomba un grand silence plein d'espérance.

Un cri jaillit :

« Non, Norhala, disait Ruth. Ne lui fais pas confiance !

C'est un piège qu'il te tend. Il m'a humiliée, torturée... »

Cherkis se retourna à demi ; j'eus le temps de voir tomber sur son visage une ombre infernale. Ventnor appuya sa main sur la bouche de sa sœur pour étouffer son cri.

« Ton fils, dit rapidement Norhala, ce qui fit se retourner le visage cruel de Cherkis qui se mit à dévorer des yeux la jeune femme. Ton fils, et la couronne, et l'empire du monde ! Tu m'offres tout cela ? ajouta-t-elle d'une voix ardente, tout cela à moi, Norhala ?

— Cela, et bien plus encore, s'exclama Cherkis dont le grand corps tremblait de désir. Si tel est ton désir, ô reine, moi, Cherkis, je t'abandonnerai le trône et irai m'asseoir à ta droite, prêt à obéir au moindre de tes ordres. »

Norhala l'observa un moment.

« Norhala, lui murmurai-je, n'acceptez pas. Il veut seulement découvrir vos secrets.

— Je voudrais voir mon futur époux, cria Norhala, pour toute réponse. Dis à ton fils d'avancer, Cherkis. »

Cherkis parut soulagé ; il échangea un coup d'œil furtif avec Kulun et, dans ce regard, je crus voir l'éclat d'un triomphe diabolique.

Je vis Ruth frémir dans les bras de son frère. Des remparts monta un immense cri de joie qui se propagea jusqu'aux terrasses du centre de la ville.

« Chargez-vous de Kulun, me chuchota Drake qui venait de tirer son revolver ; je me charge de Cherkis. Et visez bien. »

26. La vengeance de Norhala

Norhala nous arrêta d'un geste.

Kulun détacha son casque, l'enleva ; puis il avança et leva les bras vers Norhala.

« Un homme fort ! s'exclama-t-elle avec un accent approbateur. Salut, mon futur époux. Mais, attends un instant ; va te placer près de l'homme que j'étais venue chercher parmi les tiens. Je veux vous voir l'un près de l'autre. »

Le visage de Kulun s'assombrit. Mais Cherkis lui fit un sourire plein de sous-entendus et lui chuchota quelque chose. Avec mauvaise grâce, Kulun recula. Les archers abaissèrent leurs arcs et, sautant sur leurs pieds, s'écartèrent pour le laisser passer.

Aussi rapide que la langue du serpent, un tentacule terminé par une pyramide jaillit du dragon et, se glissant parmi les archers, alla enlever Ruth, Ventnor et Kulun.

Tout aussi rapidement, il revint déposer nos deux amis aux pieds de Norhala, puis se dressa vers le ciel, portant comme à bout de bras le fils de Cherkis.

Des murailles monta un long cri d'horreur ; Cherkis parut se dessécher sur place. On entendit retentir le rire cristallin et impitoyable de Norhala.

« Être stupide et gras ! s'exclama-t-elle. O Cherkis, chien immonde, ton intelligence s'en est donc allée avec les années ? »

« Espérais-tu me prendre, moi Norhala, à ton piège grossier ? Princesse ! Impératrice du monde ! Vieux renard, je t'ai battu à ton propre jeu ; quel gage as-tu maintenant à m'offrir ? »

La bouche ouverte, le regard fou, le tyran leva lentement les bras dans un geste suppliant.

« Tu veux que je te rende l'époux que tu m'offrais ? proposa Norhala, riant toujours. Eh bien, reprends-le ! »

Le tentacule de métal qui tenait Kulun alla s'abattre aux pieds de Cherkis et, du même geste, écrasa le fils du tyran comme il eût fait d'une grappe de raisin.

Avant même que les soldats eussent pu faire un pas, le tentacule se dressa au-dessus de Cherkis qui contemplait avec horreur ce qui avait été son fils. Le tentacule ne le frappa pas ; il se contenta de l'attirer jusqu'à lui, comme un aimant attire une épingle, et le laissa se balancer dans le vide, puis vint le déposer à deux mètres de nous.

Norhala avait cessé de rire. Elle plongea un regard sombre dans les yeux méchants de Cherkis.

« Ta dernière heure a sonné, murmura-t-elle, et aussi celle de tout

ce qui t'appartient. Mais le spectacle de cette fin ne te sera pas épargné. Tu verras tout, jusqu'à la dernière minute. »

Le tentacule lança en l'air le corps de Cherkis, le rattrapa et le coucha sur la base de la pyramide qui le terminait. Pendant un instant, le tyran lutta pour échapper à la force qui le retenait. Sans doute aurait-il voulu se jeter sur Norhala pour la tuer avant de mourir lui-même.

Mais il eut tôt fait de comprendre ce que sa tentative avait de futile, car il se redressa avec beaucoup de dignité et dirigea son regard vers sa ville. Là-bas régnait un silence impressionnant.

« La fin », murmura Norhala.

Le dragon de métal fut parcouru par un frisson rapide et abaissa tous ses bras en même temps. Sous les coups, les murs déjà ébranlés s'effondrèrent et, avec eux, tombèrent une nuée de soldats dans un nuage de poussière.

La brèche mesurait maintenant quinze cents mètres et permettait d'apercevoir la confusion, le chaos qui régnaient à l'intérieur de la ville. Et je pus constater une fois de plus que les hommes de Cherkis n'étaient pas des lâches : une grêle de flèches et de pierres vola jusqu'à nous ; mais en vain.

Puis, par les portes, se déversa un flot de cavaliers qui, brandissant leurs javelots et leurs masses d'armes, se précipitèrent sur le dragon de métal. Leur attaque servit à couvrir la fuite de cavaliers qui, éperonnant leurs poneys, allèrent chercher refuge de l'autre côté de la plaine, parmi les hauteurs : c'étaient les riches de la ville, hommes et femmes ; sur leurs pas se précipita une multitude, à pied, qui se répandit dans les champs.

Sous l'attaque des cavaliers, le dragon avait raccourci ses deux extrémités qui, élargies comme deux monstrueuses têtes de cobras, se disposèrent chacune en un demi-cercle. Les deux demi-cercles se rapprochèrent, se rejoignirent, enfermant les cavaliers dans une pince vivante.

Inutile, maintenant, pour les armées de Cherkis, d'essayer de fuir ou de se défendre ; elles étaient prises dans ce piège vivant qui peu à peu se refermait sur eux. Entre ces deux murs en mouvement commença le tumulte d'une panique épouvantable. Je fermai les yeux...

On entendit le hennissement affolé des chevaux, le hurlement des hommes ; puis, ce fut le silence.

Frissonnant, j'ouvris les yeux. À l'endroit où, deux secondes plus tôt, luttaient les cavaliers, s'étaient deux grands espaces circulaires, luisants, rouges de sang. Rien d'autre. Malade d'horreur, je détournai les yeux et vis onduler sur la plaine un serpent prodigieux fait de

sphères et de cubes incrustés de pyramides. Comme pour jouer, le serpent de métal encerclait les fuyards, les écrasait, puis les rejetait de côté, brisés, pulvérisés. Certains, dans leur désespoir, allaient au-devant du monstre ; d'autres s'agenouillaient devant lui dans l'espoir de le fléchir. L'immense serpent de métal continuait son œuvre inexorable.

Bientôt, il n'y eut plus de fugitifs dans la plaine. Alors le dragon qui nous portait grandit de trente mètres et laissa retomber tous ses bras sur la ville. En même temps, le corps du dragon se fendait de centaines de fissures d'où sortirent d'un seul coup des cubes, des sphères, des pyramides ; en un clin d'œil, toutes ces formes de métal se groupèrent et il y eut, à notre droite et à notre gauche, des vingtaines de guerriers géants et grotesques. Ils se dressaient sur six échasses immenses qui soutenaient au-dessus du sol leurs corps globuleux faits de sphères groupées d'où s'échappaient dix bras colossaux en forme de fléaux. Et, sur toute leur surface, brillaient, exultaient les yeux minuscules des hordes de métal.

Ils poussèrent un gémissement d'impatience auquel parut répondre notre dragon. Puis ils bondirent sur la ville.

L'enceinte intérieure s'effondra. Les guerriers de métal continuèrent à avancer, écrasant sous eux la pierre et la chair humaine.

Je vis, dans un éclair, les survivants de Ruszark fuir, affolés, vers les quartiers supérieurs de la ville, chercher refuge dans les temples, et s'entre-tuer dans leur fuite. On pouvait encore, à ce stade, admirer la grâce de la ville de Cherkis dont les jardins envoyaient jusqu'à nous leurs parfums mêlés. Mais les guerriers de métal poursuivaient leur tâche. Les murs tombaient, les maisons éclataient comme des coquilles d'œufs, ensevelissant sous leurs décombres les survivants qui luttait pour gagner les issues secrètes. Les guerriers de métal avançaient sur les ruines et nous les suivions.

Pas à pas, le monstre de métal dévorait la ville.

Je n'éprouvais plus ni colère ni pitié, mais seulement une sorte de jubilation qui hurlait en moi comme si j'eusse été un des éléments de ce cyclone destructeur. En moi s'insinuait l'idée vague, étrange, que ce à quoi j'assistais contenait une vérité que j'aurais dû reconnaître depuis longtemps. Je découvrais la laideur de ces formes vertes, asymétriques qu'on appelle des arbres, et le ridicule de ces petits êtres qui fuyaient en hurlant. Toutes ces tours, toutes ces maisons n'étaient rien d'autre que des difformités.

Il y avait là quelque chose de désordonné, de disgracieux qui devait disparaître, écrasé sous le poids du monstre de métal ; lui saurait faire renaître les harmonies du plan lisse, de la courbe parfaite,

de l'angle pur.

Une voix, au fond de moi, luttait cependant pour se faire entendre. Elle insistait, semblable aux palpitations rythmiques, sourdes, de la douleur, du désespoir. Elle frappait contre mon cœur, s'efforçait de réveiller ce que j'avais d'humain.

Je m'aperçus que cette voix, c'étaient les sanglots de Cherkis. Son visage épais s'était fripé, ses joues retombaient en plis désolés où l'on ne voyait plus trace de cruauté. Dans ses yeux, la malice avait été lavée par les larmes. Secoué de chagrin, il regardait disparaître son peuple et sa ville.

Impitoyable, Norhala ne le quittait pas du regard, comme si elle n'avait pas voulu perdre une miette du spectacle de ce désespoir.

Nous étions près d'atteindre le sommet de la colline. Entre nous et les grandes structures blanches qui couronnaient la ville se trouvaient des milliers d'êtres humains. Ils s'agenouillaient devant nous, nous suppliaient, se battaient entre eux, essayant de s'effacer dans la foule dont chacun était une parcelle. Ils tambourinaient aux portes fermées des sanctuaires, grimpaient aux piliers, se répandaient sur les toits dorés.

Il y eut un instant de chaos – un chaos dont nous étions le centre. Puis temples et palais se fendirent, s'effondrèrent. J'eus le temps d'apercevoir des bas-reliefs scintillants d'argent et d'or, l'éclat de pierres précieuses, le chatoiement de draperies somptueuses sous lesquelles se dissimulaient des hommes et des femmes.

Nous nous rapprochâmes, les écrasâmes.

Les sanglots de Cherkis se turent. Je vis sa tête retomber lourdement sur son épaule, ses yeux se fermer.

Les guerriers de métal se rejoignirent, se fondirent en un immense rouleau qui dévala la colline, nivelant, écrasant tout sur son passage. Au loin, le serpent de métal poursuivait son jeu sinistre parmi les derniers survivants qui s'étaient éparpillés dans la plaine et dans les champs.

Le dragon s'immobilisa. Pendant un long moment, Norhala considéra le corps affaissé de celui à qui elle venait d'infliger cette punition effroyable. Puis le bras de métal qui tenait Cherkis se mit à tourbillonner. Le tyran s'envola, et son manteau qui voltigeait autour de lui le fit ressembler à une grande chauve-souris bleue. Il alla s'abattre sur la place qui avait été l'orgueil, la couronne de sa ville ; son corps brisé fit une tache bleue dans ce spectacle désolé.

Très haut dans le ciel, nous vîmes apparaître un point noir qui très vite se mit à grossir : c'était le vautour.

« Je t'ai quand même laissé un morceau de viande », lui cria Norhala.

Dans un tourbillon de ses ailes d'ébène, l'oiseau de proie se laissa tomber près de la tache bleue et y enfonça son bec.

27. « Les tambours du destin »

Lentement nous redescendîmes cette colline désolée sur laquelle on ne voyait plus trace de vie humaine ni de verdure.

La tragédie effroyable qui venait de se dérouler avait absorbé toute mon attention. Je n'avais pas eu le temps de penser à mes compagnons. Mais, maintenant que je comprenais l'étendue de la destruction à laquelle je venais d'assister, c'est vers eux que je me tournais pour puiser en eux un peu de force. Une fois de plus, je m'étonnais vaguement de ce que la toilette de Ruth avait de sommaire et je me demandais quelle était l'origine de la ligne sanglante qui marquait le front de Ventnor.

« Martin, criai-je, que vous ont-ils fait ?

— C'est ainsi qu'ils m'ont réveillé, répliqua-t-il calmement. Je devrais sans doute leur en être reconnaissant, mais leurs intentions étaient rien moins qu'amicales.

— Ils l'ont torturé », intervint Ruth d'une voix tendue, amère. Elle parlait en persan, sans doute pour le bénéfice de Norhala, pensai-je sur le moment ; je ne devinai pas que la jeune fille pouvait avoir une raison plus profonde de s'exprimer dans la langue de Cherkis.

« Ils lui ont fait souffrir mille supplices jusqu'au moment où il est revenu à lui. Et moi, ajouta-t-elle en levant ses poings serrés, moi, ils m'ont dépouillée de mes vêtements comme une esclave. Ils m'ont promenée à travers la ville et le peuple s'est moqué de moi. Ils m'ont conduite devant ce porc que Norhala a puni, et ils m'ont déshabillée devant lui. Ils ont torturé mon frère sous mes yeux. Ils étaient mauvais, tous. Norhala, tu as bien fait de les exterminer ! »

Elle saisit les mains de la jeune femme et se serra contre elle. Norhala plongea dans les yeux de la jeune fille le regard de ses grands yeux gris où la colère faisait place à la sérénité.

« C'est fait, et bien fait, ma sœur, répondit-elle avec sa voix lointaine des premiers jours. Maintenant, toi et moi pourrons vivre ensemble, en paix. À moins qu'il n'existe, de par le monde, d'autres êtres que tu souhaites voir mourir ; dans ce cas, toi et moi irons avec nos légions les écraser comme j'ai écrasé ceux-ci. »

Mon cœur s'arrêta, car, dans les yeux de Ruth, montaient des ombres semblables à celles que je voyais dans les yeux de Norhala, et une paix inhumaine. Finalement, j'eus devant moi la sœur jumelle de Norhala.

Les bras blancs de la jeune femme se refermèrent sur la jeune fille ; les boucles brunes se mêlèrent aux tresses cuivrées.

« Petite sœur, murmura Norhala. Tu peux garder ces hommes auprès de toi aussi longtemps que tu le souhaiteras. Ou encore, si tu le préfères, je peux les renvoyer dans le monde d'où ils viennent. Mais toi et moi, petite sœur, vivrons ensemble, dans l'immensité, dans la paix. Veux-tu qu'il en soit ainsi ? »

Sans une hésitation, sans un regard pour nous – son frère, l'homme qui l'aimait, son vieil ami –, Ruth se blottit contre Norhala et appuya sa tête contre le sein virginal.

« Qu'il en soit ainsi ! murmura-t-elle. Je suis fatiguée, Norhala, fatiguée de l'humanité. »

Une tendresse extatique, surnaturelle apparut sur le visage émerveillé de la jeune femme qui, d'un air de défi, pressa avidement la jeune fille contre elle.

« Ruth ! » s'écria Drake en bondissant près d'elle.

La jeune fille ne s'en aperçut même pas. Drake fut immédiatement ramené en arrière par la force invisible.

« Attendez, lui conseilla Ventnor. Pour l'instant, tous vos efforts sont inutiles. »

Il y avait dans sa voix une nuance étrangement compréhensive, et une sympathie curieuse dans le regard patient et calme qu'il posait sur sa sœur et sur la femme exquise qui la retenait enlacée.

« Attendre ! s'exclama Dick Drake. Mais cette sorcière est en train de nous la prendre ! »

De nouveau, il se jeta en avant puis recula, comme repoussé par un bras invisible. Il retomba contre nous ; Ventnor s'efforça de le retenir. Et, tandis que Drake luttait pour se libérer, le dragon de métal s'arrêta et s'ouvrit pour engloutir les monstres d'acier qui avaient écrasé la ville.

Nous nous sentîmes soulevés ; entre nous et le groupe que formaient la femme et la jeune fille apparut une fissure qui s'élargit rapidement.

La faille nous séparait de Ruth aussi définitivement que si la jeune fille fût passée dans un autre monde ; seules nos voix pouvaient encore l'atteindre.

Ventnor, Drake et moi nous trouvions maintenant sur la plateforme d'une tour dont la réplique exacte se dressait à trente mètres de nous et qui portait Norhala et Ruth.

Le dragon se remit lentement en marche, et nous prîmes en silence le chemin du retour. Nous avions traversé le tunnel lorsque nous parvînt, de très loin, un bruit semblable à celui du battement assourdi de tambours innombrables. Le dragon de métal trembla ; le son s'éteignit. Le dragon reprit sa marche parmi les arbres.

Ventnor s'anima, prêt à parler ; je vis alors combien il avait

souffert : son visage était décharné, je serais tenté de dire désincarné, purifié non seulement par la souffrance, mais aussi par quelque révélation intérieure et secrète.

« Inutile, Drake, dit-il d'une voix absente. Tout est maintenant entre les mains des dieux. Les nôtres, ou des dieux de métal ? Je l'ignore.

« Mais je sais une chose : selon que nos dieux ou les leurs l'emporteront, nous reconquerrons Ruth ou alors nous la perdrons à jamais, mais cela n'aura plus d'importance.

— Que voulez-vous dire, Martin ? m'écriai-je.

— C'est la grande crise, répondit-il. Nous ne pouvons rien, Walter, rien. »

De nouveau, on entendit le roulement lointain.

« Les tambours, chuchota Ventnor. Les tambours du Destin. Qu'annoncent-ils ? Une seconde naissance de la Terre, et la disparition de l'Homme ? Ou, au contraire, la fin de... ceux-là ? »

Le roulement s'éteignit tandis que j'écoutais. On n'entendait plus que les craquements des arbres que le dragon écrasait dans sa marche. Norhala et Ruth étaient immobiles.

Tout à coup, les roulements éclatèrent de nouveau ; non plus étouffés, cette fois, mais semblables à un rugissement, pareils à un coup de tonnerre qui aurait éclaté à nos oreilles. Le roulement se fit plus fort ; sous nos pieds, le dragon se mit à vibrer au même rythme. Je vis Norhala se redresser brusquement et tendre l'oreille.

« Des tambours ? marmonna Drake. Des coups de canons, vous voulez dire. »

La canonnade s'intensifia encore. Le dragon s'arrêta. La tour qui portait Norhala et Ruth se pencha doucement et déposa les deux jeunes femmes à nos côtés.

Le dragon se scinda en deux parties. Devant nos yeux s'éleva une pyramide à peine moins haute que celle de Chéops, dans laquelle allèrent s'engouffrer des centaines de cubes. Puis la pyramide s'éloigna.

Norhala poussa un cri, un seul, semblable à un coup de trompette furieux. La pyramide s'arrêta dans sa course, hésita, parut prête à revenir vers nous. De nouveau retentit la canonnade, impérieuse comme un ordre. La pyramide repartit à toute allure.

Ses grands yeux gris agrandis par la stupéfaction, Norhala, l'espace d'un instant, parut hésiter. Puis, de ses lèvres rouges jaillit une tempête d'appels saccadés. Ce qui restait du dragon bondit en avant. La chevelure flamboyante de Norhala vola et crépita ; autour de son corps d'une blancheur de perle, autour de Ruth, commença à se former un halo scintillant.

J'aperçus au loin une étincelle saphir : la maison de Norhala. La pyramide n'en était plus très loin. Et l'idée me vint que cette forme métallique ne contenait ni sphère ni pyramide. En revanche, la portion du dragon qui nous portait ne contenait, en dehors des cubes tremblants qui constituaient la plate-forme sur laquelle nous nous trouvions, rien d'autre que des sphères et des tétraèdres.

L'étincelle saphir avait grossi ; nous étions en train de gagner du terrain sur la pyramide que nous tentions de rejoindre. Je la vis se transformer en un pilier prodigieux d'où surgirent des échasses monstrueuses : sur ces échasses, le pilier enjamba la maison de Norhala.

Le dôme bleu était devant nous. Nous nous sentîmes doucement soulevés, puis déposés sur le seuil. Ce qui restait du dragon de métal disparut dans les brumes, à la suite du pilier.

Je lus sur le visage de Norhala, à ce moment, une incertitude poignante.

« J'ai peur », murmura-t-elle.

Serrant plus fort Ruth contre elle, elle nous fit signe d'entrer et entra à son tour, suivie par trois des grandes sphères et deux pyramides.

Norhala s'en fut déposer Ruth sur une pile de tissus soyeux.

« J'ai peur pour toi, lui chuchota-t-elle tendrement, tandis que la jeune fille plongeait dans ses yeux un regard confiant. Tu ne peux pas encore traverser le feu comme moi, petite sœur. Repose-toi ici jusqu'à mon retour. Je te laisse ceux-ci pour te garder et t'obéir. »

Elle fit signe aux cinq formes métalliques qui allèrent se ranger autour de Ruth. Norhala déposa deux baisers sur les yeux bruns de la jeune fille.

« Dors jusqu'à ce que je revienne », murmura-t-elle. Puis elle sortit, sans un regard pour nous. J'entendis au-dehors un chœur assourdi l'accueillir ; puis le silence se reforma.

28. Ruth-Norhala

Pendant un long moment nous ne prononçâmes pas un mot dans la pénombre de la pièce. Chacun de nous s'absorbait dans ses pensées. Au loin, les roulements se poursuivaient sans interruption, noyés parfois par les détonations de milliers de pièces d'artillerie et par d'horribles fracas métalliques. Mais les roulements ne se taisaient pas.

Ruth dormait, sans rien entendre, la joue appuyée sur un bras ; les deux grandes pyramides se dressaient derrière elle ; une sphère était postée à sa tête, l'autre à ses pieds ; la troisième s'était placée entre la jeune fille et nous.

Passant près de la troisième sphère, Ventnor alla se pencher sur sa sœur. Ni les sphères ni les pyramides ne bougèrent ; elles se contentèrent de le surveiller tandis qu'il posait son oreille contre la poitrine de Ruth pour écouter battre son cœur, vérifiait son pouls. Enfin, il se redressa et nous fit un signe de tête pour nous rassurer.

Puis il vint nous rejoindre.

Une détonation monstrueuse fit trembler la maison bleue. Ruth s'agita ; ses sourcils se froncèrent, ses poings se serrèrent. La sphère qui se trouvait à son chevet glissa tour à tour vers chacune des deux autres, comme pour les consulter. Ruth gémit, son corps se souleva, se raidit ; ses yeux s'ouvrirent. Elle avait l'air de contempler, à travers nous, quelque vision terrifiante, mais elle semblait voir par les yeux de quelqu'un d'autre et souffrir de souffrances qui n'étaient pas les siennes.

Les trois sphères se rejoignirent. Sur le visage de Ventnor, je lus de la pitié et aussi un grand soulagement ; à ma grande surprise, l'angoisse de Ruth paraissait le rassurer.

« Elle voit par les yeux de Norhala, me chuchota-t-il ; elle éprouve ce qu'éprouve Norhala. Ça va mal, là-bas. Si seulement nous pouvions laisser Ruth ici, nous pourrions aller voir... »

Ruth bondit sur ses pieds ; sa gorge laissa échapper un appel qui aurait pu être celui de Norhala. Instantanément, les deux pyramides s'ouvrirent, se transformèrent en deux étoiles qui inondèrent la jeune fille de leur lumière violette ; les formes ovoïdes de leurs pointes brillaient d'un éclat menaçant.

Ruth nous adressa un regard courroucé ; les ovoïdes se firent plus brillants encore.

« Ruth », appela doucement Ventnor.

Une ombre vint adoucir l'éclat insoutenable des beaux yeux bruns ; quelque chose d'humain parut lutter au fond de ce regard, pour s'exprimer, remonter à la surface, puis disparut. Le jeune visage

prit une expression de désespoir total – le désespoir d’une âme qui, ayant refusé sa foi à ses semblables pour la donner à ce qu’elle avait cru être des anges, voit sa foi trahie.

Une fois encore, elle poussa son cri de colère. La sphère centrale glissa vers elle, la souleva, glissa vers la porte.

« Ruth ! » cria Drake avec, dans sa voix, un désespoir égal à celui qui se lisait sur le visage de la jeune fille ; et il bondit en avant de la sphère pour lui barrer le passage.

L’espace d’une seconde, la sphère s’immobilisa et, pendant cet instant, l’âme de la jeune fille se réveilla.

« Non ! cria-t-elle, non ! »

Ses lèvres pâles laissèrent échapper un appel sauvage, incertain. Les étoiles menaçantes se refermèrent ; les trois sphères pivotèrent sur elles-mêmes, comme étonnées. Celle qui portait Ruth la déposa doucement sur le sol. Pendant un instant, sphères et pyramides dansèrent devant la jeune fille, puis toutes cinq filèrent par la porte.

Ruth chancela en sanglotant. Comme malgré elle, elle courut vers la sortie et s’enfuit. Nous bondîmes derrière elle. Nous la vîmes, très loin en avant, filer vers la fosse. Nous la suivîmes à toutes jambes. La maison de saphir disparut derrière nous. Nous approchions du rideau de brumes lumineuses lorsque Drake, dans un dernier effort, la rejoignit et la saisit. Tous deux roulèrent sur le sol uni de la route. En silence, Ruth lutta pour se libérer, à coups de dents et à coups de griffes.

« Vite ! me murmura Ventnor dans un souffle, coupez ma manche. »

Sans poser de question, je sortis mon couteau, coupai sa manche au niveau de l’épaule. Il me l’arracha, s’agenouilla près de la tête de sa sœur, enfonça une partie du tissu dans la bouche de la jeune fille, puis attacha le reste de façon à maintenir le bâillon en place.

« Tenez-la », murmura-t-il à Drake ; puis il se releva, laissant échapper un sanglot de soulagement, tandis que les yeux de Ruth dirigeaient vers lui un regard chargé de haine.

« Coupez l’autre manche », m’ordonna-t-il.

Quand j’eus obéi, il se pencha de nouveau sur sa sœur, l’immobilisa au sol en appuyant l’un de ses genoux contre sa gorge, la retourna, et lui attacha les mains derrière le dos. La jeune fille cessa de se débattre. Doucement, son frère la remit sur le dos.

La jeune fille s’immobilisa, complètement réduite à l’impuissance.

« Il y a en elle trop peu de Ruth et trop de Norhala, me fit observer Martin. Si elle avait pensé à pousser encore un appel, elle aurait pu attirer ici un régiment d’objets de métal pour nous mettre en pièces. Vous ne croyez pas que c’est Ruth que vous avez devant vous, non ?

— Mais vous lui avez fait mal ! » protesta Drake tout en contemplant la jeune fille qui, maintenant, levait vers lui un doux regard suppliant.

« Je lui ai fait mal ! s'exclama Ventnor. C'est ma sœur, mon vieux, et je sais ce que je fais. Ne voyez-vous donc pas combien peu il reste, en elle, de la jeune fille que vous aimez ? Comment cela s'est fait, je l'ignore. Mais je n'oublie pas comment Norhala a su tromper Cherkis. Je veux voir ma sœur redevenir elle-même, et je l'y aide. Tenez, regardez-la ! »

Le visage qui se tournait vers nous ne ressemblait en rien à celui de Ruth ; il exprimait la fureur froide qui avait animé Norhala pendant qu'elle regardait Cherkis sangloter devant la destruction de sa ville. Et, brusquement, le visage se transforma, redevint celui de Ruth, un visage désolé, suppliant.

« Ruth, s'écria Ventnor, pendant que tu peux m'entendre, réponds : n'ai-je pas raison ? »

La jeune fille hocha la tête vigoureusement, puis, de nouveau, reprit le visage de Norhala.

« Il faut que nous sachions ce qui se passe, fit observer Ventnor, après qu'un nouveau coup de tonnerre suivi d'un éclair eut déchiré les brumes. Coupez une de vos manches, ordonna-t-il à Drake. Nous allons attacher les chevilles de Ruth et la porter. »

Ce fut vite fait. Un instant plus tard, nous nous étions remis en marche ; le corps de Ruth se balançait entre son frère et son amant. Nous pénétrâmes dans le rideau de brumes, le traversâmes et frissonnâmes devant le spectacle qui s'offrait à nos regards.

29. La fin de Norhala

Nous nous trouvions au bord de la fosse. Et la ville était détruite. Elle avait dû se détruire elle-même, chacun des éléments qui la composaient luttant les uns contre les autres, car on pouvait encore apercevoir les formes de métal qui combattaient entre elles. Et le pan de montagne qui nous faisait face avait entièrement glissé dans la vallée.

Je pris ma jumelle.

La ville avait dû être énorme, car ses débris étaient venus s'amonceler jusqu'au bord de la plate-forme où nous étions arrêtés.

Tandis que notre regard plongeait dans un millier de voûtes éventrées, nous entendîmes le rugissement d'une seconde avalanche ; devant nous s'ouvrit le cratère des cônes.

Par cette faille, je pouvais les voir, serrés les uns contre les autres, autour de l'immense aiguille mince qui se dressait, sereine, au-dessus d'un enfer d'éclairs. Mais les disques concaves qui avaient entouré le cratère avaient disparu.

Ventnor m'arracha ma jumelle, la porta à ses yeux et, longuement, examina la scène. Il me la rendit en criant :

« Regardez ! »

J'obéis. Le cratère semblait n'être qu'à quelques mètres de nous. C'était un immense creuset où flambait un feu multicolore. Les hordes de métal survivantes y combattaient, mais aucun des êtres de métal n'approchait de la base de cristal qui supportait les cônes. Autour de cette base, dans un cercle absolument vide, se détachaient trois silhouettes : l'Empereur de métal, le Gardien et Norhala.

La jeune femme se tenait à côté de l'Empereur ; entre leur groupe et le Gardien étincelait la tablette gigantesque faite d'innombrables baguettes qui contrôlaient l'activité des cônes. À travers ma jumelle, Norhala semblait être tout près de moi – si près que j'aurais cru pouvoir la toucher en allongeant la main. Sa chevelure flamboyante volait autour de sa tête comme une bannière d'or rouge ; son visage était un masque de colère et de désespoir ; son corps ravissant était nu.

Tous trois étaient parfaitement immobiles. Pourtant, je devinai que l'Empereur et le Gardien étaient engagés l'un contre l'autre dans une lutte à mort qui était l'apogée de la grande bataille qui se terminait autour d'eux. C'était là, dans le cratère des cônes, qu'allaient se décider le destin du Peuple de métal et peut-être aussi, en même temps, celui de l'humanité.

Mais à quelles forces inconnues cette lutte silencieuse avait-elle recours ? On ne pouvait voir aucune arme, aucun éclair. Simplement, la grande croix du Gardien répandait des fumées ocrées et écarlates, tandis que les feux irisés de l'Empereur répandaient leur éclat glacé et que la rose incandescente qui était son cœur resplendissait d'une lueur plus ardente que jamais.

On entendit un craquement assourdissant. Des deux côtés du cratère, ce qui restait encore de la ville s'effondra. Ni l'Empereur ni le Gardien ne bougea. Mais entre eux commença à se former un fin brouillard noir, transparent, qui paraissait composé de corpuscules d'ébène, minuscules et transparents. La brume flotta entre l'Empereur et le Gardien, comme un rideau que le vent aurait poussé tantôt vers l'un, tantôt vers l'autre.

Je sentis que la lutte entre eux se faisait plus intense ; que chacun s'efforçait de repousser vers l'autre cette brume noire. Tout à coup, de l'Empereur jaillit un éclair aveuglant. Le brouillard noir, comme pris par une rafale, alla envelopper le Gardien. Je vis s'éteindre les feux rouges et ocrés.

Le Gardien tombait.

Sur le visage de Norhala apparut une expression de triomphe sauvage qui effaçait toute trace de désespoir. La croix du Gardien alla s'effondrer sur la tablette mystérieuse que seuls ses tentacules avaient su manipuler.

Norhala fut saisie d'horreur. La pyramide des cônes trembla ; je la sentis, de loin, vibrer d'une vibration unique, mais puissante comme un battement de cœur prodigieux. L'Empereur chancela, puis se mit à pivoter sur lui-même, entraînant avec lui Norhala qu'il éleva jusqu'à la rose flamboyante de son cœur.

Les cônes émirent une seconde vibration, plus puissante que la première. Un spasme secoua l'Empereur. Ses yeux s'éteignirent, se rallumèrent, baignant de leurs lueurs irisées la silhouette surnaturelle de Norhala.

Je vis se tordre le corps de la jeune femme ; elle tourna la tête et ses grands yeux plongèrent dans les miens un regard d'horreur.

Le Disque qui était l'Empereur se referma. Se referma sur Norhala !

Norhala avait disparu, enfermée dans le Disque, écrasée contre la rose de cristal au cœur flamboyant.

J'entendis un sanglot étouffé et m'aperçus que c'était moi qui pleurais. Je sentis s'effondrer contre moi le corps de Ruth.

L'aiguille mince qui surmontait les cônes tomba ; la pyramide parut fondre sous nos yeux. Le cratère s'emplit d'une luminescence pâle qui déborda jusque dans la fosse, puis dans toute la vallée, sur les

ruines de la ville. Et, de la ville engloutie, surgirent les globes de feu qui allèrent se poser un peu partout dans la fosse ; celle-ci se transforma bientôt en un lac de flammes jaunes dont le flot montait rapidement. Les ruines s'enfoncèrent peu à peu. La fosse resplendissait d'un éclat insupportable.

Tout à coup, Ventnor jeta Ruth sur son épaule et nous cria :

« Filons ! Le plus vite que nous le pourrons ! »

Nous nous mîmes à courir derrière lui. Après un temps qui nous parut interminable, nous aperçûmes, à quinze cents mètres devant nous, le globe bleu de la maison de Norhala.

De la fosse, loin derrière nous, jaillit un hurlement de désespoir. Nous nous sentîmes assaillis par une vague de désolation semblable à celle qui nous avait accueillis dans le creux de la montagne où nous avions rencontré Norhala pour la première fois. Un désir d'en finir rapidement, de mourir, s'empara de nous, nous jeta à terre.

Prêt à m'évanouir, je vis une lueur éblouissante illuminer le ciel ; j'entendis la déflagration d'une explosion monumentale. Une vague d'air plus dense que de l'eau nous projeta à plusieurs centaines de mètres en avant. Une autre vague s'empara de nous, brûlante, celle-ci. Elle nous recouvrit. Il y avait en elle une force vivifiante qui domina notre désespoir, nous rendit le désir et le courage de vivre.

Chancelant, je me relevai et regardai derrière moi : la brume avait disparu. Dans la vallée régnait un éclat flamboyant semblable à celui qu'aurait répandu le cœur incandescent d'un volcan.

Me saisissant par l'épaule, Ventnor me contraignit à faire volte-face et m'entraîna vers la maison bleue. Loin devant nous, je vis Drake qui courait, emportant, serré contre lui, le corps inerte de Ruth. La chaleur devint insupportable. Mes poumons étaient en feu.

Le ciel, au-dessus du canon, se zébra d'une série d'éclairs ; une brusque rafale balaya l'endroit où nous nous trouvions et un immense coup de tonnerre éclata. Mais, cette fois, ce n'était plus le tonnerre du monstre de métal ou de ses hordes. Non, c'était le nôtre.

De nouveau, des éclairs déchirèrent le ciel ; et un déluge de pluie se mit à tomber. Souffletés par le vent, cinglés par l'averse, Ventnor et moi reprîmes notre route dans la direction de la maison bleue. Le ciel s'obscurcissait rapidement. Nous pûmes apercevoir Drake qui passait le seuil, portant son fardeau dans ses bras. Le ciel devint noir. À la lumière des éclairs, nous courûmes jusqu'à la porte, entrâmes à notre tour.

Drake s'était penché sur Ruth. Je vis un anneau de cristal glisser sur l'ouverture de la porte, la fermant derrière nous.

Nous nous laissâmes tomber près de la jeune fille, sur une pile de tissus soyeux ; et, tremblants, nous remerciâmes Dieu. Car chacun de

nous savait que, là-bas, le monstre de métal était mort, s'était exterminé lui-même.

30. Court-circuit

Ruth soupira, s'agita. À la lumière des éclairs qui maintenant se succédaient sans interruption, nous vîmes que la rigidité de la jeune fille avait disparu, ainsi d'ailleurs que tous les symptômes cataleptiques qu'elle avait présentés jusque-là. Ses membres s'étaient détendus ; sa peau avait repris une teinte légèrement rosée. Ruth reposait d'un sommeil profond, mais naturel, que les roulements constants du tonnerre ne parvenaient pas à troubler. Ventnor passa dans une des pièces voisines et en revint avec l'un des manteaux de Norhala ; il en couvrit sa sœur.

Je me sentis envahi par un sommeil irrésistible, une lassitude ineffable. Mes nerfs, mon cerveau s'engourdirent brusquement, et je m'abandonnai à l'inconscience.

Lorsque mes yeux se rouvrirent, une pénombre argentée régnait dans la pièce. J'entendis le chant léger de la source qui se déversait dans le bain de Norhala.

Longtemps, je restai étendu, l'esprit vide, jouissant de l'absence de tension et d'inquiétude. Puis la mémoire me revint d'un seul coup.

Sans faire de bruit, je me redressai ; Ruth dormait toujours ; sous les plis du manteau, elle respirait régulièrement, et l'un de ses bras était allongé sur l'épaule de Drake, comme si, dans son sommeil, elle eût voulu se rapprocher de lui.

À ses pieds reposait Ventnor, profondément endormi. Je me levai et, sans bruit, me dirigeai vers la porte fermée.

Au bout d'un moment, je découvris dans le panneau de verre une indentation incurvée ; j'y appuyai ma main ; le panneau glissa. Sans doute était-il mû par quelque mécanisme subtil de contrepoids que la pression de ma main avait suffi à déplacer et que la vibration d'un coup de tonnerre avait dû, la veille, mettre en mouvement.

Je jetai un coup d'œil au-dehors. Quelle heure pouvait-il être ? Impossible de le savoir. Le ciel était bas et gris ; il en tombait une pluie fine. Je sortis.

Le jardin de Norhala n'était plus qu'un mélange d'arbres déracinés et brisés, de buissons broyés. La vallée était plongée dans un silence absolu.

Je rentrai et m'arrêtai sur le seuil : Ruth était assise et, le manteau de Norhala ramené sous son menton, me regardait de ses grands yeux semblables à ceux d'un enfant éveillé en sursaut. En me voyant, elle tendit la main vers moi. Immédiatement, Drake bondit sur ses pieds et

tira son revolver.

« Dick ! » appela Ruth d'une douce voix tremblante.

Le jeune homme se retourna et plongea son regard dans les yeux bruns et limpides où l'on pouvait lire l'âme timide et tendre de Ruth, et rien d'autre.

« Dick », répéta-t-elle dans un murmure, en lui tendant les bras. Le manteau retomba. Dick souleva la jeune fille ; leurs lèvres se rencontrèrent.

C'est sur ce tableau que s'ouvrirent les yeux de Ventnor ; le visage de mon ami prit une expression soulagée, amusée aussi.

« Ruth », appela-t-il doucement. La jeune fille courut à lui et, l'entourant de ses bras, cacha son visage contre sa poitrine. Ventnor posa doucement sa main sur les boucles brunes et soyeuses.

« Martin, chuchota Ruth en levant son visage vers son frère, c'est fini. Je suis redevenue moi-même. Mais qu'est-il arrivé ? Où est Norhala ? »

Je sursautai ; ne savait-elle donc pas ce qui s'était passé ? J'allais lui répondre quand je surpris le regard furtif que m'adressait son frère.

« Norhala est là-bas, dans la fosse, lui répondit-il calmement. Tu ne te rappelles rien, Ruth ? »

— J'ai l'impression que quelque chose a été effacé dans ma mémoire, répondit la jeune fille. Je me rappelle Cherkis, la façon dont il t'a torturé, la honte qu'il m'a infligée, la punition que lui a fait subir Norhala, et puis... plus rien », conclut-elle d'une voix perplexe.

Délibérément, Martin changea de sujet. Tenant sa sœur à bout de bras, il s'exclama d'une voix moqueuse :

« Mais, Ruth ! Quelle tenue ! Tu ne crains pas que ce soit un peu sommaire ? »

Stupéfaite, la jeune fille baissa les yeux sur ses pieds et ses genoux nus. Puis, croisant ses bras sur ses seins, elle rougit jusqu'aux oreilles et alla se cacher derrière son frère. Je pris le manteau qui gisait sur la couche soyeuse et le lui lançai.

« Tu as d'autres vêtements dans tes bagages, lui rappela son frère. Nous allons faire un tour dans la maison. Appelle-nous dès que tu seras prête. Nous mangerons quelque chose, puis nous irons voir ce qui se passe dehors. »

Nous passâmes dans la pièce qui avait été la chambre de Norhala. Là, nous nous regardâmes.

« Il nous reste un problème à résoudre, fit alors observer Ventnor : comment allons-nous regagner l'Amérique ? »

— Le Monstre est mort, répliquai-je avec une conviction totale.

— C'est bien mon avis, assura Ventnor. Mais le problème demeure : comment refaire en sens inverse, et par nos seuls moyens, le chemin que nous avons parcouru sur les cubes de Norhala ? Précipices

infranchissables, falaises à pic. Il nous reste une solution : traverser la forêt et emprunter le chemin qui conduisait à la ville de Cherkis. Franchement, je dois avouer que je n'y tiens guère. Rien ne dit que tous ses soldats aient péri : il se peut que quelques-uns aient échappé et se cachent aux environs. Si nous tombions sur eux, je ne donnerais pas cher de notre peau.

— Cela n'est pas si sûr, riposta Drake. Après ce qui est arrivé, leur arrogance et leur courage ont dû recevoir un fameux coup – en supposant qu'il y ait des survivants. À mon avis, il suffirait qu'ils nous voient apparaître pour filer comme des lapins.

— Vous avez peut-être raison, concéda Ventnor en souriant. Néanmoins, il y a là un risque que je ne tiens pas à courir. La première chose à faire, c'est d'aller jeter un coup d'œil sur la fosse. Peut-être nous viendra-t-il une autre idée.

— Je sais ce qui s'est passé là-bas, annonça soudain Drake, à notre grande surprise. Il y a eu un court-circuit. »

Nous le regardâmes, bouche bée.

« Mais oui, poursuivit-il. Qu'étaient-ils d'autre que des dynamos vivantes ? Et, tout à coup, le courant a été trop fort ' ; ils ont sauté. Je ne vous dis pas que je saurais expliquer comment ni pourquoi cela s'est produit, mais c'est bien ce qui s'est produit. Je veux bien qu'on aille y jeter un coup d'œil pour juger du résultat ; il se peut que le paysage se soit totalement modifié et que nous trouvions un passage de ce côté-là. »

Un appel de Ruth mit fin à la discussion.

« Tout est prêt », nous cria-t-elle.

En rentrant dans la pièce centrale, nous la retrouvâmes vêtue convenablement d'une chemise et d'un short. Recoiffée, chaussée de souliers solides, Ruth était penchée sur la bouilloire qui commençait à chanter sur la lampe à alcool.

Le repas s'effectua en silence. Puis, sous la pluie, nous nous dirigeâmes vers le col qui menait à la fosse. À mesure que nous avançons, la chaleur se faisait de plus en plus étouffante ; il régnait partout un brouillard épais qui nous empêchait de voir à dix pas devant nous et nous obligeait à nous accrocher les uns aux autres pour ne pas nous perdre.

« Inutile, déclara Ventnor ; nous ne verrions rien. Il faut rebrousser chemin. »

Nous repartîmes en direction de la maison bleue.

Toute la journée, la pluie tomba sans désespérer. Nous passâmes notre temps à visiter la maison de Norhala et à discuter dans toutes leurs phases les phénomènes dont nous avons été témoins.

Nous révélâmes à Ruth ce qui s'était passé à partir du moment où

elle était devenue une seconde Norhala. Lorsqu'elle apprit la mort de la jeune femme, elle pleura.

« Elle était bonne, affirma-t-elle à travers ses larmes. Elle était belle et elle m'aimait tendrement. Je *sais* qu'elle m'aimait bien ! »

Pleurant toujours, elle s'en fut dans la chambre de Norhala.

Un hennissement plaintif se fit entendre devant la maison. Puis une tête poilue aux yeux patients et curieux parut dans l'embrasement de la porte d'entrée. C'était un poney. Pendant un instant, il nous observa, puis, confiant, il entra et vint frotter sa tête contre moi.

Sous son ventre pendait une selle qui nous apprit que la bête avait sans doute été montée par l'un des Perses que Ruth avait tués. Son maître avait dû être bon pour lui, car l'animal semblait n'éprouver aucune crainte. La tempête de la veille l'avait chassé, mais, instinctivement, il était revenu chercher une protection chez les hommes.

« Voilà un coup de veine », murmura Drake qui, aussitôt, se mit en devoir de s'occuper du poney.

31. Scories et mâchefer

Nous dormîmes bien, cette nuit-là. En nous éveillant, nous constatâmes que, de nouveau, la tempête faisait rage avec une telle force qu'il nous fallut, une fois encore, renoncer à nous rendre jusqu'à la fosse. En fait, nous fîmes deux tentatives ; chaque fois, il nous fallut rebrousser chemin sous peine de périr noyés sous les torrents de pluie qui nous inondaient même à travers nos imperméables. Finalement, nous renonçâmes.

Ce soir-là, nous dînâmes de nos dernières provisions, ou presque.

Ruth paraissait avoir oublié Norhala ; en tout cas, elle ne prononçait plus son nom.

« Martin, dit-elle, pourquoi ne pas partir demain ? J'ai hâte de retrouver le monde civilisé.

— Nous partirons dès que l'orage aura cessé, répliqua-t-il. Je suis aussi pressé que toi, Ruth. »

Le lendemain matin, le ciel était bleu et lumineux. Nous prîmes en silence un petit déjeuner rapide ; puis nous chargeâmes le poney de notre bagage. Nous emportions quelques souvenirs de Norhala : une armure laquée, deux manteaux, des sandales, les peignes incrustés de pierreries.

Ruth et Dick près du poney, Martin et moi en tête, nous partîmes dans la direction de la fosse.

« Sans doute serons-nous obligés de rebrousser chemin, fit observer Ventnor. Je ne crois pas que l'on puisse passer. »

Du doigt, je lui désignai le paysage qui s'offrait à nous : les brumes s'étaient écartées, révélant une large brèche. La route était barrée par un amoncellement de pierres haut de trois cents mètres.

Nous l'atteignîmes, l'escaladâmes et finîmes par atteindre le sommet du barrage qu'avait dû produire une avalanche.

Arrivés au sommet, nous nous arrê tâmes pour regarder à nos pieds. En un éclair me revint la vision de cette vallée enchantée, telle que je l'avais vue la première fois, resplendissante de lueurs magiques et de flammes, ornée de hiéroglyphes mystérieux ; je revis les tours qui la hérissaient ; je me rappelai la jeune déesse qui nous avait fait entrevoir un monde incompréhensible et infini...

J'avais sous les yeux des scories.

La bande améthyste était noircie, craquelée ; elle ressemblait maintenant à une veine de charbon, à un crêpe de deuil. Les brumes lumineuses avaient disparu. Le fond de la vallée, noirci, lui aussi, était

fissuré ; brûlées, disparues, ses arabesques. Aussi loin qu'atteignait notre regard s'étendait un désert de laves vitrifiées, noires, mortes.

Quelque part, dans ce désert, étaient enfouies les cendres de Norhala, enfermées dans l'urne mystérieuse qu'était devenu, pour elle, l'Empereur de métal.

« C'est bien ce que j'avais dit, murmura Drake : un court-circuit !

— Le destin, corrigea Ventnor. L'heure n'a pas encore sonné, pour l'homme, d'abandonner son règne. »

Nous entreprîmes de descendre parmi les débris amoncelés. Tout le jour, et pendant une partie du lendemain, nous cherchâmes une issue. Partout nous constatâmes la même calcification : au moindre choc, ce qui avait constitué la carapace brillante et lisse des êtres de métal s'effritait, disparaissait.

Ce fut au cours de l'après-midi du second jour que nous découvrîmes une faille dans la paroi de la vallée. Nous décidâmes de nous y risquer ; d'ailleurs, nous n'avions pas le choix.

De ce qui suivit, je ne dirai rien, sinon que, pendant un mois nous errâmes, égarés dans un labyrinthe de vallées, vivant de gibier. Enfin, nous trouvâmes une route qui nous conduisit à Gyantse.

Six semaines plus tard, nous étions en Amérique.

Mon histoire est terminée. Là-bas, dans la zone la plus sauvage de l'Himalaya, brille toujours le globe bleu qui fut la demeure d'un être surnaturel. Maintenant, avec le recul du temps, je sais que Norhala devait être quelque chose de plus qu'une femme.

La fosse existe toujours, avec sa couronne fantastique de montagnes et de pics. Son fond calciné reste comme un symbole de l'Inexplicable, du Monstre qui faisait peser sur le monde la menace de la destruction la plus totale. La menace a disparu.

Mais pour moi, comme pour chacun de mes compagnons, la leçon demeure, ineffaçable ; elle nous a enseigné une humilité nouvelle.

Car, dans ce vaste creuset qu'est l'univers, peut-être un autre Monstre est-il, en ce moment même, en train de relever la tête, en train de s'apprêter à détruire la race humaine.

Comment le savoir ?

FIN